

ÉDITORIAL

Dr Élie ATTIAS

Pneumo-Allergologue - Toulouse
elicattias@free.fr

Vous recevez depuis décembre 2004 la revue Médecine et Culture que vous pouvez visiter et télécharger, soit sur le *blog* medecineetculture.typepad.com, soit sur *google*: médecine et culture. Nous avons été heureux d'indexer notre revue dans le catalogue CISMef¹, à la demande de Benoit Thirion, conservateur au CHU de Rouen.

Dans la partie médicale, Pierre Weil, agronome et chercheur à l'INRA, que nous avons eu le plaisir de rencontrer, à l'occasion d'une conférence à la clinique Pasteur, à Toulouse où il présentait son dernier ouvrage, *Tous gros demain*², va chercher à nous démontrer pourquoi il est grand temps de remettre nos chaînes alimentaires dans le bon sens. Il invite les médecins et les autres acteurs de la santé publique à rencontrer les acteurs d'amont de la chaîne alimentaire (agriculteurs, éleveurs, transformateurs), afin de gagner le pari de construire une nouvelle agriculture dédiée à la santé. David Attias nous présente ensuite une étude sur la sensibilisation au Ficus Benjamina³, une situation fréquente dans la population atopique. L'allergie respiratoire au ficus benjamina existe. Elle est prouvée par l'efficacité des mesures d'éviction et l'existence de patients symptomatiques monosensibilisés au ficus benjamina. Cette étude aura pour but d'alerter les médecins traitants et les allergologues sur l'émergence de cet allergène.

Dans la partie culturelle, nous avons présenté, lors de nos précédents numéros, des notions touchant à la superstition, à la violence, à la justice et à la responsabilité. Voltaire, toujours heureux d'écrire jusqu'au dernier souffle de sa vie, dans un style accessible à tout lecteur, vient compléter ces réflexions. Avec détermination et ironie il a milité en faveur de plusieurs causes. Ses convictions lui ont valu mille déboires, mais il a pris le risque de défendre la justice et la vérité, de lutter contre l'obscurantisme et l'intolérance religieuse, la barbarie et les persécutions. Il incarne l'intellectuel engagé avec

une foi et une morale rationnelle et universelle, dépourvue de la superstition et des horreurs du fanatisme, pour le progrès et la tolérance, au service de la vérité, de la justice et de la liberté de penser. Ses revendications restent encore d'actualité.

Le professeur Georges Nouvet, du CHU de Rouen nous a fait parvenir un texte, issu d'une thèse de médecine rédigée par le Dr Sébastien Baleizao. C'est une histoire vraie qui a défrayé la chronique dans les années 1890, à Malaunay, un bourg situé à dix kilomètres de Rouen et qui est passionnante parce qu'elle mêle, suspens, erreur judiciaire et controverses médicales. Ruth Tolédano-Attias nous présente le Collège de France, une « institution singulière, sans équivalent à l'étranger » qui occupe une situation à part dans la recherche fondamentale et l'enseignement supérieur français. Buster Keaton est le sujet de la rubrique cinéma. Acteur, réalisateur, scénariste, monteur et producteur américain, il fut un humoriste célèbre, l'une des références du film comique et burlesque. Mireille Penochet nous trace le portrait de Franz Liszt (1811-1886), « le plus musicien des musiciens », un homme qui nous interroge par sa liberté, son humanité, sa quête permanente et son parcours complexe. Parce que la cuisine est le fidèle témoin du degré de raffinement d'une civilisation, Jacques Pouymayou nous livre les secrets du Coq au vin. Dans sa chronique qu'il dédie à Jean-Philippe Derenne, Paul Léophonte nous rapporte, à travers la littérature, le bon mot de la fin tel que « L'art de mourir se perd comme l'art de vivre et pour les mêmes raisons » (Paul Morand) et ... « Si j'étais un faiseur de livres, je ferais un registre commenté des morts diverses » (Montaigne). Nous vous présentons les activités d'une association humanitaire, Actions Médicales Kassoumaye (AMK) qui agit au sud du Sénégal et nous vous prions de la soutenir.

Nous vous souhaitons de bonnes vacances.

¹ <http://www.cismef.org>

² Editions Plon.

³ Thèse soutenue le 17.10.2008, sous la direction des Prs Alain Didier et Daniel Rivière, des Drs Michel Migueres, Laurent Tetu et Marie Mittaine.

AGRICULTURE DURABLE ET SANTE DURABLE

Pierre WEIL

Agronome et chercheur à l'INRA

(Une rencontre, deux dates, trois histoires, quelques espoirs en guise de conclusion)

■ Une rencontre

C'est à l'automne 2010 à Toulouse, à l'occasion d'une conférence à la clinique Pasteur, je discute avec des médecins qui pratiquent leur métier avec beaucoup de passion et de conscience. On me met entre les mains quelques numéros de « Médecine & culture », et un peu plus tard, j'y apprendrai des choses passionnantes sur Montaigne et Pascal, Maïmonide et Avicenne, Schuman et Berlioz....Et puis on me demande d'y écrire quelques lignes, je m'y mets avec plaisir, les voilà, avec tous mes remerciements et encouragements pour ceux qui sont l'âme de cette revue

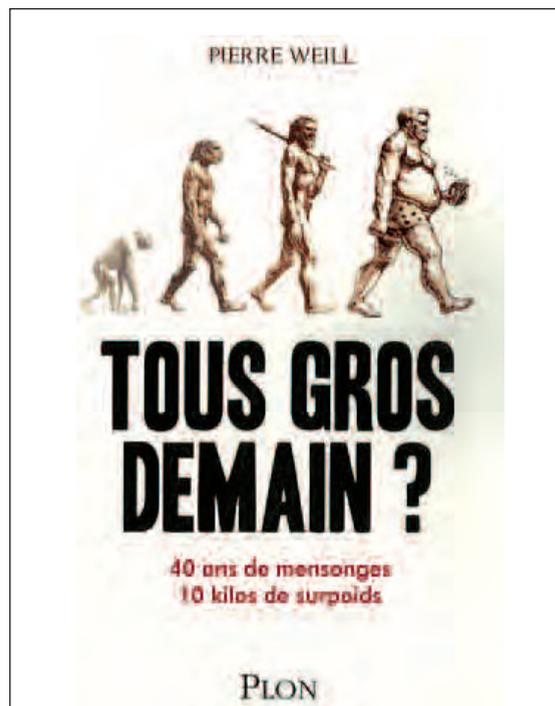
■ Deux dates

1982

En 1982, deux professeurs suédois et un britannique, Mrs Bergström, Samuelsson et Vane obtiennent un prix Nobel pour leurs découvertes sur la synthèse des prostaglandines. Depuis les années 60, les scientifiques ont mis en évidence le rôle de ces molécules, des « quasi hormones » qui régulent toutes les grandes fonctions de notre physiologie : Inflammation, Immunité, Reproduction, Agrégation plaquettaire, etc.

A l'époque, on sait décrire quelques unes de ces molécules, et on commence à imaginer leurs fonctions. On décrit aussi le rôle antagoniste de ces prostaglandines qui agissent « en couple » avec des effets pro-et anti- inflammatoire, pro-et anti- agrégants, etc. pour piloter notre corps comme le « couple frein – accélérateur » pilote une voiture.

Bien sûr de tels mécanismes existent souvent, le pancréas, par exemple synthétise Insuline et Glucagon pour piloter « en antagonistes » notre glycémie. Mais force est de partager la surprise des Prix Nobel de 1982, lorsque ceux-ci découvrent que notre corps n'est pas seul maître des équilibres entre prostaglandines pro et anti-inflammatoires, et que pour leur fabrication, il est totalement dépendant de matériau que nous ne savons ni synthétiser, ni même utiliser préférentiellement : les Acides Gras (AG) poly-insaturés Oméga 6 (à la base de la synthèse des médiateurs cellulaires plutôt pro-in-



flammatoires, pro-agrégants et pro-lipogène) et Oméga 3 (à la base de la synthèse des médiateurs cellulaires plutôt anti-inflammatoires, anti-agrégants et anti-lipogènes). Ainsi ils découvrent et décrivent l'équilibre de notre corps et surtout le lien entre cette nécessaire et délicate harmonie interne avec l'équilibre de nos assiettes et dans nos champs qui produisent le futur de nos assiettes.

Depuis, la science a avancé et, à ce jour, la famille des médiateurs cellulaires s'est agrandie de leucotriènes, thromboxanes, prostacyclines et des petits derniers joliment baptisés Protectine et Resolvines au rôle anti-inflammatoire puissant et issus de l'AG Oméga 3 le plus évolué dénommé DHA

1986

Un grand biochimiste américain, le Dr William Lands publie un livre dénommé « Poisson, Omega 3 et santé ». Spécialiste, lui aussi de la synthèse des médiateurs cellulaires, il constate les évolutions de la chaîne alimentaire dans cette fin des années 80 et prédit alors que : « **Si l'on ne change rien dans nos champs et nos assiettes, alors, un jour, la pharmacie soignera à coup d'anti-inflammatoires et d'autres médicaments, les problèmes liés aux dérivés de l'amont agricole** ». À cette époque, la grande révolution

agro-alimentaire est en route. Les bovins américains quittent l'herbe des prairies pour aller se gaver de maïs et de soja dans les grandes concentrations des *feed-lots*, les vaches françaises arrêtent de faire leur veau au printemps pour se dessaisonner à l'automne et produire du lait tout l'hiver en mangeant maïs, blé et soja. Les forêts primaires d'Amazonie et du Pacifique commencent leurs grands défrichages pour faire la place aux monocultures de palme et de soja, matières première de base des margarines jusque là inconnues et dont l'expansion accompagne le développement de l'industrie agro-alimentaire. Les plaines du sud de la France se couvrent de magnifiques fleurs de ce tournesol qui deviendra en une génération l'huile dominante de nos repas. Les saumons sauvages disparaissent dans les océans tandis que leurs cousins rejoignent les élevages industriels de Norvège et du Chili.

Maïs, Soja, Tournesol et Palme sont devenus les fournisseurs quasi exclusifs d'AG dans nos régimes, soit sous forme de lipides végétaux consommés en l'état, soit sous forme de nourriture de base de l'alimentation animale. Les lipides animaux qui nous fournissaient alors les 3/4 de nos lipides sous forme de beurre, œufs et charcuteries essentiellement régressent en quantité, mais surtout se modifient profondément en qualité quand l'herbe riche en Oméga 3 laisse la place au couple maïs – soja riches en Oméga 6 dans toutes les auges de la planète.

En un demi-siècle, le rapport entre Oméga 6 et Oméga 3 est passé de 5 Oméga 6 pour un Oméga 3 à 15 ou 20 Oméga 6 pour un Oméga 3.

Petit à petit, les découvertes de Bergström et les prédictions de Lands font le socle de notre quotidien sanitaire qui peine à compenser « à la pharmacie » les déséquilibres d'amont de notre chaîne alimentaire. Les maladies dites bizarrement « de civilisation » voire « de pléthore » explosent sans que l'on sache vraiment enrayer obésité, diabète, maladies cardiovasculaires, certains cancers, etc. De nouveaux syndromes sont décrits comme le syndrome X ou syndrome métabolique, ou l'inflammation chronique à bas bruit, qui peu ou prou relèvent à la fois des découvertes de Bergström et du cri d'alarme de Lands.

■ Trois histoires animales

Les marmottes du prof. Florant

La marmotte est un animal omnivore dont le cycle fait d'hibernation ensommeillée, de réveil printanier et d'engraissement automnal est bien connu. Dans l'Université américaine du Colorado, le prof. Florant et son équipe tentent de décrypter les mécanismes de ce cycle immuable. Lorsque Florant donne à ses marmottes universitaires du lin, une graine étonnement riche en Oméga 3, celles-ci n'hibernent plus même au plus froid de janvier... Pourquoi? Parce que leur corps comprend l'afflux d'Oméga 3 comme l'arrivée du

printemps et se prépare joyeusement à la reproduction. Étonnante histoire, belle aussi car elle raconte le lien entre l'harmonie de notre environnement et l'harmonie de notre corps. Les Oméga 3 de l'herbe et du lin sont des acides gras (AG) « de printemps » qui préparent le corps aux mécanismes de la reproduction. Les Oméga 6 des graines sont des AG d'automne qui préparent le corps à la longue attente hivernale, bien équipé d'une solide énergie de réserve dans nos tissus périphériques.

Les souris du prof. Ailhaud

Le prof. Ailhaud de Nice est un grand spécialiste du tissu adipeux. Durant plusieurs décennies, il traque, décrit et explique les déterminants de la transformation d'une cellule souche indifférenciée en une cellule adipeuse dont la fonction est justement de stocker l'énergie en excès de nos repas pour en faire une réserve d'énergie sous la peau. Il découvre vite que ces cellules adipeuses (ou adipocytes) sont tellement importantes à notre métabolisme hérité du paléolithique, une époque de disette hivernale chronique que ce sont les seules cellules de notre corps sans apoptose (ou mort cellulaire) programmée. Une fois différencié un adipocyte ne meurt pas et sera toujours prêt, le régime terminé à stocker efficacement les micro-constituants de nos bourrelets reconstitués.

Mais l'article publié en 2010 par le prof. Ailhaud suite à une étude sur 5 générations de souris est encore plus intéressant, car lorsque les souris de son laboratoire consomment un régime riche en Oméga 6 (sous forme d'huile de maïs, et toujours le même régime), elles sont de plus en plus grosses de génération en génération. Ainsi un déterminisme trans-générationnel de l'obésité se met en place en impliquant une sur-expression de certains gènes sous l'influence de l'alimentation de la mère. **Petit à petit un cercle soit vertueux, soit le plus souvent vicieux (selon l'alimentation) se met en place impliquant alimentation, inflammation, insulino-résistance et développement du tissu adipeux : un mécanisme qui saute allégrement d'une génération à l'autre.**

Le Nématode du Dr Kang

C *Elegans* est un petit ver Nématode de moins d'un mm. Situé tout en bas de l'échelle d'évolution du règne animal, il possède un génome très simple, ce qui lui valut d'être le tout premier decrypté (Deuxième prix Nobel de cet article d'ailleurs pour les pères du génome du Nématode en 2002). Le Dr Kang, un biochimiste de l'université de Harvard / Boston a vite remarqué que ce néo-animal possédait dans son génome une séquence dite **FAT1** qu'aucun autre animal ne possède et qui permet la synthèse des Oméga 3 à partir des Oméga 6. Le Dr Kang a donc tenté et réussi la synthèse de souris transgénique FAT 1 qui possèdent la capacité de fabriquer toutes seules ce gène de synthèse des Oméga 3. For-

midable modèle pour la science, les souris FAT 1 peuplent désormais de nombreux labo de recherche dans le monde dont celui du prof. Miche Narce à Dijon qui vient de publier un article passionnant dans la revue scientifique « Diabetes ».

En voilà le titre « *High pancreatic n-3 fatty acids prevent STZ-induced diabetes in fat-1 mice: inflammatory pathway inhibition* ». Et la conclusion: « *Collectively, these findings indicate that fat-1 mice were protected against MLD-STZ-induced diabetes and pointed out for the first time in vivo, the beneficial effects of n-3 PUFA at the pancreatic level, on each step of the development of the pathology -inflammation, b-cell damage- through cytokine response and lipid mediator production* ».

Les souris OGM-FAT1, auto-productrices d'Oméga 3 résistent donc à l'induction du diabète comme elles résistent à l'induction du cancer de la prostate ou à l'obésité comme le racontent d'autres articles.

Quand les souris FAT1 appuient la démonstration scientifique, alors, l'histoire est belle. Mais, quand dans d'autres labos, d'autres scientifiques tentent de créer des poules, des porcs et des vaches transgéniques FAT1 qui pourront continuer à consommer le maïs, le palme, et le soja des monocultures dévastatrices, alors.. Alors on frémit pour un avenir où le remède sera sans doute pire que le mal.

■ Quelques espoirs en guise de conclusions

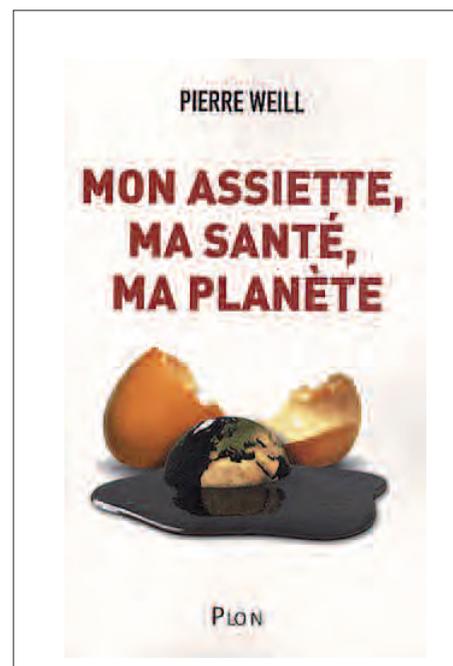
Il est donc grand temps de remettre nos chaînes alimentaires dans le bon sens. *Médecine et Culture*, (à tous les sens de titre) est sans doute le bon endroit pour exprimer le fait que **l'équilibre des prostaglandines n'est pas seulement un problème médical ou scientifique, c'est aussi un problème de civilisation.**

Maintenant que l'évidence scientifique est construite, maintenant que le lien entre Oméga 6, Oméga 3, chaîne alimentaire et maladies de civilisation est connu, démontré, explicité, reste à se demander ce que ces connaissances scientifiques vont engendrer:

- Des compléments alimentaires à base d'huile de poisson sauvage tant qu'il en reste ?
- Des recommandations de changement de comportement alimentaire qui restent régulièrement sans effet dans les populations « à risque » ?
- La mise en place d'une alimentation à deux vitesses basée sur l'accès aux produits de qualité par le prix comme certaines dérives de l'agriculture biologique nous y conduisent ?
- La mise au point de nouveaux médicaments dont les effets combattront les dérives de la chaîne alimentaire comme le prédisait W Lands ?
- La sortie prochaine et la mise en marché de plantes transgéniques riches en Oméga 3 comme Monsanto le pratique déjà ?

– L'arrivée prochaine de vaches, cochons et poules OGM FAT1 qui consommeront maïs et soja OGM résistants aux herbicides comme on nous l'annonce très sérieusement ?

Nous ferons ce que nous voudrions des avancées de la science. Qu'en auraient pensé les médecins philosophes (du n° 7): Averroès, de Villeneuve, Maïmonide et Avicenne ? Une chose est sûre, on ne peut pas, on ne peut plus se comporter « comme si on ne savait pas ». Au sein de l'association Bleu-Blanc-Cœur (www.bleu-blanc-coeur.com), nous faisons depuis 10 ans la promotion d'une agriculture respectueuse à la fois de la santé de la terre, de la santé des animaux et de la santé des hommes. Après 10 ans, 5 études cliniques, des centaines de publications dans la presse scientifique, le modèle d'agriculture à vocation santé bénéficie de soutiens officiels de plus en plus larges et se développe pour faire de cette agriculture nutrition une agriculture dont les produits seront accessibles à tous. Si les médecins et les autres acteurs de la santé publique rencontrent les acteurs d'amont de la chaîne alimentaire (agriculteurs, éleveurs, transformateurs), alors, nous pourrions gagner notre pari de construire loin des intérêts économiques et financiers dominants une nouvelle agriculture dédiée à la santé. C'est pour cela que j'écris. Il n'y a sans doute pas de plan B.....



ALLERGIE AU FICUS BENJAMINA

Dr David ATTIAS

Pneumo-Allergologue, clinique Pasteur, Toulouse

MOTS CLES : Allergies respiratoires, Ficus, Prévalence, Sensibilisation, Test cutané.

RESUME

Le ficus benjamina ou figuier pleureur est une plante ornementale responsable d'allergies respiratoires. Dans cette étude prospective, 914 patients atopiques ont consulté pour des manifestations respiratoires d'allergie. Ils ont eu des tests cutanés avec une préparation allergénique extraite du latex de ficus benjamina. La prévalence de la sensibilisation au ficus benjamina, présent dans l'environnement immédiat de 30 % des patients de l'étude, est de 5,1 % (47 patients). Cette sensibilisation est associée à celle des moisissures, alternaria et cladosporium, aux pollens de graminées et de plantain et à une polysensibilisation plus fréquente et plus forte. L'extrait allergénique de ficus benjamina devrait être disponible et pourrait faire partie de la batterie standard des tests cutanés en allergologie.

INTRODUCTION

Les plantes d'intérieur sont devenues un élément de décor incontournable des intérieurs contemporains. Parmi elles, les ficus et notamment le Ficus benjamina sont les plus répandus. Certains auteurs considèrent que le Ficus benjamina est le troisième allergène d'intérieur après les acariens et les phanères d'animaux[1]. Nous nous proposons d'étudier la prévalence de la sensibilisation au Ficus benjamina. L'objectif est de savoir si la réalisation d'un test cutané au ficus mérite d'être incluse de manière systématique dans les batteries de pneumallergènes testés chez les patients consultants pour allergie respiratoire

Le latex du ficus est une sorte de sève circulant dans les canaux lactifères et impliquée dans les mécanismes de défense de l'arbre. Il est le principal allergène du ficus. Le ficus benjamina est donc une plante non pollinique et ses allergènes sont non anémophiles.

L'allergie au ficus benjamina est IgE-médiée et perannuelle [2]. Initialement décrite chez les horticulteurs par Axelsson et al. [3], la fréquence des sensibilisations à ficus benjamina pourrait atteindre 21 % chez les sujets professionnels exposés et 6 % dans la population générale atopique.

ETUDE

L'objectif principal est de déterminer la prévalence de la sensibilisation au ficus benjamina chez les patients consul-



Ficus Benjamina, plante d'intérieur

tant pour allergie respiratoire (rhinite, asthme). Nous étudierons aussi les facteurs individuels associés à la sensibilisation à ficus benjamina ainsi que l'association entre la sensibilisation au ficus benjamina et les symptômes d'allergie respiratoire.

MATERIEL ET METHODE

Il s'agit d'une étude transversale, prospective, multicentrique (20 centres) réalisée en collaboration avec l'AART (Association des Allergologues de la Région Toulousaine). Tous les patients consultant un des allergologues des 20 centres pour une symptomatologie respiratoire d'atopie (rhinite ou asthme) et ayant un test cutané positif à au moins un pneumallergène ont été inclus dans l'étude. Il n'y avait pas de limites d'âge ou de sexe. La rhinite allergique [3][4] est évaluée par la classification issue du document de l'ARIA et

l'asthme par la classification GINA 2006/2007 [5]. Les inclusions ont eu lieu entre Mars 2008 et Juin 2008. Etaient exclus les patients se présentant sous traitement antihistaminique ou corticoïde (4 patients), les patients atteints de dermatographe (2 patients) et les patients dont la fiche patient était mal remplie (4 patients).

Tous les sujets ont subi des tests cutanés vis-à-vis des allergènes domestiques (Acariens, alternaria, cladosporium, phanères de chat et chien, blatte, latex, Ficus Benjamina), des allergènes de pollens (5 Graminées, Plantain, Armoise, Bétulacées, Oléacées, Fagacées, Cupressacées, Platane). La solution utilisée pour le Prick test Ficus Benjamina a été élaborée pour les besoins de l'étude. Il s'agit d'un extrait total obtenu à partir des feuilles de Ficus Benjamina. Les exci-

pients contenus dans le réactif sont: glycérine, chlorure de sodium, phénol et eau. Les témoins positifs et négatifs sont réalisés respectivement avec de l'histamine et du sérum physiologique (chlorure de sodium). La lecture des tests cutanés se faisait 15 à 20 minutes. Un test était considéré comme positif lorsque l'induration était supérieure ou égale à 3 mm.

RESULTATS

Nous avons inclus 914 patients (**tableau 1**) dans notre étude, 412 (45,1 %) hommes et 502 (54,9 %) femmes. Nous avons exclu 10 dossiers (4 patients sous antihistaminiques, 2 patients atteints de dermatographe, 4 patients dont la fiche patient était mal remplie)

Tableau 1 : Répartition des patients selon les classifications de rhinite et d'asthme

Stade rhinite	n=	Stade Asthme	n=
Absence de rhinite	55	Absence d'asthme	405
Rhinite intermittente légère	110	Intermittent	254
Rhinite intermittente modérée/sévère	106	Persistant léger	121
Rhinite persistante légère	154	Persistant modéré	120
Rhinite persistante modérée/sévère	489	Persistant sévère	14

La prévalence de la sensibilisation au ficus benjamina dans la population était de **5.1 % IC95 % [3.8-6.8]**. Cela représentait 47 patients. Chez les sujets ayant eu des contacts antérieurs avec le ficus benjamina la prévalence de la sensibilisation au ficus benjamina était de 9.44 % contre 3.2 % chez les sujets ne mentionnant pas de contact ($P<0,0001$). 3 patients étaient monosensibilisés au ficus benjamina. Tous sont en contact avec ficus benjamina.

Il n'existait pas de différence significative concernant la sensibilisation au ficus benjamina entre les hommes et les femmes ($p=0.119$). La médiane d'âge des patients sensibilisés au ficus benjamina était de 33 ans (IQR 20-47) versus 23 ans (IQR (13-37) chez les patients non sensibilisés. Cette différence est significative ($p<0.01$).

Seulement 3 patients avaient la certitude que leurs symptômes étaient en rapport avec cette sensibilisation. 16 patients ne se prononçaient pas quant au lien entre sensibilisation et symptômes. Tous les autres (28 patients) ne voyaient aucun lien entre la sensibilisation au ficus benjamina et leurs symptômes.

Le **tableau 2** montre les associations entre sensibilisation au ficus benjamina et sensibilisation aux autres allergènes. La sensibilisation au ficus benjamina est significativement associée aux sensibilisations à l'alternaria, au cladosporium, aux pollens de graminées et de plantain ainsi qu'au latex.

Enfin, nous avons cherché à analyser l'association entre la sensibilisation au ficus benjamina et les symptômes d'allergie respiratoire. L'analyse univariée n'a pas mis en évidence

d'association entre la sensibilisation au ficus benjamina et les symptômes asthme ou rhinite quelles que soient leur gravité et leurs associations. L'analyse multivariée a cherché à déterminer si la sensibilisation au ficus benjamina est un facteur de risque indépendant associé à un des symptômes respiratoire d'allergie. Nous retrouvons que la sensibilisation au ficus benjamina n'est pas un facteur de risque indépendant d'asthme quelle que soit sa sévérité (OR 1,37 IC95 % 0,72-2,62, $p=0,336$). La sensibilisation au ficus benjamina n'est pas un facteur de risque indépendant de rhinite quelque soit son intensité (OR 0,45 IC95 % 0,15-1,37, $p=0,162$). La sensibilisation au ficus benjamina n'est pas un facteur de risque indépendant de l'association Asthme+Rhinite quel que soit leur stade (OR 1,21 IC95 % 0,62-2,35, $p=0,571$).

Nous avons enfin analysé la relation entre la sensibilisation au ficus benjamina et le nombre de sensibilisations. La médiane du nombre de sensibilisation était de 5 (IQR 3-6) chez les patients sensibilisés vis-à-vis du ficus benjamina contre 2 (IQR 1-4) chez les patients non sensibilisés ($p<0,0001$). La sensibilisation au ficus benjamina est donc associée à une augmentation de la polysensibilisation (**Tableau 3**). Les allergènes les plus souvent retrouvés sont les acariens (DP et DF) et les pollens de graminées. Les phanères de chat, les moisissures et notamment l'alternaria ainsi que le latex arrivent ensuite.

Tableau 2 : Association entre sensibilisation au ficus benjamina et sensibilisation aux autres allergènes testés

Allergène	Patients ficus benjamina + n=47	Patients ficus benjamina- n=867	Total n=914	p
Allergènes domestiques				
DP	31	540	571	0,612
DF	29	504	533	0,629
Alternaria	11	67	78	< 0,0001
Cladosporium	4	19	23	0,026
Chat	15	186	201	0,092
hien	8	79	91	0,059
Blatte	3	31	34	0,413
Latex	12	13	25	< 0,0001
Allergènes de pollens				
5 Graminées	31	418	449	0,018
Plantain	10	94	104	0,028
Armoise	4	54	58	0,533
Bétulacées	6	82	88	0,444
Oléacées	11	27	38	0,102
Fagacées	2	43	45	1
Cupressacées	7	88	95	0,322
Platane	1	25	26	1

Tableau 3 - Moyennes et médianes du nombre de sensibilisations

Nombre de sensibilisations	Patients ficus benjamina + n=47	Patients ficus benjamina- n=867	Total n=914	P
Moyenne	4,95	2,73	2,85	< 0,0001
Médiane	5	2	3	< 0,0001

DISCUSSION

Le ficus benjamina, une plante ubiquitaire ?

32 % des patients constituant notre échantillon sont en contact avec un ficus benjamina dans leur environnement domestique ou professionnel. La relation statistique entre le contact et la sensibilisation était évidente.

Cependant, 20 des 47 patients sensibilisés au ficus benjamina ne décrivent pas de contact connu avec le ficus benjamina. Il s'agit d'un résultat surprenant dans la mesure où l'exposition est un facteur essentiel de la sensibilisation pour la plupart des pneumallergènes [6]. Ces patients sont en moyenne plus âgés, ont des symptômes évoluant depuis plus longtemps et sont plus polysensibilisés.

Bircher et al. [6] étudient la sensibilisation au ficus benjamina en fonction du niveau d'exposition au ficus benjamina. Ils mon-

trent ainsi que les patients qui présentent une faible exposition sont tous atopiques et souvent polysensibilisés. À l'inverse, un fort niveau d'exposition est retrouvé chez des patients moins sensibilisés, parfois même non connus atopiques.

Existe-t-il une exposition occulte sur le lieu de travail ou dans une précédente habitation ? Ces patients vivent peut-être dans un environnement très riche en allergènes à l'origine d'une susceptibilité accrue aux sensibilisations. La sensibilisation au ficus benjamina intervient-elle dans le cadre d'une allergie croisée ? (latex, kiwi, banane, figue, ...) Enfin l'hypothèse d'une prédisposition génétique ne peut être oubliée.

La prévalence

Notre résultat de prévalence de la sensibilisation au ficus benjamina (5,1 %) est en accord avec la littérature. Une

revue de la littérature montre une prévalence oscillant entre 2,5 et 6 % chez les sujets atopiques connus. Elle peut s'élever jusqu'à 21 % chez les professionnels exposés.

Des résultats de prévalence plus élevés ont été décrits dans le passé [6] [14] [15] lorsque l'on réalisait les tests cutanés avec des extraits purs de latex de ficus benjamina dont le caractère caustique avait été incriminé. D'autres tests cutanés ont été réalisés avec des extraits impurs de ce même latex. Les prévalences importantes ont alors été mises sur le compte de réactions à certaines des protéines comprises dans cet extrait et non au latex de ficus benjamina lui-même. Nous avons en effet utilisé un extrait total obtenu à partir des feuilles de Ficus Benjamina avec des excipients non réactogènes, en accord avec la législation et les recommandations de l'AFSSAPS. Le réactif ficus benjamina pour tests cutanés allergologiques n'est pas encore commercialisé [16]. Pourtant, plusieurs études ont conclu à l'intérêt de sa commercialisation et à l'intégration du Prick Test ficus benjamina dans la batterie standard [1] [7] [9] [12] [15] [17] [18].

Nous remarquons enfin que dans notre étude, la prévalence de la sensibilisation au ficus benjamina est plus élevée que les prévalences des sensibilisations au Cladosporium, à la blatte, aux pollens de fagacées (chêne) et aux pollens de platane. Certains de ces allergènes font pourtant partie de la batterie de tests standards utilisés en routine et dans la littérature. Le test cutané vis-à-vis du Ficus Benjamina mériterait donc d'être disponible en routine.

Une faible traduction clinique

Seuls 3 des 47 patients sensibilisés au ficus benjamina (6,4 %) considèrent que leur symptomatologie allergique est due au ficus benjamina. Ces 3 sujets sont tous polysensibilisés et sont tous exposés au ficus benjamina.

Même s'il s'agit d'une évaluation subjective, deux hypothèses s'imposent et s'opposent. D'un côté, l'allergie au ficus benjamina est une allergie de proximité puisque son latex s'accroche à la poussière des feuilles de l'arbuste et se dépose à proximité de celui-ci. Les symptômes de l'allergie respiratoire au ficus benjamina sont par ailleurs identiques à ceux de l'allergie aux autres pneumallergènes. Ces symptômes pourraient donc être mis sur le compte d'une allergie aux acariens, aux pollens ou aux phanères d'animaux plutôt que sur le compte du ficus benjamina. L'autre hypothèse est plus radicale et s'interroge sur la réalité effective de l'allergie au ficus benjamina. Le doute est permis quand d'autres études [9] montrent aussi de faibles pourcentages de patients qui relient leur symptomatologie à la sensibilisation au ficus benjamina. Dans ce cas, tester un patient, même possesseur de ficus benjamina, n'aurait aucun intérêt. La réponse à cette question existe dans la littérature. En effet, outre les cas d'allergie vraie observées initialement chez les professionnels exposés [8] [10], de réels cas d'allergie ont été mis en évidence depuis l'utilisation du ficus benjamina comme plante d'intérieur [1] [6] [9] [18] [19] [20] [21], puisque les mesures d'éviction étaient efficaces.

La réalité d'une allergie au ficus benjamina, la fréquence du contact avec le ficus benjamina et la forte prévalence de la sensibilisation au ficus benjamina amène des arguments suffisants pour intégrer le test cutané vis-à-vis du Ficus Benjamina dans la batterie standard de l'allergologie.

De nouvelles associations

Les sensibilisations aux pollens de 5 Graminées et de Plantain sont associées statistiquement à la sensibilisation au ficus benjamina. Il s'agit d'un résultat imprévu, notamment pour les graminées compte tenu de la très importante sensibilisation vis-à-vis de cet allergène dans la population générale. Les sensibilisations à l'Alternaria et au Cladosporium sont aussi associées à la sensibilisation au ficus benjamina. Nous proposons l'hypothèse d'un développement plus important de moisissures au contact du ficus benjamina, une plante d'intérieur qui nécessite un « cocktail environnemental » associant un arrosage régulier et de la chaleur qui fait volontiers le nid des moisissures. Il est aussi possible que les gens qui ont un ficus aient aussi plus souvent d'autres plantes d'intérieur, favorisant d'autant plus le développement de moisissures.

Les relations entre polysensibilisation et sensibilisation au ficus benjamina

Nous avons démontré une association forte entre la polysensibilisation et la sensibilisation au ficus benjamina ($p < 0,0001$). Les deux sensibilisations les plus souvent associées à la sensibilisation au ficus benjamina sont les acariens et les pollens de graminées.

Il existe certainement une prédisposition génétique à la polysensibilisation. Cette caractéristique génétique a surtout été décrite pour les allergies de contact [22] [23]. Des cas profils de sensibilisations similaires ont été décrits dans des familles [24], des fratries [25] ou même dans des régions du monde (donneurs de sang du Koweït) [26].

Un environnement plus riche en allergènes (de toutes sortes) pourrait aussi contribuer à une polysensibilisation plus fréquente.. Je rappelle ici l'étude de Bircher et al. [6] qui ont démontré que les patients polysensibilisés ne nécessitaient qu'une exposition faible au ficus benjamina pour développer une sensibilisation.

L'hypothèse d'une sensibilisation aux profilines (qui est asymptomatique) est la plus récente. Nous avons mis en évidence une relation statistique entre la sensibilisation aux pollens de Graminées et de Plantain et la sensibilisation au ficus benjamina. Par ailleurs, une faible proportion de patients sensibilisés est symptomatique. Ceci tend à appuyer cette hypothèse.

Les patients qui ont une allergie croisée plante/aliment associée à une pollinose ont fréquemment une hypersensibilité aux profilines (Bet v2). Cette dernière entraîne une sensibilisation croisée au latex à cause de la présence d'épitopes



Ficus Benjamina bonzaï

croissant [27]. Les profilines sont aussi présentes au niveau de fruits tels que le kiwi ou la banane et pourraient être en partie responsable des réactions croisées. Asero et al. [28] démontrent que la profiline doit être considéré comme un allergène alimentaire cliniquement pertinent. L'allergie à certains fruits (banane, melon, tomate, ananas...) pourrait être un marqueur d'hypersensibilité à la profiline. En l'absence de dosages d'IgE spécifique des profilines, cette hypothèse est cependant invérifiable.

CONCLUSION

La sensibilisation au ficus benjamina est une situation fréquente dans la population atopique (prévalence de 5,1 %). Elle découle d'une exposition au ficus benjamina qui est confirmée dans un tiers des cas à l'interrogatoire allergologique. Notre étude s'ajoute à celles déjà existantes pour alerter les allergologues sur l'émergence de ce nouveau pneumallergène. Malgré une traduction clinique faible rapportée par les patients eux-mêmes, nous avons la certitude que l'allergie respiratoire au ficus benjamina existe du fait de l'efficacité des mesures d'éviction et de l'existence de patients symptomatiques monosensibilisés au ficus benjamina. Son traitement est simple et repose sur l'éviction du ficus benjamina. Compte tenu des résultats de notre travail, il apparaît que le test cutané vis-à-vis du ficus benjamina mériterait d'être disponible en routine et pourrait faire partie de la batterie standard de l'allergologue.

Bibliographie

- [1] Drappier. Ficus benjamina : une allergie de l'intérieur. *Revue Française d'Allergologie et d'Immunologie Clinique - Affiches* (2005) **45** : pp 74-82.
- [2] Kortekangas-Savolainen O, Kalimo K & Savolainen J. Allergens of ficus benjamina (weeping fig) : unique allergens in sap. *Allergy* (2006) **61** : pp. 393-394.
- [3] Axelsson G, Skedinger M & Zetterström O. Allergy to weeping fig—a new occupational disease. *Allergy* (1985) **40** : pp. 461-464.
- [4] Bousquet. Allergic rhinitis and its impact on asthma. *J Allergy Clin Immunol.* (2001) **105 (5 Suppl)** : p. S147-334.
- [5] GINA. Gbal strategy for asthma management and prevention. (2007)
- [6] Bircher AJ, Langauer S, Levy F & Wahl R. The allergen of ficus benjamina in house dust. *Clin. Exp. Allergy* (1995) **25** : pp. 228-233.
- [7] Mahillon V, Saussez S & Michel O. High incidence of sensitization to ornamental plants in allergic rhinitis. *Allergy* (2006) **61** : pp. 1138-1140.
- [8] Axelsson G, Skedinger M & Zetterström O. Allergy to weeping fig—a new occupational disease. *Allergy* (1985) **40** : pp. 461-464.
- [9] Axelsson IG, Johansson SG & Zetterström O. A new indoor allergen from a common non-flowering plant. *Allergy* (1987) **42** : pp. 604-611.
- [10] Axelsson IG, Johansson SG & Zetterström O. Occupational allergy to weeping fig in plant keepers. *Allergy* (1987) **42** : pp. 161-167.
- [11] Axelsson IG. Allergy to ficus benjamina (weeping fig) in nonatopic subjects. *Allergy* (1995) **50** : pp. 284-285
- [12] Hemmer W, Focke M, Götz M & Jarisch R. Sensitization to ficus benjamina : relationship to natural rubber latex allergy and identification of foods implicated in the ficus-fruit syndrome. *Clin. Exp. Allergy* (2004) **34** : pp. 1251-1258.
- [13] Focke M, Hemmer W, Wöhrl S, Götz M & Jarisch R. Cross-reactivity between ficus benjamina latex and fig fruit in patients with clinical fig allergy. *Clin. Exp. Allergy* (2003) **33** : pp. 971-977.
- [14] Brehler R & Theissen U. [ficus benjamina allergy]. *Hautarzt* (1996) **47** : pp. 780-782.
- [15] Brehler R, Abrams E & Sedlmayr S. Cross-reactivity between ficus benjamina (weeping fig) and natural rubber latex. *Allergy* (1998) **53** : pp. 402-406.
- [16] AFSSAPS. Liste des références allergéniques autorisées. (Jan 2008)
- [17] Axelsson IG, Johansson SG, Larsson PH & Zetterström O. Characterization of allergenic components in sap extract from the weeping fig (ficus benjamina). *Int. Arch. Allergy Appl. Immunol.* (1990) **91** : pp. 130-135.
- [18] Laurent. Un arbre dangereux : le ficus benjamina. *Revue Française d'Allergologie et d'Immunologie Clinique - Affiches* (2005)
- [19] Schmid P, Stöger P & Wüthrich B. Severe isolated allergy to ficus benjamina after bedroom exposure. *Allergy* (1993) **48** : pp. 466-467.
- [20] Van Ginkel CJ, Dijkstra AT, van Eyk CL, den Hengst CW & Bruijnzeel-Koomen CA. [allergy to ficus benjamina : at the workplace and at home]. *Ned Tijdschr Geneeskd* (1997) **141** : pp. 782-784.
- [21] Schenkelberger V, Freitag M & Altmeyer P. [ficus benjamina—the hidden allergen in the house]. *Hautarzt* (1998) **49** : pp. 2-5.
- [22] Schnuch A, Brasch J & Uter W. Polysensitization and increased susceptibility in contact allergy : a review. *Allergy* (2008) **63** : pp. 156-167.
- [23] Schnuch A, Brasch J, Lessmann H, Geier J & Uter W. A further characteristic of susceptibility to contact allergy : sensitization to a weak contact allergen is associated with polysensitization. results of the ivdk. *Contact Derm.* (2007) **56** : pp. 331-337.
- [24] Kang H, Yu J, Yoo Y, Kim DK & Koh YY. Coincidence of atopy profile in terms of monosensitization and polysensitization in children and their parents. *Allergy* (2005) **60** : pp. 1029-1033.
- [25] Yoo Y, Yu J, Kim DK, Choi SH & Koh YY. Coincidence of atopy and its profile (monosensitization/polysensitization) between sibling pairs. *Ann. Allergy Asthma Immunol.* (2005) **95** : pp. 433-437.
- [26] Ezeamuzie CI, al-Mousawi M, Dashti H, al-Bashir A, al-Hage M & al-Ali S. Prevalence of allergic sensitization to inhalant allergens among blood donors in kuwait—a desert country. *Allergy* (1997) **52** : pp. 1194-1200.
- [27] Diez-Gómez ML, Quirce S, Cuevas M, Sánchez-Fernández C, Baz G, Moradillos FJ & Martínez A. Fruit-pollen-latex cross-reactivity : implication of profilin (bet v 2). *Allergy* (1999) **54** : pp. 951-961.
- [28] Asero R, Mistrello G, Roncarolo D, de Vries SC, Gautier MF, Ciurana CL, Verbeek E, Mohammadi T, Knul-Brettlova V, Akkerdaas JH, Bulder I, Aalberse RC & van Ree R. Lipid transfer protein : a pan-allergen in plant-derived foods that is highly resistant to pepsin digestion. *Int. Arch. Allergy Immunol.* (2000) **122** : pp. 20-32.

VOLTAIRE

■ A la découverte de Voltaire

Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue-Toulouse



Portrait de Voltaire d'après Nicolas de Largillière en 1728
Musée Carnavalet, Paris. Page de couverture

Voltaire incarne l'intellectuel engagé avec une foi et une morale rationnelle et universelle, dépouillée de la superstition et des horreurs du fanatisme, au service de la vérité, de la justice et de la liberté de penser. Son insolence et sa prétendue superficialité irritent les techniciens officiels de la philosophie qui refusent de le classer comme philosophe. Pourtant, toute son époque et toute l'histoire à sa suite le nomment ainsi car « il est bien difficile, écrit Roger-Paul Droit, d'écarter de la philosophie un auteur qui incarne l'esprit philosophique de son temps, mène le combat des Lumières contre le despotisme et la superstition, rédige des *Lettres Philosophiques*, un *Dictionnaire Philosophique* et cent autres traités et libelles, un homme dont toutes les interventions défendent le pouvoir suprême de la raison⁴ ». D'un esprit rationnel et indépendant, sa joie est un défi à « l'idéal ascétique », son insolence, le premier pas de l'émancipation. Il possède, écrit Marc Fumaroli, « un génie du ridicule et de la satire qui n'ignore rien de la gravité tragique que comporte sa puissance de feu⁵ », son arme fatale contre les systèmes de la terreur religieuse et moralisatrice. Voltaire joue à cache-cache avec le pouvoir et multiplie les provocations contre la toute puissante Eglise, une corpora-

tion sectaire à ses yeux. Il hait viscéralement le fanatisme religieux. Il n'est pas pour autant athée. Il croit en un Dieu tout-puissant qui n'a besoin ni de prêtres, ni de texte pour régir l'univers.

Il devient à 70 ans un intellectuel engagé. Resté célèbre pour sa défense des persécutés et des victimes de l'intolérance religieuse, il exprime ainsi sa révolte : « Ce sang innocent crie. Et moi je crie aussi ; et je crierai jusqu'à ma mort. » Mais ce mondain qui finit par devenir justicier n'est absolument pas révolutionnaire. Ce modèle républicain des révolutions de 1789 est paradoxalement fasciné par la monarchie constitutionnelle anglaise ; il tient des propos élitistes et ne dissimule pas son dédain pour le peuple quand il écrit : « Qu'il soit guidé et non pas qu'il soit instruit. Il n'est pas digne de l'être... Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants... Quand la populace se met à raisonner, tout est perdu. » Cela n'empêchera pas Victor Hugo de célébrer Voltaire en termes élogieux mais ne correspondant pas tout à fait à la réalité : « Voltaire a vaincu le vieux code et le vieux dogme. Il a vaincu le seigneur féodal, le juge gothique, le prêtre romain, il a élevé la populace à la dignité du peuple ». Sa vie entière oscille entre succès mondains et littéraires, séjours à la Bastille, exils en Angleterre et en Prusse. Tout au long de sa vie, Voltaire fréquente les Grands et courtise les monarques. Il gardera de ses origines le sens des affaires et l'ambition d'égaliser les nobles. Il aime le luxe, les plaisirs de la table et de la conversation qu'il considère, avec le théâtre, comme l'une des formes les plus achevées de la vie en société. Bien qu'il manifeste parfois un sentiment pessimiste devant l'absurdité de la vie, il garde une foi optimiste dans le progrès humain. Devant toutes les religions et tous les totalitarismes qui ont humilié, persécuté et perpétré des massacres, Voltaire se morfond en écrivant : « On est fâché d'être né. On est indigné d'être homme, comment s'est-il trouvé des barbares pour ordonner ces crimes et tant d'autres barbares pour les exécuter ? ». Ses revendications sont encore d'actualité et le XX^e siècle ne l'a pas démenti. Peut-on alors se demander si « le XXI^e siècle sera voltairien ou ne sera pas ? »

Sa vie

François Marie Arouet, dit Voltaire, est né à Paris le 21 novembre 1694, d'un père notaire, issu d'une famille de tanneurs angevins. Il perd sa mère à l'âge de sept ans. Il a un frère aîné, Armand Arouet (1685-1745), avocat en Parlement, catholique rigoriste célibataire dont Voltaire hérita les biens, et une sœur, Marie Arouet, épouse de Pierre François

⁴ Roger-Paul Droit, Voltaire, Le monde de la philosophie, Flammarion.

⁵ Guillaume Métayer, Nietzsche et Voltaire, Flammarion

Mignot, correcteur à la Chambre des Comptes, seule personne de sa famille qui lui ait inspiré de l'affection. Elève frondeur, doué et remarquablement intelligent, il entre à dix ans chez les Jésuites du collège Louis-le-Grand qui enseignent le latin, le grec et la rhétorique, mais veulent avant tout former des hommes du monde. Il y tisse des liens d'amitié et des relations précieuses dont il saura user toute sa vie.

A contre-pied de l'éducation des jésuites, son parrain et homme de lettres, l'abbé de Châteauneuf l'introduit, dès l'âge de douze ans, dans les milieux mondains parisiens dont la société libertine du Temple où il fréquenta des membres de la haute noblesse et des poètes, épicuriens lettrés connus pour leur bel esprit et leur amoralité, et amateurs de soupers galants. Il y prit des goûts de luxe, de plaisir et de débauche. Le jeune garçon les amuse en leur faisant des vers et plaisante sans retenue sur la religion et la monarchie. Il quitte le collège à dix-sept ans et annonce à son père qu'il ne veut être ni avocat, ni titulaire d'une charge de conseiller au Parlement mais homme de lettres et s'illustrer dans la poésie et le théâtre, les deux genres les plus prestigieux du XVIII^e siècle. Devant l'opposition paternelle, il s'inscrit à l'école de droit et se résigne à entrer en apprentissage chez un magistrat. Son père l'éloigne un moment en l'envoyant à Caen, puis en le confiant au frère de son parrain, le marquis de Châteauneuf qui vient d'être nommé ambassadeur à La Haye et qui accepte d'en faire son secrétaire privé. Mais son éloignement ne dure pas. À Noël 1713, il est de retour, chassé des Pays-Bas à cause de relations tapageuses avec une demoiselle. Il est sauvé par un ancien client de son père, lettré et fort riche, M. de Caumartin, marquis de Saint-Ange, ancien conseiller de Louis XIV qui se propose de l'accueillir dans son château où il passe son temps à lire, à écrire et à écouter des récits qui lui serviront pour *La Henriade* et *le Siècle de Louis XIV*.

En 1715, Arouet a 21 ans. Il est plein d'esprit, brillant et amusant mais reste peu clairvoyant. La haute société se dispute sa présence. Ses bons mots et ses vers outranciers à l'égard de Philippe d'Orléans, devenu Régent en 1715, font mouche à la Cour de Sceaux, foyer d'opposition. **Le 4 mai 1716**, il est exilé à Tulle. À l'approche de l'hiver, il sollicite la grâce du Régent qui, sans rancune, pardonne. Le jeune Arouet recommence sa vie turbulente à Saint-Ange, près de Fontainebleau et à Sceaux. Il récidive en écrivant contre le Régent une épigramme en latin. Après s'en être naïvement vanté auprès d'un indicateur de police, il se voit incarcéré le **16 mai 1717** à la Bastille par lettre de cachet pour onze mois. L'insolence exige la maîtrise des règles de la société et la prison lui sert de leçon. Il prend le nom de Voltaire, délesté d'un patronyme trop facile à railler (à rouer). Il devient célèbre à 24 ans grâce au succès de sa tragédie *Œdipe* (1718), sa première pièce qui triomphe à la Comédie Française et de *La Henriade* publiée sous le titre de *La Ligue*, poème épique dont le sujet est le siège de Paris par Henri IV

et où il trace le portrait d'un souverain idéal, ennemi de tous les fanatismes. Quatre mille exemplaires ont été vendus en quelques semaines. On compte soixante éditions successives du vivant de l'auteur. Voltaire mesure pourtant l'inconfort du statut d'écrivain dans la société de l'Ancien Régime. Pour être libre, il faut être riche ; mais l'héritage de son père, il ne le touchera qu'à l'âge de 35 ans à condition qu'il ait adopté une « conduite réglée ».

Si on l'attire dans les salons et les châteaux où triomphent ses talents de poète mondain, c'est de Versailles que Voltaire attend la reconnaissance. En **1725**, le voici à Fontainebleau, où il donne trois pièces de théâtre pour le mariage du roi. Faveurs, pensions, tout vint combler ses désirs. Sur le point de se faire enfin un nom à la Cour, lorsque l'épouse de Louis XV lui accorde une pension, il est apostrophé à la Comédie-Française, en **janvier 1726**, par le Chevalier de Rohan-Chabot, descendant d'une des plus anciennes familles du royaume, arrogant et plein de mépris pour ce bourgeois « qui n'a même pas de nom » : « Monsieur de Voltaire, Monsieur Arouet, comment vous appelez-vous ? » Sa réplique est cinglante : « Voltaire ! Mon nom, je le commence, et vous finissez le vôtre ! ». Quelques jours plus tard, il subit une bastonnade. Blessé, humilié, il veut obtenir réparation par les armes mais nul ne prend sa défense et une lettre de cachet l'envoie de nouveau le **17 avril** à la Bastille, méditer ce qu'il en coûte à un roturier, un bouffon gênant, de s'attaquer à un gentilhomme : dix ans d'efforts ruinés par un mot d'esprit. Il n'est libéré, deux semaines plus tard, qu'à la condition qu'il s'exile en Angleterre.

Voltaire, alors âgé de 32 ans, embarque pour l'Angleterre, en **mai 1726**. Il est accueilli à bras ouverts par la société politique et littéraire où il rencontre des écrivains, des philosophes et des savants. Il acquiert rapidement une excellente maîtrise de l'anglais et retrouve l'existence brillante qu'il avait connue en France. Il s'investit dans des genres jusqu'alors considérés comme peu prestigieux : l'histoire, l'essai politique et plus tard le roman. Il lit Locke, se familiarise avec la physique révolutionnaire de Newton, converse avec l'évêque philosophe Berkeley et le théologien Clarke. Il dédie la *Henriade* à la reine d'Angleterre en **1728**, prépare quatre tragédies et projette d'écrire une *Histoire de Charles XII*, roi de Suède et les *Lettres Anglaises*. Cette expérience va le marquer d'une empreinte indélébile car il est profondément impressionné par la réussite économique de la société anglaise, la liberté, la tolérance, le pluralisme religieux et politique. Mais bien que les Anglais ne fassent pas allusion à leurs lois anti-catholiques⁶ qui transformaient les Anglais de cette religion en sous-hommes auxquels on refusait toute instruction et toute fonction officielle sur le territoire anglais, dans les provinces qui en dépendaient (Écosse et Irlande) et dans l'ensemble des colonies, Voltaire reste séduit

⁶ *Test Act* qui datait du XVII^e siècle ne fut abrogé qu'au XIX^e siècle.

par leur approche rationnelle de la foi, lui qui est hostile au dogmatisme religieux fondé sur la superstition et ne laissant pas les hommes libres de leur destinée. Refusant de faire carrière en Angleterre, il est autorisé à rentrer en France à l'automne **1728**, pourvu qu'il se tienne éloigné de la capitale.

En **1729**, il reconquiert peu à peu la société parisienne. D'astucieuses opérations financières l'avaient placé à la tête d'une grosse fortune, ce qui lui a permis de se consacrer à sa carrière littéraire. Il donne des tragédies inspirées de Shakespeare : *Brutus* (**1730**), *Zaïre* (**1732**), *Adélaïde et Du Guesclin* (**1734**). Il publie clandestinement l'*Histoire de Charles XII* (**1731**). Lorsqu'il se décide enfin à publier, sans autorisation, les *Lettres Philosophiques* ou *Lettres Anglaises* (**1734**), une première bombe lancée contre l'ancien régime, une lettre de cachet l'oblige aussitôt à s'exiler en Lorraine.

En **1733**, à 40 ans, Voltaire fait une rencontre décisive. La savante marquise, Émilie du Chatelet, intelligente et cultivée, passionnée de sciences expérimentales, traductrice des *Principes de Newton*, l'accueille au château de Cirey, à quelques lieues de la Lorraine. Il s'évade parfois à Paris, en Belgique, en Hollande ou en Prusse, en visite amicale ou en négociation diplomatique chez son royal disciple, Frédéric. Mais, très vite, naît une passion amoureuse et intellectuelle qui va définitivement convertir Voltaire à la philosophie. Il va passer dix années laborieuses et créatrices (**1734-1744**) dans cette retraite sûre où il installe un théâtre dans le grenier et confie à ses invités les rôles des nombreuses pièces écrites durant cette période. Il mène une guerre de *pamphlets* injurieux, parfois grossiers contre J. J. Rousseau et l'abbé Desfontaines et entretient une vaste correspondance, surtout avec Paris dont il a la nostalgie. Émilie incite Voltaire, l'insolent, à la prudence. Mais, en **1734**, le Parlement de Paris ordonne que les *Lettres Philosophiques* soient brûlées. S'il fait encore scandale avec le libertinage agressif du *Mondain* (**1736**), il est plus modéré dans les *Discours sur l'Homme* (1738) et diffère la publication d'un dangereux *Traité de Métaphysique*. Il s'occupe de physique, de chimie, d'astronomie, écrit une *Épître sur Newton* (1736), vulgarise les *Eléments de la Philosophie de Newton* (**1738**) et soumet à l'Académie des Sciences un *Essai sur la nature du feu* (1738). Voulant initier Madame du Chatelet à l'histoire, il entreprend le *Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les Mœurs*. Devenu ministre en **1744**, D'Argenson le rappelle à Versailles où il s'abandonne, durant trois ans, au tourbillon de la cour. Historiographe du roi, puis gentilhomme ordinaire de la Chambre, il écrit des *opéras* pour les fêtes royales et, pour le mariage du Dauphin, il compose une comédie-ballet, mise en musique par Rameau, *La Princesse de Navarre*. Mais, courtisan déçu, il tombe de désillusion en désillusion. Aussi écrit-il à sa nièce, Marie-Louise Denis dont il devint l'amant en **1745**, à l'âge de cinquante ans : « Je me sens un peu honteux à mon âge de quitter ma philosophie et ma solitude pour être baladin des rois ». Il fut raillé pour ses compromissions mais il finit par obtenir de Louis XV la charge

d'historiographe et entre, après deux tentatives manquées, à l'Académie française. Voltaire comprend que Versailles ne fera de lui qu'un poète de cour. Il se divertit en composant des *fadaïses*, ces contes philosophiques qui assureront sa postérité et transpose ses mésaventures de courtisan dans *Zadig* qu'il publie en **1748**. Ses imprudences de plume, l'hostilité des jaloux entraînent enfin sa disgrâce et l'obligent à retourner à Cirey, avec le regret de vieillir et d'avoir perdu son temps. Au milieu du siècle, sa vie se trouve bouleversée. À l'automne **1749**, Émilie du Chatelet meurt brutalement, ce qui le plonge dans le désarroi. « Je viens de perdre un ami de vingt ans », écrit-il à sa nièce.

Voltaire entame une correspondance avec le futur Frédéric II de Prusse, prince éclairé, poète, ennemi de la superstition, soucieux du bonheur des peuples. Déterminé à faire de sa Cour la plus prestigieuse d'Europe, il pense que Voltaire serait une pièce de choix. Mais Voltaire, rattrapé par sa naïveté et sa vanité, croit pouvoir jouer la carte prussienne pour rentrer en grâce à Versailles, tout en offrant ses services à la diplomatie française. Son double jeu est dévoilé lors de ses visites en Prusse, en **1740** et en **1743**, où il exige le remboursement de ses frais de voyage. Resté seul depuis la mort de Mme de Châtelet, déçu par la cour de France où il essayait vainement de rentrer en grâce, Voltaire se laisse alors tenter en **1750** par les promesses du roi de Prusse qui lui offre le poste de chambellan à la cour de Berlin, la grande croix de l'ordre du mérite et une pension considérable de vingt mille livres. Mais il a fallu déchanter car, aussitôt sur le trône, Frédéric II envahit la Silésie. Voltaire espérait alors jouer un rôle politique s'efforçant, en vain, de renouer l'alliance rompue entre la France et la Prusse. Cet échec lui fit mesurer le fossé qui existe entre la philosophie et le réalisme politique. Les deux amis ne peuvent dissimuler longtemps leurs traits principaux, l'un son humeur altière et son habitude d'être obéi, l'autre sa supériorité intellectuelle et son esprit piquant. La brouille fut inévitable et, en **1753**, une querelle de Voltaire avec Maupertuis, que soutient le roi, précipite la rupture. Si le roi et le philosophe s'accordent sur le plan des Lumières et de la lutte contre le fanatisme, Voltaire agace Frédéric par son tempérament frondeur, son irrévérence, ses combinaisons financières, ses prétentions politiques. De son côté, Voltaire éprouve l'égoïsme du roi qui contrôle sa correspondance, son esprit despotique et ses paroles désobligeantes. Remis à sa place de serviteur après une spéculation financière illégale, il plie l'échine en bon courtisan. Quant à Frédéric II, il ne se montre guère charitable et déclare en privé : « J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus ; on presse l'orange et on jette l'écorce », mot qui parvint aux oreilles de Voltaire. En **1753**, la rupture avec Frédéric II éclate officiellement. L'expérience prussienne lui a montré l'envers du despotisme éclairé : Voltaire est arrêté et mis en résidence surveillée pendant un mois à Francfort ; sur le chemin du retour, il sent le prix de la liberté et de la douceur d'être maître chez soi. Chateaubriand a ainsi for-

mulé dans ses *Mémoires d'outre-tombe* la sentence que, depuis, toute la science voltairienne n'a pas réussi à faire casser : « Le roi de Prusse et Voltaire sont deux figures bizarrement groupées qui vivront : le second détruisait la société avec la philosophie qui servait au premier à fonder un royaume ».

Déçu par l'aventure prussienne, plus que jamais obsédé par la maladie et par la mort, Voltaire brosse dans sa correspondance cet autoportrait amer : « Je ne suis plus qu'une pomme cuite sur un cou de grue ». Cependant, c'est à Berlin qu'il publie *Le Siècle de Louis XIV (1751)* et qu'il écrit le *Poème sur la loi naturelle (1752)* ; c'est alors qu'il s'engage définitivement dans la voie du conte philosophique avec *Micro-mégas (1752)* et dans celle du pamphlet avec *Akakia*.

Voltaire est également banni de la Cour du roi de France, à cause d'un manuscrit falsifié du futur *Essai sur les mœurs*. N'osant pas rentrer à Paris, il passera deux ans en Alsace puis, décidé à chercher le calme hors de France, mais près de la frontière, il trouve asile au début de **1755** aux portes de Genève, dans la propriété qu'il appellera « *Les Délices* ». Il y passe cinq années marquées par des événements importants, notamment sur le plan politique et par une grande fécondité littéraire. À 60 ans, Voltaire découvre la nature et la vie rustique. Avec Mme Denis, il reçoit ses amis et installe un théâtre où l'on joue *l'Orphelin de la Chine (1755)*. Il a même l'espoir de gagner à la « philosophie » les pasteurs protestants, plus soucieux de morale que de dogme et de fonder à Genève le culte de l'Être suprême. Amère désillusion ! Les Genevois interdisent son théâtre et s'indignent d'être traités de sociniens⁷ (autant dire déistes) dans l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, inspiré par Voltaire. Après quelques hésitations, il s'engage à fond dans la bataille encyclopédique et accable de satires et de pamphlets les ennemis des philosophes. C'est encore pendant son séjour aux *Délices* que s'envenime la brouille avec Rousseau.

Le **1^{er} novembre 1755**, il apprend le tremblement de terre qui frappe Lisbonne et compose aussitôt le *Poème sur le désastre de Lisbonne* qui dément à ses yeux la justification leibnizienne du mal dans le moins imparfait des mondes possibles et met en péril son théisme, postulant un Dieu infiniment puissant et bon. Cette réflexion sur le sens de l'histoire culmine avec *Candide*, chef d'œuvre du conte philosophique, publié en **1759**. Ce conte se présente comme l'œuvre d'un « Docteur Ralph » qui ridiculise avec une ironie diabolique l'optimisme de Pangloss, apôtre leibnizien du « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Voltaire préconise d'accepter le monde tel qu'il est dans un bonheur simple où « il faut cultiver son jardin ». En un an, *Candide* se vend à plus de vingt mille exemplaires.

Soucieux de son aisance matérielle qui garantit sa liberté et son indépendance, il acquiert une fortune considérable dans des opérations spéculatives, ce qui lui permettra de s'installer en **1760**, jusqu'à sa mort, au château de Ferney, en territoire français, à portée de la Suisse, prêt à s'y réfugier à la

moindre alerte, entouré d'une cour de beaux esprits, de sa nièce, Mme Denis et Mlle Corneille qu'il a adoptée, son secrétaire, son chapelain, son médecin et les Cramer qui impriment ses écrits philosophiques. Il mettra en valeur son domaine et fera de Ferney un centre de culture réputé dans toute l'Europe. Il devient, selon son expression, « l'aubergiste de l'Europe » car le château de Ferney où il a écrit une dizaine de tragédies, accueille d'innombrables visiteurs, princes, ambassadeurs, artistes, savants, écrivains, admirateurs de toutes nations. Voltaire y donne des représentations dramatiques où il interprète lui-même ses rôles. Comme il aime la mise en scène, il s'alite chaque année au jour anniversaire de la Saint-Barthélemy.

Voltaire, l'homme le plus célèbre de son époque est devenu un mythe. De Saint-Petersbourg à Philadelphie, on attend ses publications. Avec son sens des affaires et de la vie pratique, il « civilise » la région de Ferney qu'il aménage : il dessèche des marais, bâtit des maisons, un théâtre, plante des arbres, utilise des semoirs perfectionnés, crée des prairies artificielles et développe l'élevage. Il installe une tannerie, fabrique des bas de soie et des montres. Il délivre le pays de la gabelle et on l'acclame comme un bienfaiteur. Pour lui, Ferney est une expérience, une petite ville devenue opulente, habitée par 1200 personnes utiles. « Je n'achète la terre de Ferney que pour y faire un peu de bien », déclare-t-il avec paternalisme. Il fait reconstruire la petite église du village où il fait inscrire son nom en lettres plus grosses que le mot « Dieu » sur le fronton. Il fait bâtir un petit mausolée, en forme de triangle, au milieu des herbes folles, pour abriter sa dépouille car il craignait que l'église ne le privât de funérailles et que son corps ne fût jeté sur la voirie.

C'est à Ferney que Voltaire s'impose comme chef de file du « parti philosophique », auquel il donne un sigle, *Ecrlinf*, pour une cible, « Ecrasez l'infâme », c'est à dire l'intolérance sous toutes ses formes. Patriarche des Lumières, Voltaire signe une quarantaine d'articles dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, mais se garde encore de tout engagement radical, écrivant à ce dernier que « le seul parti raisonnable dans un siècle ridicule, c'est de rire de tout ».

En province, Voltaire reste, plus que jamais, au cœur de la mêlée. Dès **1762**, il devient l'intellectuel engagé champion de la justice et entreprend contre l'intolérance et les tares de la justice une campagne fébrile qui prendra fin jusqu'à sa mort (affaire Calas). Il lance dans la bataille des romans philosophiques et l'important *Dictionnaire Philosophique portatif (1764)* qui fut condamné à être brûlé à Genève, en Hollande et à Paris parce qu'il était divertissant et accessible. Il obtint sa réhabilitation en **1765**.

⁷ Adeptes du socinianisme : Socin (1525-1562) est un réformateur italien qui niait la divinité de J. C et le dogme de la Trinité, les estimant contraires au monothéisme.

En 1778, à l'âge de 84 ans, Voltaire obtint de Louis XVI, d'abord hostile, l'autorisation de revenir à Paris où il fut ovationné par le peuple avec un tel enthousiasme que certains historiens voient dans cette journée du 30 mars, *la première des journées révolutionnaires*. Fêté à l'Académie, il assiste à la représentation d'*Irène*, sa dernière tragédie et voit son buste couronné sur la scène, au milieu de l'enthousiasme. Deux mois avant sa mort, le 7 avril 1778, il devint franc-maçon dans la loge parisienne des « *Neuf Sœurs* » dont il partageait déjà les idéaux. Voltaire déclare par écrit : « Je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né », avant d'ajouter selon son secrétaire : « Si j'étais sur les bords du Gange, je voudrais expier une queue de vache à la main ». Il meurt, épuisé par tant de gloire le 30 mai 1778. Dès février, il avait rédigé sa dernière profession de foi : « Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en me haïssant par mes ennemis, en détestant la superstition ». Inhumé à l'abbaye de Scellières, près de Troyes, ses cendres sont transférées au Panthéon, le 11 juillet 1791, où Rousseau qu'il n'appréciait guère, lui fera face...

Son œuvre littéraire

Elle est imposante et plus que jamais, d'actualité. Elle emprunte à plusieurs cultures, jalonnée de prises de position politique et philosophique contre l'intolérance et les dangers du fanatisme. Prudent, Voltaire ne signe aucun livre et utilise de nombreux pseudonymes ; jusqu'à l'âge de 84 ans, il inonde l'Europe de brûlots et de lettres caustiques. Ecrire fut sa passion. Ainsi, rapporte André Magnan, « Il se consacrait à l'écriture de six heures du matin à 22 heures et épuisait deux secrétaires par jour⁸ ». Aujourd'hui, on lit essentiellement, les *Lettres philosophiques*, le *Dictionnaire philosophique* qui reprend les axes principaux de son œuvre et, parmi ses contes, *Candide*⁹ et *Zadig* font partie des textes incontournables du XVIII^e siècle. Sa correspondance a influencé les Lumières et compte plus de 23 000 lettres connues et des articles publiés dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Le théâtre, éminemment civilisateur, fut la passion de sa vie alors que ses pièces de théâtre -une soixantaine- sont aujourd'hui tombées dans l'oubli.

Ses idées

*« Philosophie paresseuse vaut mieux que
théologie turbulente et chimères
métaphysiques.
Et philosopher signifie libre pensée ».*

Voltaire résume sa pensée par cette formule : « Dans une République digne de ce nom, la liberté de publier ses pensées est le droit naturel du citoyen... Je préférerai les choses aux mots et la pensée à la rime ». Polémiste, il s'est opposé de principe

à tout esprit de système. S'il a beaucoup détruit, il a aussi indiqué les éléments d'une réforme positive de la société.

Voltaire tire la *ligne directrice de sa morale* de la doctrine du philosophe anglais John Locke¹⁰ qui apparaît comme le défenseur du libéralisme. Il souligne que la tâche de l'homme consiste à prendre en main sa destinée, améliorer sa condition, assurer et embellir sa vie par la science, l'industrie, les arts et par une bonne "police" des sociétés. Le rôle de la morale est de nous enseigner les principes de cette "police" et de nous accoutumer à les respecter tout en sachant que ce qui est utile à la société est utile à chacun. Pour Voltaire, la philosophie de Locke a eu le mérite de se détourner des systèmes métaphysiques pour s'en tenir à l'expérience. Ne croyant que ce qu'il pouvait vérifier, il a ruiné la théorie cartésienne des idées innées et établit « que toutes nos idées nous viennent des sens ». Il admet, avec Locke, la possibilité de la nature matérielle de l'âme. Aux théologiens indignés d'une proposition si impie, il réplique « que nous ne connaissons clairement ni l'esprit, ni la matière et que l'impiété consisterait au contraire à borner la puissance de Dieu ». On cria que Locke voulait renverser la religion alors qu'il ne s'agissait que d'une question purement philosophique, très indépendante de la foi et de la religion où il fallait examiner sans aigreur s'il y avait de la contradiction à dire : « la matière peut penser, et si Dieu peut communiquer la pensée à la matière ». Mais les théologiens commencent



« Voltaire jeune », copie d'après M. Quentin de La Tour, Musée National du château de Versailles

⁸ André Magnan, coauteur de *L'Inventaire de Voltaire* (Gallimard, 1995).

⁹ En mai 2010, le manuscrit de *Candide* a été exposé à *New York Public Library*, prêté par la bibliothèque de l'Arsenal

trop souvent par dire que Dieu est outragé quand on n'est pas de leur avis puis le superstitieux vient à son tour et dit qu'il faut brûler, pour le bien de leurs âmes, ceux qui soupçonnent qu'on peut penser avec la seule aide du corps.

Voltaire **a toujours combattu les métaphysiciens et leurs vaines spéculations** concernant les attributs et la vraie nature de Dieu, l'origine du monde et de la vie, l'existence et l'immortalité de l'âme, les rapports de l'âme et du corps, l'origine du mal et la destinée de l'homme. Toutes ces questions dépassent notre intelligence et mieux vaut nous en tenir au doute, nous tourner vers le monde physique que nous connaissons par nos sens¹¹ et rechercher le bonheur terrestre « autant que la nature humaine le comporte ». Comme nos aptitudes et notre connaissance sont limitées, Voltaire nous invite à fonder notre connaissance sur les sens et l'expérience sensible et à mettre à la fin des chapitres de métaphysique « N.L., *non liquet*, ce n'est pas clair.¹² », deux lettres que les juges romains utilisaient quand ils ne comprenaient pas une cause. Pour nous mettre en garde, il rappelle également que la métaphysique peut diviser les hommes et les conduire sur le plan religieux, aux excès du fanatisme

Pour Voltaire, **il n'est pas de Providence organisatrice**. C'est le hasard qui domine l'histoire et l'au-delà reste un mystère. Mais il est toujours choqué par l'existence du mal et repose cette question qu'il laisse sans réponse : « Comment alors concilier l'existence du mal avec la bonté du Créateur ? » Et ce ne sont pas les métaphysiciens qui mettront fin à ces maux ! Selon les optimistes, Leibnitz, Pope, Wolf, « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », c'est-à-dire que Dieu, ne pouvant créer un monde parfait puisque ce monde serait lui-même divin, y a mis la plus petite portion du mal qu'il était possible. Sans ce mal, le bien ne nous serait pas sensible et la Providence organise le monde de sorte que tout le mal est compensé par un bien infiniment plus grand. Au début de sa carrière, en réaction contre les « fanatiques » qui veulent « nous peindre tous méchants et malheureux » selon le dogme de la chute originelle auquel il ne croit pas, Voltaire admet que les hommes « sont heureux autant que la nature humaine le comporte ». À l'idée religieuse d'une vie future, il opposait la jouissance terrestre comme le seul bonheur positif à notre portée. En réalité, Voltaire s'amuse à outrer sa pensée qu'il définira par la suite, avec plus de mesure : « l'art peu connu d'être heureux » qui consiste à « modérer ses feux¹³ ». Mais les événements contemporains semblent altérer son optimisme instinctif et le mot qui résume le mieux sa pensée apparaît dans un de ses premiers contes ; *Babouc* : « Si tout n'est pas bien, tout est passable ». Voltaire n'attend donc rien de la Providence. Pessimiste sans doute, il sait que tout n'est pas parfait et que rien ne nous garantit avec certitude un au-delà compensateur. Il invite alors les hommes à organiser leur bonheur terrestre avec les moyens à leur portée parce qu'ils sont nés pour l'action, à améliorer leur condi-

tion afin de réaliser une société heureuse. C'est le sens de la conclusion de *Candide*, une note d'espoir : « Il faut cultiver notre jardin » ; ce jardin, c'est le monde dont la civilisation et le progrès assureront le bonheur des hommes s'ils renoncent aux chimères, déploient leurs capacités réelles et connaissent leurs limites.

Bien qu'étranger à tout esprit religieux, Voltaire affirme et défend avec passion sa foi, **le théisme**, qui fut, d'après lui, défiguré par la superstition. « L'univers m'embarrasse, écrit-il, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger¹⁴ ». Il croit en un Dieu qui a ordonné le monde, nous laissant notre libre arbitre, mais contrôlerait, malgré tout, notre volonté car il est « fermement persuadé de l'existence d'un être suprême aussi bon que puissant (...) qui punit sans cruauté les crimes et récompense avec bonté les actions vertueuses. Il ne sait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne ; (...) mais il sait que Dieu agit et qu'il est juste¹⁵ ». Cette dépendance à Dieu est acquise par la voix de la conscience et non par les Ecritures. La crainte d'un Dieu « rémunérateur et vengeur » est en effet le meilleur fondement de la morale pour les esprits simples. Quant aux « philosophes », il estime qu'ils peuvent s'en passer : leur raison suffit à les maintenir dans la morale. Voltaire se méfiait, par ailleurs, d'un matérialisme athée qu'il qualifiait de dangereux. Il pense qu'« un athée qui serait raisonneur, violent et puissant serait un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire ». Il vaut mieux sans doute être subjugué par toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles ne soient point meurtrières, que de vivre sans religion et de se livrer à l'athéisme. Lorsque les hommes parviennent à embrasser une religion pure et sainte, la superstition devient non seulement inutile mais très dangereuse.

Toute l'œuvre de Voltaire touche aux questions religieuses. S'il défend la liberté religieuse, **il attaque frontalement les religions monothéistes** et plus particulièrement le christianisme. Il dénonce leur intolérance et leur fanatisme et se livre à une critique implacable de leurs fondements. Il croit que « la religion ne consiste ni dans les opinions d'une métaphysique inintelligible, ni dans de vains appareils » et tend à montrer que « les religions sont purement humaines ». Leurs querelles portent sur des détails matériels que Voltaire juge sans importance mais elles restent d'accord sur l'essentiel, l'existence de Dieu. Il a fortement critiqué les textes bibliques qu'il connaissait parfaitement, où il ne voyait qu'un tissu de mensonges, invraisemblances, absurdités et superstitions primitives mais dont il n'a fait qu'une lecture

¹⁰ Voltaire, *Lettres Philosophiques*, Lettre XIII.

¹¹ Voltaire, *Micromégas*, p. 138-141.

¹² Voltaire, *Dictionnaire philosophique*.

¹³ Voltaire, *Défense du mondain* et l'*Ode sur l'usage de la Vie*.

¹⁴ Cf. *Les Cabales*.

¹⁵ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*.

littérale qu'il fallait probablement nuancer. Voltaire a également combattu chez Pascal la volonté de prouver *rationnellement* le christianisme, ce qui entraînerait l'adhésion *obligatoire* des hommes raisonnables et favoriserait l'intolérance et la prétention d'établir *en raison le dogme de la chute originelle*. Car si le christianisme n'est plus qu'une *question de foi*, le « sage » reste libre de fonder sa morale sur une connaissance de l'homme et de ses limites. Ses contradicteurs pensent que le scepticisme de Voltaire le préparait mal à une étude objective des religions et qu'il ne tenait compte ni de la foi, ni de ce qu'il y a de plus profond dans le sentiment religieux.

Voltaire est pessimiste sans doute, mais, contrairement à Pascal qui empêche l'homme de vivre « selon sa nature », il propose *une notion purement humaine et laïque du bonheur terrestre*. Il encourage ses contemporains à établir une société prospère fondée sur la tolérance et le travail, l'homme étant né pour l'action, source de bonheur car « n'être point occupé et n'exister pas est la même chose pour l'homme ». Il aspire au progrès et à un *idéal de civilisation* dont la grande ennemie serait la guerre et plus encore les guerres civiles et les persécutions religieuses qui ruinent les Etats et détruisent le vainqueur comme le vaincu. L'intolérance serait alors la pire erreur politique, la liberté et la justice, les biens les plus précieux.

L'attachement de Voltaire à la *liberté d'expression* serait illustré par la très célèbre citation qu'on lui attribue : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire. » Cette citation n'apparaît nulle part dans son œuvre publiée et trouve sa source en 1906 dans un commentaire de l'auteur britannique Evelyn Hall, dans son ouvrage *The Friends of Voltaire*.

Depuis quelques années, *trois procès sont faits à Voltaire*. On l'accuse d'être à la fois antisémite, islamophobe et esclavagiste, des accusations qu'il faudrait nuancer fortement. La lecture de certains passages du « *Dictionnaire Philosophique* » pose la question de l'antisémitisme de Voltaire. À travers ses charges outrancières, explique l'historien Pierre Milza¹⁶, il vise en fait l'église chrétienne et la religion catholique dont le judaïsme est la source historique. Mais à aucun moment, il ne justifie les persécutions. Bien au contraire, il ne cesse de dénoncer les pogroms, à commencer par la barbarie des croisades, quand 200 000 fanatiques catholiques traversèrent l'Europe, au Moyen Age, en exterminant les Juifs. Pour Bernard Lazare¹⁷, « si Voltaire fut un ardent ju-déophobe, les idées que lui et les encyclopédistes représentaient n'étaient pas hostiles aux Juifs, puisque c'étaient des idées de liberté et d'égalité universelle ». L'historien de la Shoah, Léon Poliakov fait de Voltaire, « le pire antisémite français du XVIII^e siècle ». Ce jugement est à nuancer, selon Pierre-André Taguieff¹⁸, Voltaire ayant « reformulé l'antijudaïsme dans le code culturel progressiste de la lutte contre les préjugés et les superstitions ». D'autres notent que l'exis-

tence de passages contradictoires dans l'œuvre de Voltaire ne permet pas de conclure péremptoirement au racisme ou à l'antisémitisme du philosophe. « L'antisémitisme n'a jamais cherché sa doctrine chez Voltaire », indique Roland Desné¹⁹.

En 1742, Voltaire présente une pièce intitulée *Le fanatisme ou Mahomet le prophète*, une critique acerbe vis-à-vis de Mahomet et du Coran. Mais l'Islam n'intéressait personne à l'époque, rappelle le spécialiste François Bessire²⁰, « c'était juste une façon de critiquer la religion catholique et les religions monothéistes en général, par des voies détournées ». Voltaire a été également accusé d'avoir amassé son immense fortune grâce à la traite négrière qu'il fut pourtant le premier à dénoncer ouvertement. En réalité, aucun document ne permet de l'affirmer. Il a fait des affaires avec des négociants, lesquels de leur côté, ont pu faire du commerce de l'esclavage, explique Pierre Milza. Mais il n'a jamais été impliqué directement dans la traite négrière. Dans le *Commentaire sur l'Esprit des lois* (1777), il félicite Montesquieu d'avoir jeté l'opprobre sur cette odieuse pratique. Il s'est également enthousiasmé pour la libération de leurs esclaves par les quakers de Pennsylvanie en 1769 et considère, en 1771, que « de toutes les guerres, celle de Spartacus est la plus juste, et peut-être la seule juste », guerre que des esclaves ont menée contre leurs oppresseurs et qui plaide en faveur de la thèse d'un Voltaire antiesclavagiste.

Ses combats

Epris de tolérance, Voltaire a usé de son immense notoriété pour lutter seul, à l'âge de 70 ans, avec détermination et ironie en faveur de plusieurs causes, pour le progrès et la tolérance, contre l'intolérance religieuse et l'obscurantisme, répétant cette formule célèbre : « il faut écraser l'infâme ». C'est à Voltaire, avant tout autre, que s'applique ce que Condorcet disait des philosophes du XVIII^e siècle, qu'ils avaient « pour cri de guerre : raison, tolérance, humanité ». Voltaire dénonce sans cesse *l'arbitraire et les vices de la justice* de son temps qui déshonorent la civilisation et la raison. Il milite en faveur des victimes d'erreurs judiciaires comme dans des affaires qu'il a rendues célèbres (Calas, Sirven, chevalier de La Barre, comte de Lally) où le religieux occupe une place majeur et où se mêlait souvent le fanatisme des témoins ou des juges. Un des épisodes les plus

¹⁶ Pierre Milza, *Voltaire*, éditions Perrin.

¹⁷ Journaliste politique et critique littéraire.

¹⁸ Directeur de recherche au CNRS, sociologue et politologue.

¹⁹ Attaché de recherches au CNRS. Professeur d'Université. Agrégé de l'Université.

²⁰ Professeur des universités, Agrégé de lettres classiques, docteur d'État (thèse soutenue à l'université de Paris-Sorbonne en 1994 : « *Détruire de vieux châteaux enchantés* » : *la Bible dans la correspondance de Voltaire*). Maître de conférences à l'université de Strasbourg Professeur à l'université de Rouen (depuis 1998) Directeur des Publications des universités de Rouen et du Havre, Président de la Société Voltaire

connus est l'affaire Calas : ce protestant, injustement accusé d'avoir tué son fils qui aurait voulu se convertir au catholicisme est mort roué le 7 mars 1762. Tout fut bon pour mobiliser l'opinion publique européenne. Le 4 avril, il écrit : « Il est avéré que les juges toulousains ont roué le plus innocent des hommes. Presque tout le Languedoc en gémit avec horreur. Les nations étrangères, qui nous haïssent et qui nous battent, sont saisies d'indignation. Jamais, depuis le jour de la Saint-Barthélemy, rien n'a tant déshonoré la nature humaine. Criez, et qu'on crie ».

Il dénonce la peine de mort et les juges qui n'ont pas de formation spécifique, qui achètent leur charge et n'offrent pas les garanties d'intelligence, de compétence et d'impartialité mais se contentent de présomptions et de convictions personnelles. Il voudrait, qu'avant de condamner un homme, on ait fait la preuve complète de sa culpabilité, que tout jugement s'accompagne des motifs qui le justifient, et que les peines soient proportionnelles aux délits. Afin d'assurer la justice et la liberté, « le premier des biens », Voltaire revendique la liberté des personnes, la liberté individuelle, la libre disposition pour chacun de ses biens et de son travail, la liberté de parler et d'écrire, la liberté de conscience.

Il s'élève contre la torture et cette coutume barbare qui consiste à infliger la question afin d'arracher des aveux et décrit avec une ironie terrible ce supplice : « Il n'y a pas d'apparence qu'un conseiller de la Tournelle regarde comme un de ses semblables un homme qu'on lui amène hâve, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue et sale, couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il

se donne le plaisir de l'appliquer à la grande et à la petite torture, en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi on recommence ; et, comme on dit très bien dans la comédie des Plaideurs : *Cela fait toujours passer une heure ou deux*. Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois madame a été révoltée, à la seconde elle y a pris goût... et ensuite, la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : « Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ?²¹ ».

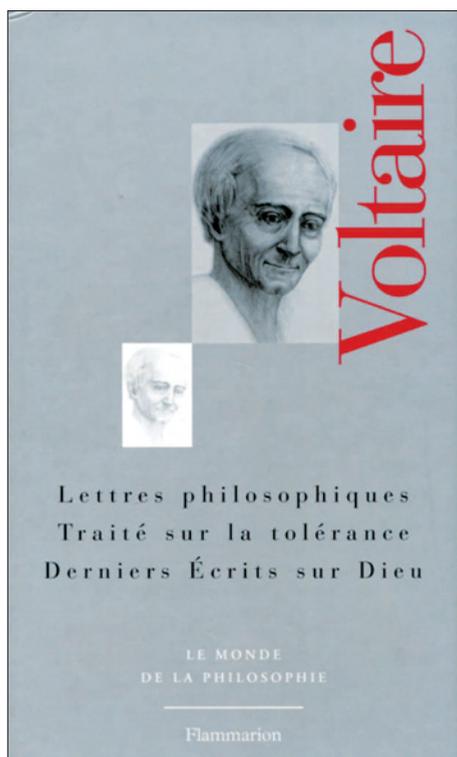
Il est de l'intérêt du genre humain d'**examiner si la religion doit être charitable ou barbare** et « Rien n'est plus contraire à la religion que la contrainte²² ». On s'est servi de la religion pour commettre les crimes les plus horribles. L'intolé-

rance et la superstition ont couvert la terre de carnage. Les âmes faibles et superstitieuses imputent des crimes à quiconque ne pense pas comme elles. Les ennemis de la tolérance ne doivent pas se prévaloir de l'exemple odieux des juges de Socrate que les Grecs ont fait mourir pour ses opinions. Il est évident qu'il fut la victime d'un parti furieux animé contre lui. On lui imputait d'inspirer aux jeunes gens des maximes contre la religion et le gouvernement. C'est ainsi qu'en usent les calomniateurs dans le monde. Et de rappeler ce grand principe du sénat et du peuple romain : « C'est aux dieux seuls de se soucier des offenses faites aux dieux. » Voltaire aspire à un contrôle du religieux par le politique parce qu'il est convaincu que les Eglises aveuglent les esprits, suscitent le zèle, et encouragent ainsi le fanatisme. Il tolère leurs croyances mais veut limiter leur influence en les rendant disponibles à l'esprit philosophique. Voltaire raille les disputes théologiques et l'absurdité des persécutions. Sans relâche, il évoque les guerres civiles, les injustices, les assassinats dictés par l'esprit de secte qui aveugle autant les victimes que leurs persécuteurs.

Voltaire nous rappelle sans cesse **les dangers du fanatisme** qui divise les hommes, menace l'esprit, et par là le corps social et nous mène inmanquablement vers la violence. Il a le sentiment que les temps n'ont pas changé et que la bestialité humaine peut se réveiller à tout moment, souligne André Magnan, l'un des meilleurs connaisseurs de Voltaire car « Le germe subsiste : si vous ne l'étouffez pas, il couvrira la terre ». Dans le *Dictionnaire philosophique*, Voltaire pose une question brûlante : « Que ré-

pondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ? » Il trouve bien sûr inutile de chercher des arguments car les fanatiques restent sourds à la raison. En revanche, il va contenir leur discours par l'ironie et c'est toujours mieux que rien. « Ce monde est en guerre, celui qui rit aux dépens des autres est victorieux », martèle-t-il à ses camarades de lutte.

De toutes **les superstitions**, la plus dangereuse, n'est-ce pas celle de haïr son prochain pour ses opinions ? Si le principe,



²¹ Voltaire, *Essai sur la probabilité en fait de justice* (1772) ; citation rapportée dans la collection littéraire Lagarde et Michard, Editions Bordas.

²² Saint Justin, *Martyr*, liv. V

« Ne fais pas ce que tu ne voudras pas qu'on te fit » est universel, on ne voit pas comment un homme pourrait dire à un autre : « Crois ce que je crois et ce que tu ne peux croire ou tu périras... crois, ou je t'abhorre ; crois ou je te ferai tout le mal que je pourrai ; monstre, tu n'as pas ma religion, tu n'as donc pas de religion : il faut que tu sois en horreur à tes voisins, à ta ville, à ta province »²³. Le droit de l'intolérance est donc absurde et barbare, « c'est le droit des tigres, et il est bien horrible, écrit Voltaire, car les tigres ne déchirent que pour manger et nous, nous nous sommes exterminés pour des paragraphes ». Voltaire va donc combattre la superstition qui crée un esprit de secte, qui attache le salut à des croyances et des « mystères incompréhensibles » et non à la morale, trait d'union entre les hommes. Les luttes religieuses ont souvent troublé la paix « parce qu'on a toujours négligé la morale pour le dogme ». En l'absence d'une révélation, notre raison et notre conscience seront nos véritables guides.

Pour mériter la tolérance, il faudrait d'abord que les erreurs des hommes n'inspirent pas le fanatisme et ne soient pas des crimes qui troublent la société. Un des plus étonnants exemples de fanatisme a été une petite secte en Danemark. « Ces gens-là voulaient procurer le salut éternel à leurs frères ; mais les conséquences de ce principe étaient singulières. Ils savaient que tous les petits enfants qui meurent sans baptême sont damnés, et ceux qui ont le bonheur de mourir immédiatement après avoir reçu le baptême jouissent de la gloire éternelle : ils allaient, égorgeant les garçons et les filles nouvellement baptisés qu'ils pouvaient rencontrer ; c'était sans doute leur faire le plus grand bien qu'on pût leur procurer : on les préservait à la fois du péché, des misères de cette vie et de l'enfer ; on les envoyait infailliblement au ciel. Mais ces gens charitables ne considéraient pas qu'il n'est pas permis de faire un petit mal pour un grand bien ; qu'ils n'avaient aucun droit sur la vie de ces petits enfants ; que la plupart des pères et des mères sont assez charnels pour aimer mieux avoir auprès d'eux leurs fils et leurs filles que de les voir égorger pour aller au paradis, et qu'en un mot, le magistrat doit punir l'homicide, quoiqu'il soit fait à bonne intention »²⁴.

Mûri par l'expérience, Voltaire sait que ce monde ne sera jamais un « paradis terrestre ». Il s'emploiera, dans les dernières années de sa vie à promouvoir les valeurs qui pourraient améliorer la condition humaine. C'est ainsi qu'il exige une séparation du politique et du religieux et renvoie dos à dos matérialistes athées et dévots dogmatiques : « Des athées qui ont en main le pouvoir seraient aussi funestes au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres, la raison nous tend les bras ». Il nous invite à attacher moins d'importance aux dogmes incertains qu'aux actes vertueux afin que les persécutions fassent place à la tolérance universelle : « Je vous dis qu'il faut regarder tous les hommes comme nos frères... Oui, sans doute : ne sommes-nous pas tous enfants du même père et créatures

du même Dieu ? » En insistant sur l'incertitude de nos croyances, il nous invite à ne pas prétendre imposer aux autres nos propres opinions et à tolérer par « humilité », celles des autres hommes aussi persuadés que nous de détecter la vérité.

Une maxime de Confucius représente pour Voltaire **le code du genre humain** : « Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu : traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite ». « Toute son intelligence était une machine de guerre, écrit Flaubert, en 1860. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses ! Est-ce qu'il riait, lui, il grinçait ! ».

Bibliographie

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*
 Voltaire, *Lettres philosophiques*
 Voltaire, *Traité sur la tolérance*
 Voltaire, *Derniers écrits sur Dieu*
 Voltaire, *Candide*
 Voltaire, *Collection littéraire Lagarde et Michard, XVII^e siècle.*
 Voltaire, *l'Express* du 28 juillet 2010, numéro 3082
 Voltaire, *Philosophie magazine*, numéro 43.
 Guillaume Métayer, *Nietzsche et Voltaire*, Flammarion

■ Voltaire : *Candide ou l'optimisme*²⁵

Ruth TOLEDANO-ATTIAS

Dr en chirurgie dentaire
 Dr en Lettres et Sciences humaines

Ce conte philosophique n'est pas un discours théorique et abstrait qui serait réservé à une élite, mais un discours imagé, « une représentation matérielle²⁶ » dont le rôle est d'être facile à comprendre. Il s'agit d'un récit vraisemblable qui a peu de rapports avec le vrai mais il véhicule un certain nombre d'idées que l'auteur cherche à rendre accessibles au plus grand nombre. Au cours du dix-huitième siècle ou siècle des Lumières de la raison, Voltaire est un intellectuel engagé dans la lutte contre le fanatisme, l'intolérance, l'arbitraire, les abus de pouvoir, le despotisme, les guerres, la torture et il est tarabuscé par le problème du mal. Avant lui, d'autres penseurs ont dénoncé l'arbitraire, le lèse-majesté et la cruauté des guerres et de la torture, notamment Montaigne, mais il le faisait avec plus de prudence car il risquait d'y perdre la vie tandis que les combats de Voltaire sont

²³ *Ibid.*

²⁴ Voltaire, *Les Lettres Philosophiques, Traité sur la tolérance.*

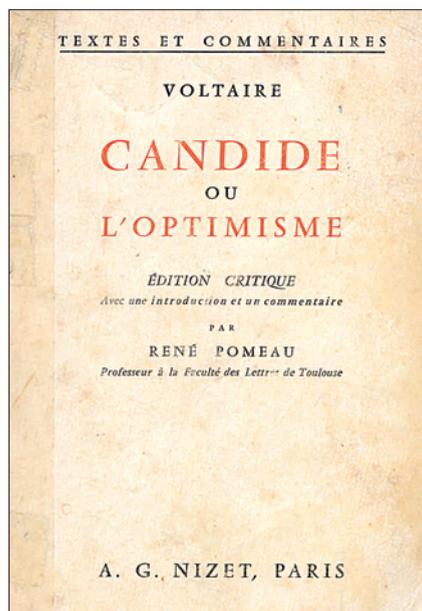
²⁵ Voltaire (1694-1778), *Candide ou l'optimisme* (1759), Edition critique par René Pommerehne, A.G. Nizet édition, Paris 1966. (les numérotations de pages se réfèrent à cette édition).

²⁶ Platon, *Le Politique*, 277C, Les Belles Lettres, édition bilingue Guillaume Budé, p34

menés ‘tambour-battant’ parce qu’à son époque, il ne court plus le risque de « mourir pour ses idées » ; tout au plus sera-t-il envoyé en prison après avoir reçu une lettre de cachet, victime de l’arbitraire d’un aristocrate susceptible. Il faudrait garder présent à l’esprit que Voltaire a publié *Candide* en 1759 après une série de catastrophes qui l’ont beaucoup affecté. D’abord le tremblement de terre de Lisbonne en novembre 1755 qui l’a littéralement frappé de stupeur : cette catastrophe naturelle a fait au moins cinquante mille morts, sans compter les destructions des habitations, la multitude de sans abris, les épidémies etc. Lorsqu’on lui rend compte de ces calamités, Voltaire, qui n’était pas à Lisbonne, publie le *Poème sur le désastre de Lisbonne*²⁷ dans lequel il confronte la notion de ‘Providence’ au problème du mal qui s’abat sur les innocents. En réponse à la publication de ce poème, Rousseau engage un débat avec lui et publie la « Lettre sur la Providence »²⁸ dans laquelle il réaffirme sa croyance en la Providence, son attachement à l’optimisme, en dépit des souffrances et des désastres qui accablent les êtres humains. Peu de temps après, commence en Prusse, la Guerre de sept ans (1756-1763) ; elle s’étend ensuite à l’Europe et prend des allures de guerre mondiale en poussant des ramifications en Amérique et aux Indes. Or, Voltaire a horreur de la guerre, au sens propre du terme. Il l’analyse sans en épargner aucun des acteurs et la dénonce de manière très vigoureuse. C’est au beau milieu de cette guerre qu’il publie *Candide* où il livre un combat tous azimuts contre les « illusions » nées des théories de l’optimisme et de la croyance en la Providence, contre les abus de pouvoir et contre les horreurs de la guerre.

Chassé du « paradis », l’optimiste dans la tourmente

Ce qui caractérise ce conte en particulier, c’est le procédé utilisé par l’auteur : Candide, son porte-parole et non son héros car alors, il s’agirait plutôt d’un anti-héros, doit affronter un nombre incalculable d’aventures désastreuses et de malheurs, tous plus terribles les uns que les autres, avant de prendre conscience des « conditions de possibilités »²⁹ de la réalité de la vie humaine, de nouer un lien avec le réel et d’assigner des limites à son champ d’action. Ce conte n’a aucune dimension de merveilleux ; bien au contraire, sa tonalité générale traduit un pessimisme constant qui exige que son porte-parole retrouve sa lucidité face à l’expérience vécue et ne se laisse plus bernier par de fausses idées qui le mettent en danger. Voltaire n’a pas choisi le nom de Candide



au hasard, il en exhibe ostensiblement l’évidence et tire à gros traits le portrait de son personnage principal. C’est un naïf qui croit toutes les histoires qu’on lui raconte, en particulier la « pseudo-philosophie » de son maître Pangloss. Certes, il est de bonne foi, mais jusqu’à l’excès ou l’aveuglement. Tout le talent de l’auteur consiste à lui faire déciller les yeux mais la tâche est rude tant les revirements se multiplient. Aussi l’auteur tire-t-il « à boulets rouges » sur les protagonistes qu’il cherche à discréditer. Il use de son ironie mordante, de railleries jusqu’à la caricature pour montrer que l’optimisme auquel s’accroche son anti-héros n’a aucune raison d’être. Peu à peu et après de nombreuses récidives, il émerge à la lucidité en comparant les résultats des expériences dont il a été le témoin ou la victime des théories “fumeuses” de son maître. Le conte s’organise en suivant les pérégrinations de Candide à travers l’Europe d’abord, puis en Amérique et enfin le retour en passant par l’Orient. Ainsi Voltaire obéit-il aux coutumes du 18^e siècle au cours duquel les voyages s’accomplissaient dans un but éducatif et dont on publiait des récits. Mais, en dehors du voyage de Lisbonne, les déplacements de Candide sont des fuites. Dès la fin du premier chapitre, Candide est chassé du château où il a été recueilli et élevé par le baron allemand *Thunder-ten-tronckh* lorsque ce dernier a découvert l’amour qui le liait à sa fille Cunégonde. Dès le début, Voltaire s’attaque de manière satirique à l’univers aristocratique : l’onomatopée du nom du baron allemand est ridicule et il critique vertement les coutumes et les manières d’être de la noblesse

²⁷ Voltaire, « Poème sur le désastre de Lisbonne », écrit en décembre 1755 et publié début 1756. Extrait ci-dessous :

(...) Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien »
Accourez, contemplez ces ruines affreuses
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l’un sur l’autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l’horreur des tourments leurs lamentables jours !
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : « C’est l’effet des éternelles lois
Qui d’un Dieu libre et bon nécessitent le choix » ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
« Dieu s’est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes » ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants (...)

²⁸ J.J. Rousseau, « Lettre sur la Providence », publiée le 18 août 1756.

²⁹ Expression empruntée au philosophe allemand Emmanuel Kant (1734-1804), in *Critique de la Raison pure*

vivant au château. Par ailleurs, il soigne le portrait de Pangloss : « Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison. (...) [II] enseignait la métaphysico-théologo-cosmologologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause. Et que dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux³⁰... ». La stigmatisation de l'enseignement de Pangloss s'inscrit dans les termes employés par Voltaire étant donné que « nigologie » signifie 'ironie ou fausse admiration' tandis que les exemples de ses enseignements provoquent ses sarcasmes et ridiculisent le 'philosophe' : « Il est démontré que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez sont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées et nous avons des chausse³¹ ». Ce sont ces enseignements que « Candide écoutait attentivement et croyait innocemment³² ». À la fin du chapitre, Candide est chassé par le baron « à grands coups de pieds dans le derrière³³ » de ce monde immobile et fermé qu'il considérait comme le paradis terrestre. D'emblée, Voltaire jette son "héros" dans un champ de batailles.

D'ores et déjà, les cibles de Voltaire sont explicites, la suite du conte va constituer une réfutation implacable de la 'philosophie' de Pangloss et, à travers lui, de tout un courant philosophique qui va de Leibnitz³⁴ à Rousseau, qui croit à l'harmonie universelle et à l'action bénéfique de la Providence divine dans le monde selon la formule : tout est bien dans le meilleur des mondes possibles. Evidemment, Voltaire ne s'attaque pas de manière grossière à la philosophie de Leibnitz qui est suffisamment nuancée pour ne pas mériter tant de sarcasmes, bien qu'à la question du mal, il y ait quelque difficulté à adhérer à ses prises de position³⁵. Ses sarcasmes sont dirigés contre le philosophe allemand, disciple de Leibnitz, Christian Wolff (1679-1754) et un certain Pope. Par ailleurs, un débat s'engage entre Voltaire, défenseur des Lumières rationalistes, du progrès scientifique et de la Culture et son contemporain Rousseau, défenseur de la Nature et des sentiments, qui estime que les hommes naissent bons naturellement et mais c'est la civilisation urbaine qui les corrompt ; il croit fermement en la Providence et la Grâce³⁶ en dépit des malheurs qui frappent les humains car, selon lui, elle permettrait de parvenir à une certaine forme de consolation.

Le débat Voltaire – Rousseau via Leibnitz

Si l'on suit la critique René Pommeau, Rousseau est touché par le poème de Voltaire sur le désastre de Lisbonne et il s'en explique dans les *Confessions* (1, IX). Selon lui, « Rousseau est de ceux qui opposent aux faits, la puissance de leurs convictions. Il ne veut pas que le Poème de Voltaire ait raison. Aux doutes pathétiques, il rétorque par une apologie passionnée... en faveur de la Providence, il invoque le

“doux sentiment de l'existence”, indépendamment de toute sensation particulière. (...) Le 'tout est bien' ne peut pas se démontrer, il l'avoue, mais “l'état de doute est un état trop violent pour son âme ; quand sa raison flotte, sa foi ne peut rester longtemps en suspens” ; Cette Providence, écrit-il, “je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère”³⁷ ». Pour Voltaire, Rousseau raisonne comme Pangloss. Et le sentiment ne prouve rien. Mais il précise son point de vue concernant l'optimisme dans la « Lettre pour la Providence » dans laquelle on peut retrouver sa conception sur la corruption des hommes dans le monde civilisé : « Ne vous y trompez pas, Monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous proposez. Cet optimisme que vous trouvez si cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. (...) Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; (...) Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait ; s'il est parfait, il est sage, puissant et juste ; s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle ; si mon âme est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers.

³⁰ Voltaire, *Candide*, *ibid*, p. 84

³¹ *Candide*, *ibid*, p. 84

³² *Candide*, *ibid*, p. 85

³³ *Candide*, *ibid*, p. 86

³⁴ G.W. Leibnitz (1646-1716), La référence ici concerne les *Essais de théodicée. Sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, publié en 1710.

³⁵ Leibnitz, *Essais de théodicée...*, Les citations qui suivent sont extraites de l'édition 2008, Flammarion, Le Monde de la Philosophie, sous la direction de Roger-Paul Droit. P169-170 : « Mais il faut considérer que lorsqu'on a prévu le mal, qu'on ne l'a point empêché, quoiqu'il paraisse qu'on ait pu le faire aisément, et qu'on a même fait des choses qui l'ont facilité, il ne s'ensuit point pour cela nécessairement qu'on en soit le complice ; (...) Mais à l'égard de Dieu, l'on n'a point besoin de s'imaginer ou de vérifier des raisons particulières qui l'aient pu porter à permettre le mal ; les raisons générales suffisent. L'on sait qu'il a soin de tout l'univers, dont toutes les parties sont liées ; et l'on en doit inférer qu'il a eu une infinité d'égard, dont le résultat lui a fait juger qu'il n'était pas à propos d'empêcher certains maux. Et p.171 : On doit même dire qu'il faut nécessairement qu'il y ait eu de ces grandes, ou plutôt d'invincibles raisons, qui aient porté la sagesse divine à la permission du mal, *qui nous étonne*, par cela même que cette permission est arrivée ; car rien ne peut venir de Dieu, qui ne soit parfaitement conforme à la bonté, à la justice et la sainteté.(...) Le péché s'est introduit dans le monde, Dieu donc a pu le permettre sans déroger à ses perfections...En Dieu cette conséquence est bonne : il l'a fait, donc il l'a bien fait ». p 225 : « On peut dire de même en matière de parfaite sagesse, qui n'est pas moins réglée que les mathématiques, *que s'il n'y avait pas le meilleur parmi tous les mondes possibles*, Dieu n'en aurait produit aucun. (...) il demeure toujours vrai...qu'il y a une infinité de mondes possibles dont il faut que Dieu ait choisi le meilleur puisqu'il ne fait rien sans agir suivant la suprême raison ».

³⁶ Voir l'entrée « Grâce » in Voltaire, *le Dictionnaire philosophique* (1764), Ed. Alain Pons, Folio classique n°2630, p. 297-299, Gallimard 1994,

³⁷ Voltaire (1694-1778), *Candide ou l'optimisme* (1759), Edition critique par René Pommeau, p. 18-19

(...) Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'âme, et d'une Providence bienfaisante³⁸ ».

La fuite de l'optimiste dans l'Europe en proie aux horreurs de la guerre et de l'intolérance

Du deuxième au treizième chapitre sont relatées les aventures de Candide après son départ précipité du « paradis terrestre ». Le voilà livré à lui-même dans un monde hostile, la tête pleine des préceptes de Pangloss. Arrivé en Bulgarie, il fut malmené par des inconnus qui l'embrigadèrent dans l'armée où il subit des punitions démesurées et arbitraires et fut sauvé par le roi lui-même, qui comprit que « c'était un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde³⁹ ». Mais le roi engagea la guerre contre les « Abares », Candide dut découvrir la réalité de la guerre. Alors, Voltaire déploie une ironie mordante pour décrire les horreurs et les absurdités de la guerre⁴⁰ dans le 'meilleur des mondes possibles' et met l'accent sur la ressemblance entre les deux armées rangées en ordre de bataille : « Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les haut-bois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousquetterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque⁴¹ ».

De là, Candide s'enfuit dans un village abare qui fut dévasté par les Bulgares puis dans un village bulgare dévasté par les Abares. Les villageois subirent toutes sortes de sévices et de cruautés et la désolation était partout. Alors Candide s'enfuit vers la Hollande où il fit l'expérience du fanatisme religieux chez les Protestants. Les exemples abondent, montrant l'absurdité et la cruauté qui caractérisent le 'meilleur des mondes' mais Candide reste un personnage naïf qui ne remet pas encore en question son maître Pangloss. Pourtant, lorsqu'il rencontre un personnage qui l'émeut plus que de raison, il a du mal à se rendre compte que « cet épouvantable gueux » qui se présente à lui dans un état lamentable n'est rien d'autre que son « cher Pangloss ». Ce dernier lui apprend la mort de sa chère Cunégonde et tous les malheurs qui se sont abattus sur les habitants du château dont il avait été chassé. Candide cherche donc à comprendre quels étaient « la cause et l'effet et la raison suffisante qui avait mis Pangloss dans un si piteux état ». Mais le maître lui donne une réponse qui le laisse relativement sceptique. Grâce à l'aide de Jacques, un anabatiste, il vient à son secours, le guérit et tous les trois embarquent pour le Portugal. C'est la seule fois où le voyage n'est pas dû à une fuite.

Mais le voyage se passe mal, très mal : ils subissent les aléas de la nature, d'abord, la tempête et le naufrage de Jacques, leur bienfaiteur; puis le tremblement de terre « qui détruisit les trois-quarts de Lisbonne⁴² » alors qu'ils venaient de « [mettre] le pied dans la ville⁴³ » tandis que Candide pense voir « le dernier jour du monde ». Comment continuer à croire à la Providence face à de tels désastres? Pangloss va encore tenir des raisonnements spécieux qu'il conclut par « tout est bien » mais voilà que se profile l'ombre de l'Inquisition qui « fit un bel autodafé pour empêcher les tremblements de terre ». L'inquisition les arrêta, les revêtit du *sambenito* et les conduisit à l'autodafé. Candide fut fessé, Pangloss pendu et « deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés⁴⁴ ».

La mise en scène de l'autodafé alors qu'il n'y a jamais assisté, permet à Voltaire d'orienter sa critique contre l'intolérance religieuse et l'inquisition. Selon R. Pommeau, il aurait lu des traités qui rendaient compte⁴⁵ de la « mascarade de l'inquisition », notamment celui de Charles Dellon⁴⁶ et « il trouve le détail-cible », les mots pour le dire. Quand à Pangloss, le champion « des évidences creuses », il semble être un « paradoxe vivant » qui s'obstine de manière dogmatique à reconduire la philosophie de Leibnitz et « s'acharne à instituer des enchaînements tissant de l'un à l'autre les liens d'une causalité saugrenue : “sans le mal importé d'Amérique, nous n'aurions ni chocolat ni cochenille”. Leibnitzien malgré les démentis de l'expérience et contre les tendances spontanées de la nature, le personnage doit sa vérité à cette incompréhensible contradiction. Pendu, disséqué, roué de coups, ne croyant plus lui-même à son optimisme mais

³⁸ Document Internet : textes de Voltaire sur le Désastre de Lisbonne et celui de Rousseau sur la Providence : C:\Documents and Settings\VOLTAIRE-ROUSSEAU.mht

³⁹ *Candide*, *ibid*, p. 89-90

⁴⁰ Voir aussi l'entrée « Guerre » in Voltaire, *le Dictionnaire philosophique*, (1764), Ed. Alain Pons, Folio classique n°2630, 300-304, Gallimard 1994 : « C'est sans doute un très bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations et fait périr, année commune, quarante mille hommes sur cent mille. (...) Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain. (...) Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint. (...) [Vous n'avez fait aucun sermon] sur ces meurtres très variés en tant de façons, sur ces rapines, ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges et de tous les lieux n'égalèrent jamais les maux que produit une seule campagne. (...) Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière... le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ».

⁴¹ *Ibid*, p. 91

⁴² *Ibid*, p. 104

⁴³ *Ibid*, p. 101

⁴⁴ *Ibid*, p. 105

⁴⁵ Charles Dellon (1650-1710), médecin et écrivain français, connu principalement pour son livre publié en 1687, *Relation de l'Inquisition de Goa*.

⁴⁶ Voltaire, *ibid*, p. 54

ayant juré de ne jamais se dédire, il s'élève à une bouffonnerie absurde qui confine à l'héroïsme. Toujours adonné à la métaphysico-nigologie, toujours raisonnant sans travailler, il reste imperturbablement Pangloss, l'homme tout en mots. (...) Pangloss 'péroré', Voltaire stigmatise Pangloss, prisonnier de sa philosophie, l'homme qui ne veut pas devenir⁴⁷ ». Quant à Candide, éperdu, il se remet à douter de l'enseignement de son maître et s'interroge : « Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? ». Candide ressemble à Voltaire : c'est un anti-Pangloss. Une vieille prit soin de lui et le remit en présence de sa chère Cunégonde qui lui raconta son histoire bouleversée depuis qu'ils furent séparés et comment elle a survécu en devenant, en même temps, la maîtresse du « Grand inquisiteur » et d'un banquier juif de la cour. Voltaire met ainsi l'accent sur les mœurs corrompues de ces deux derniers. Puis Candide prend la décision de fuir avec Cunégonde et la vieille. Dès la première étape de leur fuite, la détresse s'empara d'eux car Cunégonde fut dépouillée de ses bijoux et de son argent et elle soupçonna « un révérend père cordelier⁴⁸ ». Arrivés à Cadix, ils s'embarquèrent pour le Paraguay dans une flottille armée pour « mettre à la raison les pères jésuites⁴⁹ » qui s'y trouvaient. Les voilà donc en route vers le nouveau monde tandis que la vieille leur raconte son histoire et tous les sévices et avanies qu'elle a dû subir alors qu'elle leur révèle qu'elle est « la fille du pape Urbain X et de la princesse de Palestrine ». Là aussi, Voltaire déploie toutes les ressources de la satire et du sarcasme pour critiquer les mœurs corrompues aux plus hauts niveaux de la hiérarchie ecclésiastique, la collusion entre l'Eglise et les dirigeants politiques les plus puissants, sans omettre de décrire la gabegie qui règne dans les armées européennes, la cruauté des corsaires et des marins qui écument les mers en terrorisant les captifs dont ils s'emparent. Bref, le malheur est partout et les catastrophes s'enchaînent en série. Aussi la vieille conclut-elle son récit de la manière suivante : « (...) engagez chaque passager à vous conter son histoire; et s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer la tête la première⁵⁰ ». La vieille semble être ici le porte-parole de Voltaire qui exprime un pessimisme évident en réponse à la dureté de la vie telle qu'est expérimentée par les individus lorsqu'ils ne se bercent pas d'illusions et de fausses théories.

La fuite en Amérique : critique du colonialisme et de l'esclavage

Les malheurs du trio ne cessèrent point : dès la première escale dans le nouveau monde, le gouverneur de Buenos-Aires tomba amoureux fou de Cunégonde et ils apprirent que le Grand inquisiteur les poursuivait jusque là; Candide, en danger, dut prendre la fuite sous peine d'être brûlé par la Sainte Hermandad. Avec son valet métis, Cacambo, ils dé-

cident d'aller chez les Jésuites du Paraguay. Suit alors une critique teintée d'ironie concernant la main mise sur les terres par les Jésuites aux dépens des populations autochtones : « Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre; il est divisé en trente provinces. Los Padres y ont tout et les peuples n'ont rien; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice. (...) Pour moi, je ne vois rien de si divin que Los Padres...qui tuent ici des Espagnols et qui à Madrid les envoient au ciel; cela me ravit, avançons⁵¹ ». Après avoir rencontré le frère de Cunégonde, devenu colonel et prêtre chez ces Jésuites, Candide dut le tuer en évoquant la légitime défense et les deux voyageurs durent s'enfuir à nouveau. Suit un épisode savoureux au cours duquel Voltaire montre quelle est la réalité de l'état de nature, préféré par les naturalistes, et où les hommes s'entredéchirent comme partout ailleurs; il fait courir à ses deux protagonistes le risque d'être mangés par la tribu des Oreillons-cannibales qui voulaient rendre justice à deux femmes dont les deux 'singes-amants' avaient été tués par Candide. Or, les *Oreillons* détestaient les Jésuites; ils croyaient que Candide en était un et voulaient « manger du jésuite⁵² ». Comment croire encore que ce monde soit le meilleur possible? Cacambo put leur démontrer qu'il y avait erreur en l'occurrence, ils purent repartir. Aucun des pays traversés n'est épargné par la guerre. Ils arrivent en Eldorado. Seul ce pays imaginaire connaît la 'paix perpétuelle'. Contrée utopique où règne l'abondance et où les richesses sont accessibles mais laissent indifférents les gens de ce pays. Pas de justice, de parlement ni de prison; aucune source de conflit ne vient troubler la vie paisible et le consensus qui y règnent, pas même la religion. Ce qui ne laisse pas d'étonner Candide : « Quoi! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis? - Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard⁵³... » auquel il s'adresse. Ils quittent ce pays de rêve couverts de trésors et de richesses qui vont leur permettre de délivrer Cunégonde et retourner chez eux.

⁴⁷ *Ibid*, p. 58-59

⁴⁸ *Ibid*, p. 117. La confirmation de ce soupçon se trouve au chap.13, p. 132

⁴⁹ *Ibid*, p. 118

⁵⁰ *Ibid*, p. 129

⁵¹ *Ibid*, p. 135

⁵² *Ibid*, p. 145. Peut-être faudrait-il évoquer les raisons des attaques de Voltaire contre les jésuites? En effet, leur journal semblait ménager Voltaire jusqu'au jour où, selon R. Pommeau, *ibid* p256, « son directeur, le père Berthier, entreprend une campagne contre l'Encyclopédie [à laquelle] Voltaire répliqua, à partir de 1759, par des épigrammes très mordantes ». Voir le texte de Voltaire, « la maladie du jésuite Berthier », in Lagarde et Michard, XVIII^e siècle, p. 182-183

⁵³ *Ibid*, p. 154

Contre l'abomination de la traite des noirs

Aux abords de Surinam, territoire exploité par les Hollandais, ils rencontrèrent un « nègre (...) dans un état horrible⁵⁴ ». Par la voix de Candide, Voltaire exprime son indignation et sa sensibilité face à l'exploitation de l'homme par l'homme. Cet homme mutilé rend compte des sévices subis par les Noirs puisque « c'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe⁵⁵ ». On retrouve le procédé de Voltaire qui consiste à comprendre à qui l'on a affaire dès qu'un nom est prononcé, notamment celui de son maître, *Vanderdendur* : il est facile d'en évaluer le degré de cruauté. En outre, il a été converti au christianisme par les Hollandais qui prêchent l'amour entre les hommes alors qu'ils persistent à maltraiter les esclaves. Cet épisode ébranle la foi de Candide dans l'enseignement de son maître : « O Pangloss, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. – Qu'est-ce que l'optimisme ? disait Cacambo. – Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. Et il versait des larmes en regardant son nègre et en pleurant il entra dans Surinam⁵⁶ ».

Il convient de rappeler que l'esclavage colonial s'est développé considérablement au 18^{ème} siècle. Certains ports atlantiques français doivent leur prospérité au commerce fructueux des esclaves. Sous Louis XIV, a été édicté le *Code noir*⁵⁷ qui voulait codifier la traite des noirs, étant donné que des horreurs abominables y sont commises : razzias sur les côtes d'Afrique, conditions de vie et de transport déplorable, mortalité élevée pendant le transport en Amérique, sévices et tortures infligés par des maîtres dont la cruauté, la cupidité, l'arbitraire et les abus de pouvoir semblent être sans limites⁵⁸.

Le nouveau monde se révélant aussi dur que l'ancien, Candide se rend aux supplications de Cacambo qui l'incitait à retourner en Europe. Les malheurs en série s'enchaînent à un rythme rapide, ils perdent leurs trésors au fur et à mesure qu'ils s'éloignent ; certains périssent ou disparaissent en mer, d'autres sont volés car le naïf Candide dévoile ses intentions et ses secrets au premier venu, sans tenir compte de la fourberie de ses interlocuteurs, mettant en péril le projet de sauvetage de Cunégonde puisqu'il est facilement grugé par les gens malhonnêtes attirés par la convoitise. Et l'on retrouve *Vanderdendur* qui le roule en échange d'un embarquement pour l'Europe. Mais, « ce procédé acheva de désespérer Candide (...) La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur⁵⁹ ».

Discours contre les rapports de force et de domination

Il trouva un compagnon de voyage en la personne de Martin, un homme bon et savant mais assez pessimiste et sans illusions sur les rapports humains. Son discours n'invite guère à l'optimisme et, là encore, Voltaire met l'accent sur les difficultés et les rapports de force et de domination qui gou-

vernent les relations sociales dans la société aristocratique de son époque, en temps de paix comme en temps de guerre : « Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent et les puissants les traitent comme des troupeaux... Un million d'assassins enrégimentés courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exercent le meurtre et le brigandage (...) ; et dans les villes qui paraissent jouir de la paix et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux⁶⁰ ». La réflexion de Candide s'achemine vers la lucidité lorsqu'il pose, incrédule, la question suivante : « Croyez-vous que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés, comme ils le font aujourd'hui ? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots ? Croyez-vous cher Martin que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ?⁶¹ ».

Ils débarquent à Bordeaux et se dirigent vers Paris. Voltaire se livre alors à la critique des mœurs parisiennes : les dîners en ville sont les lieux où l'on rencontre un grand nombre de fripons et où se diffusent « les fausses nouvelles, de mauvais raisonnements, un peu de politique et beaucoup de médisance ; on parla des livres nouveaux ... des écrits impertinents... et de cette immensité de détestables livres qui nous inondent⁶²... ».

Le voyage en Orient. S'en tenir aux limites de l'expérience : "il faut cultiver notre jardin"

Après avoir visité les côtes de l'Angleterre, les voici dans la république de Venise où Candide compte retrouver Cunégonde. Au passage, Voltaire glisse un plaidoyer en faveur de la liberté d'écrire et de pensée⁶³ puis Candide et Cacambo embarquent pour Constantinople. Dans le bateau, ils reconnaissent Pangloss et le jésuite colonel, frère de Cunégonde, parmi les galériens et ils payent leur rançon. Tous allèrent délivrer Cunégonde et la vieille. Ils furent saisis par l'état horrible dans lequel se trouve celle qui fut la belle Cunégonde. Malgré l'état déplorable où elle se trouvait, Candide osa demander sa main à son frère. Mais l'arrogance et l'ingratitude furent plus fortes lorsqu'il lui répondit : « Je ne

⁵⁴ *Ibid*, p. 160

⁵⁵ *Ibid*, p. 160

⁵⁶ *Ibid*, p. 161

⁵⁷ Voir Sala-Molins Louis, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, (1987), Puf-pratiques théoriques 1998.

⁵⁸ *Candide*, Voir le commentaire de R. Pommeau et bibliographie concernant ce sujet, p. 263-265

⁵⁹ *Ibid*, p. 163

⁶⁰ *Ibid*, p. 167.

⁶¹ *Ibid*, p. 171

⁶² *Ibid*, p. 180

⁶³ *Ibid*, p. 200

souffrirai jamais une telle bassesse de sa part, une telle insolence de la vôtre ; cette infamie ne me sera jamais reprochée... Tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant. ...Il fut inflexible⁶⁴ ». La critique des mœurs aristocratiques et de leur arrogance est évidente. Celle de la philosophie dogmatique de Pangloss également qui, après avoir subi toutes les avanies imaginables persiste à vouloir encore « raisonner des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme et de l'harmonie préétablie⁶⁵ » avec un derviche turc. Tant de persistance dans l'erreur lasse tout son entourage qui refuse de l'écouter davantage. Après s'être entretenu avec le sage derviche, Candide tire une conclusion de ses réflexions : « il faut cultiver notre jardin⁶⁶ ». « Le seul moyen de rendre la vie supportable », renchérit Martin tandis que Pangloss ressasse ses éternels effets et causes sans pertinence.

La conclusion de Voltaire tend à assigner des limites supportables et raisonnables à l'expérience humaine : l'emploi du pronom « notre » implique les conditions de possibilité de l'expérience collective et du travail commun tout en étant ouvert au monde. Tandis que « cultiver implique le travail patient et constant pour améliorer notre espace de vie. Il faut remarquer que « le jardin » est une métaphore d'un monde ouvert, certes, mais un monde qui n'est pas sans limites. Sans doute est-il à la mesure de l'homme. Le jardin est aussi un lieu agréable mais utile, un lieu où peut se montrer la beauté et se traduire l'expérience du monde par et pour les hommes.

■ Micromégas (1752)

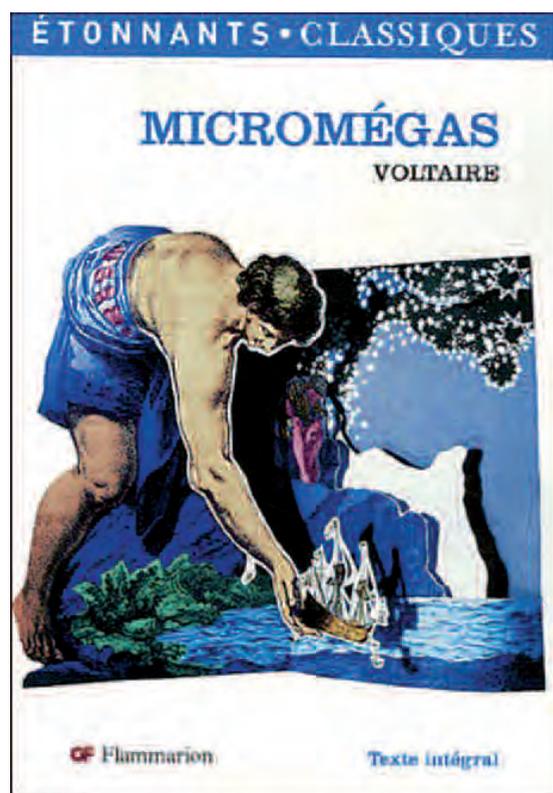
Charlotte MAUBREY
Professeur de Français

« Le vrai philosophe n'attend rien des hommes, et il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrisie en horreur, mais il plaint le superstitieux, enfin il sait être ami.⁶⁷ »

La carrière de Voltaire s'oriente d'abord vers la création d'œuvres inspirées des grands genres classiques, l'épopée, l'épître ou la tragédie. Méfiant à l'égard de l'imagination, il attend d'avoir quarante cinq ans pour écrire son premier conte, le *Voyage du Baron de Gangan*, devenu plus tard *Micromégas*⁶⁸. Voltaire écrit ce conte en 1738-1739, aussitôt après la publication des *Eléments de la philosophie* de Newton, « comme on se délasse d'un travail sérieux avec les bouffonneries d'Arlequin »⁶⁹. Conservé dans les papiers de l'écrivain, le conte est remanié en 1750 à la Cour de Berlin et prend l'aspect d'un divertissement mondain, destiné à distraire Frédéric II.

Des personnages reflets de la personnalité de l'auteur

Le conte philosophique est le genre finalement choisi par Voltaire pour exprimer de concert son amour pour les sciences et sa volonté de creuser toujours plus profond dans les méandres métaphysiques. De ce fait, le personnage est un géant qui, par certains aspects, ressemble à son auteur. C'est ce qu'explique Jacques Van den Heuvel : « Plus s'accroît le divorce entre l'idéal et l'expérience, plus le conte se révèle proche des humeurs de Voltaire, qui ressent de manière intermittente l'impérieux besoin de faire le bilan de ce que lui apporte la vie⁷⁰ ». Micromégas (=Petit-Grand), est originaire d'une planète gravitant autour de l'étoile de Sirius. Il a été condamné à un bannissement de huit cents ans pour avoir écrit un livre « fort curieux⁷¹ », mais d'une grande



⁶⁴ *Ibid*, p. 218

⁶⁵ *Ibid*, p. 222

⁶⁶ *Ibid*, p. 224

⁶⁷ Voltaire, *Lettre à Damilaville*, 1766.

⁶⁸ Le baron de Gangan était un proche de Frédéric II. Le doute persiste quand aux raisons de changement de titre. Il s'agirait d'un remaniement à la suite d'une dispute entre Frédéric II et Voltaire.

⁶⁹ Voltaire, *Micromégas et autres contes*, chapitre 4 « conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne », p. 59.

⁷⁰ Jacques Van den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, éd. A. Colin, 1968.

⁷¹ Voltaire, *Micromégas et autres contes*, p. 51, Hachette.

audace philosophique. Il connaît à merveille « les lois de la gravitation et toutes les forces attractives et répulsives⁷² » et « tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète⁷³ », il voyage de globe en globe.

Il s'agit donc d'un mathématicien et d'un savant, qui, par hasard, se noue d'amitié avec un secrétaire de l'Académie des sciences de Saturne. Ils décident d'achever leur formation par un « petit voyage philosophique » interstellaire. Après avoir enquêté sur le système solaire, ils engagent une conversation sur le monde et la métaphysique avec une équipe de géographes français partis pour mesurer l'inclination des pôles. À travers cette histoire invraisemblable, se dresse un bilan presque complet des connaissances du dix-huitième siècle en astronomie, mathématiques, physique, biologie...⁷⁴ »

Sa connaissance des travaux de Newton conduit Voltaire à utiliser la force nouvellement découverte, l'attraction universelle, grâce à laquelle le héros quitte une planète de Sirius puis, avec son compagnon le nain de Saturne, se promène à travers les espaces intersidéraux. Cette imprégnation positive de la science dans le conte de Voltaire est tout particulièrement visible au moment où a lieu la rencontre entre Micromégas et les géographes-philosophes. Arrivés sur terre, Micromégas et le Saturnien découvrent sur la Baltique, à l'aide d'un microscope, une baleine⁷⁵, puis « une volée de philosophes »⁷⁶, les membres de l'expédition ramenée du Pôle Nord par Maupertuis⁷⁷, avec lesquels un heureux artifice leur permet d'entrer en relation.

L'enthousiasme mathématique se trouve en premier lieu dans l'utilisation des termes scientifiques tels que « substances » ou « atomes intelligents », pour parler des hommes. Mais cet enthousiasme apparaît surtout au moment où Micromégas prend la parole devant les philosophes. À cet instant, le sujet de la guerre sur terre est évacué au profit de questions purement scientifiques : « Combien comptez-vous, dit-il, de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gémeaux ? » Ils répondirent tous à la fois : « Trente-deux degrés et demi. – Combien comptez-vous d'ici à la lune ? – Soixante dix diamètres de la Terre (...) »⁷⁸. Néanmoins, Voltaire, dans le discours du héros et des personnes qu'il rencontre, mélange allusions aux sciences, défense de ces dernières, et critique. Pourquoi un tel cheminement de pensée et comment se développe l'aspect satirique du conte ?

Un conte comique et satirique

Si Voltaire parle autant des sciences dans *Micromégas*, c'est aussi parce que le caractère scientifique de certaines pratiques permet d'intégrer des éléments très concrets à la fiction. Ainsi, la satire se nourrit du comique de situations que rencontrent notre géant Micromégas et son ami, mais la science permet toujours de revenir aux débats de fond. En atteste l'arrivée de Micromégas sur Terre et sa découverte des hommes : « Micromégas étendit la main tout doucement

vers l'endroit où l'objet paraissait, et, avançant deux doigts et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle, sans trop le presser, de peur de l'écraser. « Voici un animal bien différent du premier », dit le nain de Saturne. »⁷⁹

La critique n'est plus voilée et le ton devient comique lorsque le géographe-philosophe, chef du groupe, prend la parole pour répondre à la question de Micromégas qui leur demande comment ils occupent leur temps, eux qui ne tuent pas pour de l'argent : « Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas⁸⁰ ». Que ce soit pour parler de la science, de la philosophie ou de la religion, Voltaire fait avant tout passer le message suivant : la satire, la moquerie, sont les moyens de faire réaliser au lecteur que tout est relatif, la taille des planètes et des êtres, comme la perception du monde. Si la connaissance rationnelle est valable pour les phénomènes scientifiques, elle est impuissante en métaphysique.

Un conte d'apprentissage et une prise de conscience par le conte

De fait, les personnages de Voltaire existent exclusivement par leurs actions. Voltaire, admirateur du sensualisme de Locke, considère la destinée d'un homme comme le résultat d'une succession de rencontres de l'extérieur, aboutissant à la formation de l'être par l'expérience. *Micromégas* est donc un conte semblable au roman d'apprentissage relatant la rencontre entre une conscience et le monde. La finalité des contes philosophiques, c'est d'amener le lecteur à prendre conscience de ce qu'il n'avait pas été habitué à voir : « J'ai été envoyé, j'ai vu des mortels forts au dessus de nous, j'en ai vu de forts supérieurs⁸¹ ».

Voltaire montre dans un premier temps, avec le Saturnien, placé dans une position intermédiaire, ce que doit être la

⁷² *Ibid*, p. 50.

⁷³ *Ibid*, p. 52.

⁷⁴ Théorie de Locke sur l'intelligence humaine ou de Newton sur la gravitation entre autres.

⁷⁵ Ils se demandent longuement s'il est possible qu'elle ait une âme.

⁷⁶ Voltaire, *Micromégas et autres contes*, chapitre 6, « ce qui leur arrive avec les hommes », p. 76, Hachette.

⁷⁷ Pierre Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759), est un philosophe, mathématicien et astronome français.

⁷⁸ *Ibid*, chapitre 7 « Conversation avec les hommes », p. 80.

⁷⁹ *Ibid*, chapitre 5 « Expériences et raisonnements des deux voyageurs », p. 72.

⁸⁰ *Ibid*, chapitre 7 « Conversation avec les hommes », p. 80.

⁸¹ *Ibid*, p. 66.

condition de toute créature. À ses yeux, les différences se résolvent en un état moyen et en équilibre. C'est la leçon réconfortante des *Discours sur l'homme* : « Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être⁸² ». Il insiste dans un deuxième temps sur l'acceptation. Acceptation de soi d'abord, puisque Micromégas est un géant de « huit lieues de haut »⁸³, et acceptation des autres. En passant par Saturne, Micromégas se lie d'amitié avec un secrétaire de l'Académie des sciences⁸⁴. Il constate que la multiplicité des sens ne change rien à la nature humaine, et lui donne une leçon de relativisme physique qui débouche sur une leçon de relativisme moral : le bonheur dépend d'un équilibre entre nos désirs et notre nature. Dans une conversation entre Micromégas et ce dernier, le philosophe refuse le jeu de séduction intellectuelle mis en place par son interlocuteur :

« Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs... »

« Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre. »

« Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes dont les parures... »

« Et qu'ai-je affaire de vos brunes ? Dit l'autre. »

« Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits... »

« Et non ! dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? »

« Pour vous plaire, répondit le secrétaire⁸⁵ ».

Un peu plus loin dans la même conversation, Micromégas réitère son ambition, en comparant sa situation à celle du secrétaire. Il y fait une apologie éclairée de la philosophie des Lumières, capable d'accepter ce que la Nature leur a donné, et désireux d'entretenir les différentes manières de penser, puisqu'au fond la raison est le seul don capable de nous rendre tous, à notre humble échelle, philosophes. Micromégas lui répartit : « Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la votre, mais vous savez trop bien que, quand il faut rendre son corps aux éléments, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir ; quand ce moment de la métamorphose est venu, avoir vécu une éternité ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés, avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs⁸⁶ ».

L'allégorie de *Micromégas* traduit donc la recherche constante d'un équilibre entre les lumières de la raison et les ténèbres de l'imaginaire. Ce n'est pas la mise en orbite d'une idée simple, mais la fiction complexe chargée de situer le phénomène humain et surtout, de donner à penser

nos différences, nos points communs et tout ce qui fait de nous des Hommes. Aussi pourrait-on conclure avec André Bellesort que Voltaire « a fait de la vie avec ce qui donne la mort à tant d'autres œuvres romanesques : la discussion philosophique⁸⁷ ».

■ Voltaire et Calas

Anne Pouymayou

Professeur de Français

Dr Jacques Pouymayou

Anesthésie-Réanimation, CCR Toulouse

Le 13 octobre 1761, Marc Antoine Calas est retrouvé pendu à la clenche de la boutique familiale, 16 (aujourd'hui 50) rue des Filatiers à Toulouse où son père, Jean Calas, exerce la profession de marchand lingeur depuis 1722. Bien que né en 1698 dans une famille réformée, ce dernier reçoit très tôt le baptême de l'église catholique. Dix ans après son installation, il épouse Anne Rose Cabibel, elle aussi de confession protestante, dont il aura quatre fils et deux filles. Marc Antoine, l'aîné se convertit au catholicisme en 1756 et, en dépit de son titre de bachelier en droit obtenu trois ans plus tard, se voit refuser le certificat nécessaire à la soutenance de la licence par les autorités ecclésiastiques, toujours méfiantes et prévenues dans ce Languedoc volontiers frondeur envers le pouvoir royal et sans doute encore imprégné d'influences calvinistes malgré l'abolition de l'Edit de Nantes et la mise au pas des rebelles par les troupes du Roi Soleil. De plus, son père et sa mère ne sont-ils pas d'origine réformée ? Une lettre de janvier envoyée par le subdélégué de Toulouse à son supérieur, l'intendant du Languedoc, fait d'ailleurs état de la « mauvaise volonté » du père à subvenir aux besoins de ce fils qui a déserté la religion réformée et quitté le foyer familial.

L'affaire devient d'autant plus suspecte que, lors de l'enquête menée par le capitoul David de Beaudrigue, les témoins du drame, les Calas et leur invité Gaubert Lavaysse reconnaissent avoir menti pour épargner au corps de Marc Antoine la honte du suicide et le jugement qui en découle, maquillant le suicide en meurtre. Il n'en faut pas plus au clergé local et à l'opinion publique (toujours prompt à s'enflammer) pour réclamer le châtement de ce crime atroce.

⁸² Voltaire, *Discours en vers sur l'homme*, sixième discours, « Sur la nature de l'homme », 1734.

⁸³ Une lieue est une ancienne mesure qui correspond à 4860 mètres environ. Voltaire, *Micromégas et autres contes*, p. 49, Hachette.

⁸⁴ L'allusion vise Fontenelle, dont Voltaire parodie le style précieux et fleuri.

⁸⁵ Voltaire, *Micromégas et autres contes*, p. 57, Hachette.

⁸⁶ *Ibid.*, « conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne », p. 58-59.

⁸⁷ André Bellesort, *Essai sur Voltaire*, 1950.



« La malheureuse famille Calas »,
gravure de J.- B. Delafosse
d'après un dessin de Carmontelle, 1765.
(Ph. C Bibl. © Nat., Paris/Arch. Photeb)

Marc Antoine, déclaré martyr, verra (?) son corps porté en terre selon le rite catholique escorté de prêtres et de pénitents blancs.....

Quant aux accusés, leur culpabilité ne fait aucun doute aux yeux des Capitouls qui soumettent le 18 novembre les époux Calas et leur fils Pierre à la torture, Gaubert Lavayasse et la servante Jeanne Viguier à la question. Le 9 mars 1762, sans enquête sérieuse concernant les circonstances du drame et la profondeur de la foi catholique du fils aîné décédé, le parlement par 8 voix sur 13 condamne, sur les « conclusions » du procureur général Riquet de Bonrepos, Jean Calas au supplice. Le 9 mars 1762, ce dernier meurt roué place Saint Georges en proclamant son innocence. Son corps est brûlé et ses cendres dispersées. Le 18, son fils Pierre est condamné au bannissement, ses deux filles enfermées au couvent, son épouse, la servante et leur ami acquittés. Tout est fini. Non l'affaire Calas ne fait que commencer et elle dure encore...

Pierre, le fils exilé se rend à Genève où il rencontre Voltaire qui a pris ses quartiers à proximité, à l'abri des foudres de ses adversaires politiques et religieux. Ils lui infligeraient bien volontiers un sort identique à celui du malheureux Jean Calas, voire pire, si possible. Le mage de Ferney, d'abord persuadé de la culpabilité du malheureux marchand rédige une lettre à charge. Toutefois, dans un second temps et toute réflexion faite, sans doute convaincu par Pierre de son innocence, certainement ébranlé par la légèreté voire la négligence de la procédure et voyant peut-être l'occasion d'une excellente opération médiatique à l'encontre des obscurantistes qu'il combat depuis si longtemps, il réunit ses amis pour réclamer la révision du procès et se porte à leur tête. C'est la première fois qu'un écrivain français célèbre se lance dans une telle aventure. Il en profite pour publier l'année suivante le célèbre « *Traité sur la tolérance* à l'occasion de la mort de Jean Calas » qu'ont étudié et qu'étudient tant de générations de lycéens. La même année, Antoine Louis, autre frère de Pierre soutient le « *Mémoire sur une question*

anatomique relative à la jurisprudence, dans lequel on établit les principes pour distinguer à l'inspection d'un corps trouvé pendu les signes du suicide d'avec ceux de l'assassinat ». On voit à qui et à quoi ce mémoire faisait référence.

Tous ces efforts seront couronnés de succès puisque le 9 mars 1765, *annus mirabilis*, Calas et toute sa famille sont réhabilités et une pension de 36.000 livres leur est allouée par le conseil du roi. Quant à David de Beaudrigue, il est destitué. Depuis lors, l'affaire Calas reste un cas d'école pour l'engagement judiciaire d'un écrivain célèbre, tout comme un siècle et quelques années plus tard, l'affaire Dreyfus.

Cependant, Voltaire victime (?) de sa renommée allait devenir le recours suprême pour d'autres affaires en vue de réhabiliter la mémoire de malheureux injustement condamnés et souvent exécutés, victimes de l'arbitraire judiciaire (affaire Martin), de l'intolérance religieuse (affaire Sirven 1765), de l'opinion publique (affaire Montbailli 1770) ou du règlement de comptes personnel (affaire la Barre 1766). Chaque fois, il aura la satisfaction de faire réhabiliter les condamnés, tous malheureusement exécutés à l'exception de la famille Sirven qui avait eu le temps, au prix de terribles souffrances, de se réfugier en Suisse.

Seule l'affaire Lally Tollendal (1766) fut un échec et il faudra attendre la Convention pour réhabiliter l'infortuné gouverneur des Indes, un bouc émissaire idéal pour justifier la perte de l'empire de Dupleix. En cette occasion, Voltaire s'est heurté à la Raison d'Etat.

De nos jours encore, on discute de la culpabilité de Jean Calas et bien malin qui pourrait dire l'intime conviction de Voltaire. Cependant, et c'est là son grand mérite, il s'est battu pour imposer ce qui aujourd'hui nous semble tout naturel mais demeure si fragile (et de nombreuses affaires ne manquent pas de nous le rappeler) à savoir le secret de l'instruction, l'impartialité de la justice et la présomption d'innocence, appliquant à la lettre une de ses maximes les plus éminentes : « Je ne suis pas d'accord avec vos idées mais je ferais tout mon possible pour que vous puissiez les exprimer ». Pourrait-on mieux dire ?

L'AFFAIRE DRUAUX

Dr Sébastien BALEIZAO

Médecin généraliste - Longueville-sur-Scie

Pr Georges NOUVET

Professeur Honoraire des Universités - Rouen

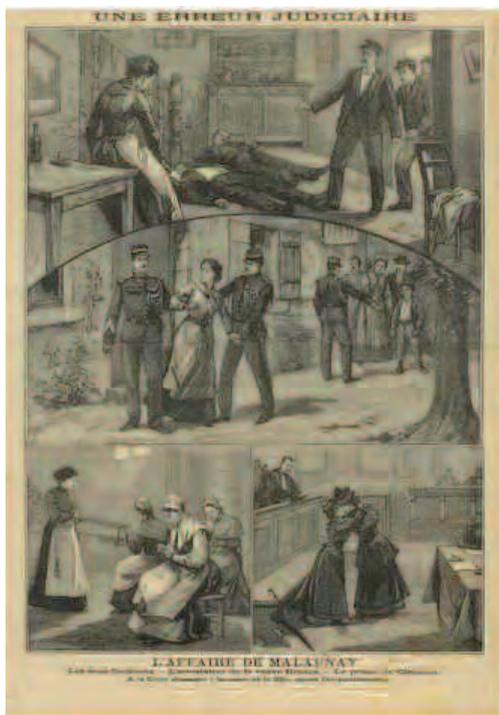


Illustration journal Petit Parisien

■ Le drame

L'histoire se déroule à la fin du XIX^e siècle, à Malaunay, un bourg situé à dix kilomètres de Rouen.

Nous sommes le dimanche 10 avril 1887. La messe vient de s'achever et le débit de boisson de la route de Montville n'est toujours pas ouvert. Que se passe-t-il ? Le café des époux Druaux n'a pas l'habitude de rater une sortie de messe, surtout un dimanche de Pâques. En habitué de la maison, le père Lefèvre s'inquiète. Il est ouvrier du four à chaux attendant au café où il vient tous les jours prendre sa goutte. Il se décide à frapper aux volets clos du rez-de-chaussée. Pas de réponse. Vers trois heures de l'après-midi, c'est le maréchal-ferrant Drouet qui tambourine à la porte. Il lui faut insister longtemps avant que la femme Druaux apparaisse ébouriffée et en chemise, à la fenêtre de sa chambre du premier étage. Elle dit d'un ton presque naturel : « Eh bien, puisque vous êtes là, allez donc chercher mon frère au beurre. Dites lui que mon mari est mort ! ». Le beurre, c'est la fabrique de margarine de Malaunay. On y

travaille dimanches et jours fériés et Pierre Delacroix, le jeune frère de la dame Druaux, est sensé y travailler ce matin. La bistrotière ajoute : « Et dites à Madame Billard que mon mari est mort, à quatre heures, d'une bronchite qu'il avait à la tête depuis deux mois. ». C'est de cette façon que les habitants de Malaunay apprirent la mort de Séraphin Druaux.

Une demi-heure après Drouet, trois personnes frappent de nouveau à la porte du café : le père Lefèvre est accompagné de Monsieur Hanivel un voisin, cultivateur, et de Madame Séjourné la blanchisseuse. La femme Druaux descend leurs ouvrir. Ils s'avancent mais s'arrêtent aussitôt car, à travers la porte entre-ouverte du cellier, ils aperçoivent le cadavre du jeune Delacroix étendu, la tête penchée dans l'entrée de la cave. Pauline Druaux, elle, ne manifeste aucune émotion. Elle reste plutôt hébétée avant de dire, comme si elle était ivre : « Voyez mon pauvre frère. Il a voulu boire de la gazéoline et il est malade. Il faut aller lui chercher de l'Eau des Jacobins ; ça le remettra. Il a les lèvres toutes brûlées ; il en a même sur ses habits. ». Le père Lefèvre n'arrive pas à relever le corps déjà rigide et froid. La lampe de gazéoline est intacte.

Quand les trois visiteurs montent au premier, ils découvrent, étendu sur le lit, le corps de Druaux, aussi froid que celui de son beau-frère. Les traits du visage sont contractés, la bouche grande ouverte avec de l'écume aux lèvres. Aucune trace de coups, rien qui puisse faire penser à une agression ou une bagarre. Les deux hommes sont passés de vie à trépas sans violence. On appelle le Docteur Le Sauvage de Montville. Il estime que la mort des deux hommes pourrait remonter à une quinzaine d'heures mais il évite de se prononcer sur la cause du décès.

Deux gendarmes sont près d'ici. Ils sont montés ce matin de Maromme pour distribuer les convocations aux périodes d'exercice des treize jours de l'armée territoriale. Dès qu'ils sont informés du drame, ils préviennent leur chef, le maréchal des logis Elouard, qui va très vite faire à cheval la route qui mène à Malaunay. Il faut qu'il assure la garde des corps.

■ L'enquête

C'est le juge Daufresne de Rouen qui est chargé de l'enquête. Il commence par l'interrogatoire de la veuve Druaux. Elle s'appelle Pauline Adèle. Elle a vingt-huit ans ; elle est née à Yvetot le 11 décembre 1858. Ursin Séraphin Druaux a trente-deux ans. Lorsqu'il a rencontré Pauline, elle était domestique à Auzouville. Ils se sont mariés il y a sept ans. Leur fille Léontine est élevée par sa grand-mère paternelle. Pauline et Séraphin sont venus s'établir, il y a un an, à Malaunay où Druaux a trouvé un emploi dans l'usine de mar-

garine Pellerin. En décembre dernier, il a décidé d'installer, au rez-de-chaussée de sa maison, un débit de boisson que tiendrait son épouse. Le frère de Pauline vit avec eux. Il s'appelle Pierre Gustave Delacroix, il a dix-sept ans et travaille comme son beau-frère à l'usine au beurre.

Si Pauline Druaux arrive à répondre correctement aux questions simples, beaucoup des questions qu'on lui pose sur le drame semblent la décontenancer. Ses tentatives d'explications sont incohérentes. On dirait qu'elle se débat dans le mensonge. On s'étonne aussi de la voir hébétée et comme en état d'ivresse. Elle surprend tout le monde en demandant sans arrêt à pouvoir se recoucher auprès de son mari. Pourtant, par moments, elle arrive à se souvenir. Elle reconnaît que la soirée a été bien arrosée et que, quand son mari est monté se coucher, il se plaignait beaucoup de cette bronchite de tête qui lui rendait la vie difficile depuis deux mois. Elle se souvient avoir monté un café à son mari. Il serait mort immédiatement après. Elle prétend s'être allongée alors à côté de lui jusqu'à l'arrivée de Drouet. Qu'elle ait pu rester une journée entière en compagnie de deux cadavres sans s'en émouvoir est assez étrange pour qu'elle devienne la principale suspecte. D'ailleurs, on ne l'aime pas dans le pays : elle passe pour une ivrognesse acariâtre, rendant la vie impossible à un mari qu'elle trompe volontiers. Séraphin Druaux et Pierre Delacroix ont, au contraire, une très bonne réputation. À la fabrique Pellerin, on les a toujours trouvés exemplaires.

Dans la maison, le maréchal des logis Elouard a fait un relevé précis. Le corps du jeune Delacroix gît au sol légèrement sur le côté droit. Il a du noir aux lèvres et sur la langue. Sur la table, deux tasses avec un fond de café. À l'étage, le sieur Druaux est couché sur le dos, les poings fermés. Dans la chambre du frère, à côté de la paillasse qui lui sert de lit, un vase de nuit plein de vomissements.

Pauline Druaux est mise en garde-à-vue à la gendarmerie de Maromme. Elle est accablée. Elle s'enferme dans un silence hostile et désespéré.

Le lendemain matin, lundi de Pâques, une foule s'est rassemblée devant l'estaminet. Les commérages circulent : débauchée, coureuse, chicaneuse, buveuse et dépensière, la Druaux s'est débarrassée d'un mari encombrant. Elle a tué son frère parce qu'il était un témoin gênant du premier meurtre. C'est aussi l'avis du *Journal de Rouen* qui publie, le 11 avril, à sa une : « Le crime de Malaunay. Deux hommes empoisonnés ». Monsieur Martin, substitut du procureur de la république, se rend sur place pour poursuivre l'enquête. Il interroge de nombreuses personnes.

Jules Roussel, journalier à Malaunay, était un ami de Séraphin Druaux. Il dit que, le 24 mars, quinze jours avant sa mort, Druaux avait été pris d'un malaise en buvant son café. Il était tombé raide par terre, tremblant, les lèvres bleues et les articulations contractées. On avait appelé le

Docteur Le Sauvage qui avait prescrit de l'ammoniaque. La veille de sa mort, Druaux aurait dit à Roussel qu'il était pris comme il y a quinze jours.

Les autres témoignages sont très accablants : ils parlent de liaisons adultères. Le mercredi Saint, 6 avril, en rentrant de son travail, Druaux avait découvert sa femme en compagnie d'un homme qui avait réussi à s'enfuir par la lucarne du premier. Le sieur Druaux avait chassé son épouse du domicile conjugal. Un moment, il avait même pensé au divorce mais il avait fini par reprendre Pauline à la maison. La femme Catinet, ménagère à Saint-Sever, affirme avoir entendu Pauline Druaux dire que son mari ne ferait pas ses treize jours. À une laveuse de Montville, elle aurait même laissé entendre que « si son mari mourrait un jour, sa place serait bientôt prise ». D'ailleurs tout le monde pense qu'elle a déjà cherché à l'empoisonner. La preuve, c'est qu'il y a quelques jours, le sieur Druaux a été victime d'une syncope et il est resté au moins quatre heures sans connaissance. Le témoin est Madame Séjourné, la blanchisseuse qui avait ramené ce jour-là au café deux tabliers qu'elle avait lavés. La femme Druaux avait dit qu'elle ne voulait pas réveiller son mari qui dormait à l'étage soit disant malade des moules pas fraîches qu'il avait mangées. À quatre heures et demie, le garde-champêtre de Malaunay va chercher la femme Druaux en voiture à Maromme. La foule qui ne s'est pas dissipée dévisage cette petite femme brune, ni laide, ni jolie, mais un peu inquiétante par ce regard figé d'animal aux abois... Le crime d'empoisonnement ne fait plus de doute pour personne.

Le lendemain, 12 avril 1887, à huit heures du matin arrive de Rouen, en calèche, le Docteur Cerné accompagné d'un interne de l'Hôtel Dieu. Il a été désigné comme médecin légiste. Il est professeur de clinique chirurgicale à l'école de médecine de Rouen et il est régulièrement sollicité par le parquet de Seine-Inférieure pour faire des autopsies. Druaux et son beau-frère sont autopsiés au premier étage de la maison, sur deux tables mises bout-à-bout. Les organes prélevés sont répartis dans des bocalsoigneusement étiquetés et cachetés avant d'être adressés à Rouen pour être soumis à l'analyse des médecins.

Au cours des interrogatoires qui se sont poursuivis tout le matin, Pauline Druaux est apparue moins émue, moins abattue que la veille mais elle a continué à nier farouchement l'empoisonnement. À deux heures, elle quitte les lieux sous les cris d'une foule violente qui la menace de mort. « Traînez-la sous la roue ; écrasez-la ; donnez-nous-la, on va l'écharper ! ». On la conduit à Rouen. Une pluie battante rend le voyage difficile. Elle n'arrive qu'à dix-sept heures à la prison « Bonne Nouvelle ».

Voici les grandes lignes du rapport d'autopsie qui a été rédigé par le Docteur Cerné : « L'examen du corps de Séraphin Druaux montre que la peau présente des taches

cadavériques rosées surtout prononcées au niveau du cou. Les lèvres sont bien rouges et les joues conservent leur teinte naturelle. Il y a une écume rosée sur les lèvres et la pression du thorax fait venir un peu de sang à la bouche. Les poumons sont très congestionnés, les bronches contiennent du mucus et du sang. Le système veineux est gorgé de sang noir. Ce qui frappe surtout, ce sont les lésions digestives avec une très violente irritation de l'estomac qui va jusqu'à la suffusion sanguine. ». Mêmes anomalies chez Delacroix : là encore, ce sont les lésions digestives qui dominent mais plus intestinales que gastriques.

Vingt-huit pièces à conviction (tube digestif, vomissements, sang, médicaments, vêtements, linge, ustensiles de ménage, et cætera...) sont remises à deux experts rouennais : le Docteur Pennetier et le chimiste Renard. Les deux experts sont surpris par l'importance des lésions du tube digestif. L'examen du contenu des organes permet de découvrir un fragment d'insecte qui présente, à l'examen microscopique, les caractères d'une cantharide. Les lésions intestinales sont compatibles avec celles qu'entraînent la poudre de cantharide mais il reste impossible d'identifier formellement le poison malgré toutes les analyses et études expérimentales qui sont faites. Les viscères des deux cadavres sont donnés en pâture à des rats qui ne s'en trouvent pas incommodés. Les experts vont même jusqu'à appliquer des déjections des cadavres sur la peau de jeunes rats pour essayer de mettre en évidence l'action vésicante de la cantharidine : aucun résultat !

Le 28 avril 1887, quinze jours après la remise de la commission rogatoire, le juge d'instruction demande pour seize heures le rapport d'expertise sous pli cacheté. La conclusion du rapport qui lui parvient, dans le bref délai imposé, est la suivante : « La nature et la similitude des lésions anatomopathologiques constatées chez les deux victimes, démontrent l'existence d'un empoisonnement. Les pièces à conviction ne renferment aucun principe toxique à dose appréciable, soit aux investigations chimiques, soit aux expériences physiologiques. L'analyse des viscères et de leur contenu ayant permis d'éliminer d'une façon certaine les poisons métalliques ainsi que les alcaloïdes, il ne reste, comme ayant pu déterminer les lésions constatées, que les végétaux corrosifs et la cantharide. Enfin, la présence d'un fragment de coléoptère, avec des caractères que l'on retrouve chez les cantharides, rendrait plus probable l'empoisonnement par cet insecte vésicant. Mais, vu l'absence de toute vésication obtenue dans les expériences physiologiques, vu l'absence de tout symptôme d'empoisonnement présenté par les animaux en expérience, vu également la très faible quantité de tégument d'insecte rencontrée sous le microscope, et la possibilité, par hypothèse, de l'existence de caractères semblables sur un autre coléoptère que la cantharide, nous ne pouvons être plus affirmatifs. ».

■ Le procès

Le procès s'ouvre le 15 novembre 1887 à Rouen. Le *Journal de Rouen* titre : « Le procès le plus intéressant de ces dix dernières années ». C'est Monsieur Huet qui préside. L'avocat général est Monsieur Chrétien. Maître Julien Goujon est assis au banc de la défense.

Après le rappel des chefs d'inculpation, l'acte d'accusation décrit Pauline Adèle Druaux comme une fille de mœurs dissolues et d'instincts pervers s'abandonnant sans retenue à ses penchants d'ivrogne et de débauchée tandis que le sieur Druaux « se faisait remarquer par la douceur de son caractère, son amour du travail et la régularité habituelle de sa conduite ». Il est rappelé que la femme Druaux injurait souvent son mari, le frappait et se livrait aussi à des voies de faits sur la personne de son frère qui la craignait beaucoup et n'habitait chez elle qu'à contre cœur. Le président ne lui épargne rien : « A dix ans, vous mordiez vos frères et vos sœurs ! A Flamanville, on vous a surpris dans les champs en train de frapper votre mari dans le dos avec votre sabot. À Sainte-Marie ou à Eletot, on dit de vous que vous êtes une envoyée du diable. ». Ce ne sont pas les auditions qui vont améliorer les choses. Pendant plusieurs heures, c'est une déferlante de témoins plus accusateurs les uns que les autres. « Une vraie pocharde, Monsieur le président. Pas une journée sans qu'on la croise dans la rue en train de tituber. On la trouve même parfois le nez dans le ruisseau attendant de se dégriser pour reprendre sa route. Et méchante avec ça, rossant son pauvre mari quand c'est pas son frère qui prend. » Le seul témoignage de soutien vient du maire de Malaunay, Georges Pellerin, patron de l'usine au beurre qui porte son nom. Il sent que Pauline Druaux ne sait pas se défendre.

Arrivent enfin les témoignages des experts. Le Docteur Pennetier déclare avoir examiné vingt-huit pièces : viscères, reins, fragments de foie et de tube digestif. Il confirme que les lésions digestives sont au premier plan, que l'aspect des lésions n'est pas celui que l'on rencontre dans les intoxications au cyanure et que les recherches d'arsenic, de métaux et d'alcaloïdes se sont avérées négatives. Il rappelle qu'il a identifié un fragment d'aile microscopique d'un coléoptère qui pourrait être une aile de cantharide. Il lui paraît légitime d'incriminer le poison que libère cet insecte mais il a l'honnêteté d'ajouter qu'il n'a pas été possible d'identifier une substance toxique avec certitude. Le Docteur Cerné est le 23^e témoin. En l'absence de lésions buccales, pharyngées et oesophagiennes, il élimine la responsabilité d'une substance caustique. La lésion labiale de Delacroix, probablement par brûlure, n'a rien à voir avec la cause de la mort. Pour Cerné, comme pour Pennetier, l'hypothèse la plus probable reste celle de l'empoisonnement par cantharide mais, par prudence, il préfère parler « d'empoisonnement par une

substance corrosive et irritante sans être formel sur la nature du poison ».

« Docteur Cerné, éclairez-nous sur cette histoire de cantharides » demande le président. On aimerait en savoir plus là-dessus. Le Docteur Cerné revient à la barre : « Monsieur le président, une cantharide est un insecte qui ressemble à un scarabée avec des antennes noires et des élytres aux reflets cuivrés. La bouche est armée de puissantes mandibules et les pattes se terminent par deux crochets qui permettent à ces insectes de s'accrocher aux frênes, aux lilas, aux troènes et aux jasmins où ils aiment vivre en colonies. Pour se protéger des prédateurs, la cantharide produit une substance redoutable dont le principe actif, appelé cantharidine, a longtemps intéressé les débauchés, les médecins et les criminels. ». Les débauchés savaient l'utiliser comme aphrodisiaque et il est vrai qu'elle facilite l'érection en provoquant une vive inflammation des voies génito-urinaires. Elle est ainsi entrée dans la composition de nombreux philtres amoureux comme la liqueur du Sérail. Tardieu en rapporte des effets saisissants : « Les hommes sont en proie à un priapisme incessant. La raison s'égare, les désirs ne peuvent plus se contenir, la fureur érotique arrive aux plus violents paroxysmes, les cris de bêtes fauves, les démonstrations obscènes achèvent de donner à cet empoisonnement le caractère du plus effrayant satyriasis. ». Depuis des temps reculés, les médecins orientaux et grecs ont utilisé aussi les effets vésicatoires de la cantharidine en application locale pour traiter les maladies cutanées et en particulier l'érysipèle et les ulcères atones. Chaque fois qu'ils l'utilisaient, les médecins mettaient en garde contre les risques d'une prise buccale intempestive. L'ingestion de cantharidine peut en effet être mortelle. C'est en l'incorporant à du chocolat, des confitures, ou des liqueurs de table qu'on l'a utilisée dans un but criminel mais avec un impondérable de taille : la dose létale peut varier de 0,1 centigramme à 2 grammes en fonction des individus. Une fois ingérée, la cantharidine est rapidement absorbée et passe dans le sang pour être filtrée par les reins. Elle détermine alors une importante inflammation urinaire et des lésions de néphrite. L'inflammation des muqueuses urinaire et génitale peut être telle, que deux jours après l'empoisonnement, on a vu des pénis tomber en gangrène. L'ingestion de la cantharidine donne aussi lieu à une vive irritation des muqueuses digestives. Lorsque le poison n'est pris qu'à petite dose, il n'entraîne qu'une saveur désagréable et une sensation de chaleur buccale, pharyngée puis gastrique mais quand la quantité de poudre de cantharide ingérée est plus importante, la symptomatologie devient bruyante. C'est d'abord, une saveur âpre et désagréable dans la cavité buccale, un œdème de la langue et des glandes salivaires, des épigastralgies accompagnées de nausées et vomissements, de violentes coliques, des sueurs froides abondantes

et une pâleur. Viennent ensuite les troubles du rythme cardiaque, la fièvre, les clonies des membres et les vertiges. Les signes génito-urinaires sont souvent prononcés avec une pollakiurie, un ténésme vésical, un priapisme. Quand elle survient, la mort est précédée de troubles de la conscience et de convulsions.

A l'autopsie, le cœur et les gros vaisseaux sont distendus par du sang noir. Une inflammation de la muqueuse bronchique est possible s'accompagnant parfois d'hémorragies pulmonaires. La bouche, le pharynx, l'œsophage et le tube intestinal, aussi loin que le poison a pu pénétrer, sont le siège d'une vive inflammation. ».

Percevant l'ennui que provoque son discours, le Docteur Cerné préfère s'en tenir là. Il est devenu évident pour tous que les lésions digestives au premier plan en même temps que la présence d'un fragment de coléoptère dans l'estomac autorisent à suspecter fortement la responsabilité des cantharides dans les décès de Druaux et Delacroix.

Tout est prêt pour que l'avocat général se lance dans un réquisitoire implacable. Il passe très vite sur l'absence d'identification formelle du poison pour ne retenir qu'une chose : pocharde invétérée, la veuve Druaux voulait se débarrasser de son mari qui l'avait chassée du domicile peu de temps auparavant et elle a tout simplement tué son frère parce qu'il était devenu un témoin gênant. Elle a choisi de recourir au poison des cantharides dont on reconnaît clairement tous les méfaits dans les viscères des deux malheureuses victimes. Cela mérite une condamnation maximale.

Maître Goujon, lui, a décidé de plaider l'absence de preuve mais il ne parvient pas à convaincre. Il termine sa plaidoirie en demandant les circonstances atténuantes pour cause d'obscurcissement de conscience par alcoolisme chronique. L'audience est suspendue à dix-huit heures. La foule attend la condamnation à mort de l'empoisonneuse ! Après deux heures de délibération, le jury répond oui à la question : « Pauline Adèle Delacroix Druaux est-elle coupable d'avoir attenté à la vie de Druaux Ursin Séraphin et Delacroix Gustave Pierre par l'effet de substances pouvant donner la mort ? ». Mais il accorde le bénéfice des circonstances atténuantes....

Dans la salle d'audience, le président doit faire taire les sifflets en donnant de grands coups de maillet sur son pupitre. Le silence revenu, il peut enfin prononcer la condamnation aux travaux forcés à perpétuité avec remboursement des frais du procès. L'audience est levée à minuit. Il faudra une heure pour que la foule immense qui a envahi le prétoire se disperse dans la confusion.

■ Suite au procès de Rouen...

Immédiatement après la condamnation de Pauline Druaux, l'auberge de Malaunay est louée par deux jeunes gens : les époux Gauthier. Très vite, ils vont présenter des malaises assez analogues à ceux dont se plaignait Druaux. Monsieur Gauthier a des étourdissements et il est fréquent que ses voisins le ramassent à terre, froid, sans connaissance. Sa compagne est souvent prise de suffocations et de vertiges. Il lui arrive même de perdre connaissance et de ne retrouver ses esprits qu'après que son mari l'ait transportée dehors. Tout cela est d'autant plus étrange qu'elle jouissait jusque-là d'une excellente santé. Or le 28 mai 1888, alors qu'elle est seule chez elle, une cliente qui vient acheter du café la trouve morte, dans la cuisine. Le médecin qui a été appelé conclut à une rupture d'anévrysme. L'établissement commence à avoir mauvaise réputation. Ce troisième décès en si peu de temps intrigue. En 1889, ce sont les époux Dubos qui succèdent aux Gauthier. Ils sont, à leur tour, très vite incommodés. Un jour du mois d'août, la femme Dubos sort de la maison pour appeler au secours. À peine a-t-elle prononcé quelques mots qu'elle tombe à la renverse à deux pas de son époux qui, lui, s'est évanoui près du comptoir. Les deux époux ne reprennent connaissance qu'après quarante minutes. Le chat est retrouvé mort dans la cave.

La presse parisienne ne tarde pas à s'emparer de cette histoire à rebondissements. Pour les journalistes de la capitale, la première enquête a été mal conduite et, en tout cas, trop influencée par les quotidiens régionaux. Tout cela agace les Rouennais mais on est bien obligé de se poser des questions et de prendre en compte ce que disait partout Monsieur Gauthier, par ailleurs poissonnier de son état : « Nos ennuis de santé n'arrivent que quand on allume le four à chaux d'à côté ; et quand il marche, mes poissons entreposés à la cave pourrissent bien plus vite que d'habitude ». Sur la plainte des Dubos et à la demande de Georges Pellerin, le sieur Armand Bellard, propriétaire du four, accepte d'en arrêter l'exploitation ; il en fait construire un autre, plus haut sur la colline, à distance des habitations. Plus aucun accident ne se produira désormais.

Comme tout le monde, le parquet s'est ému de ces morts successives et il demande à Monsieur Mordret, architecte à Rouen, de faire l'expertise du four à chaux. Son rapport minutieux confirme que le four n'est absolument pas aux normes. Il a été bâti à l'économie avec des matériaux de mauvaise qualité. Il comporte de nombreuses fissures et les gaz de combustion peuvent s'introduire dans la maison par de nombreuses voies.

Ces informations conduisent le procureur général de la cour d'Amiens, à ordonner un rapport d'expertise sur les accidents qui se sont produits dans le café maudit. Ce rapport est demandé le 24 juillet 1893 à trois autorités médicales parisiennes : le Docteur Paul Brouardel, doyen de la faculté

de médecine, professeur de médecine légale ; le Docteur Paul Descouts, chef de travaux pratiques de médecine légale à la faculté de médecine et Monsieur Jules Ogier, Docteur ès sciences, chef du laboratoire de toxicologie à la préfecture de police de Paris.

Leur rapport retrace les faits qui ont suivi la mort de Druaux et Delacroix. Il rappelle les nombreux malaises qu'ont présentés les époux Gauthier avant la mort de Madame Gauthier, ceux aussi des époux Dubos qui n'ont dû leur survie qu'à la survenue d'une syncope en plein jour et à la vue de tous. Les experts insistent sur l'étonnante concomitance des malaises avec les périodes de fonctionnement du four dont ils reprennent la description : le four se trouve sur le coté gauche de la maison ; son ouverture inférieure est au fond de la cour, à quatre mètres de la porte du cellier. La cour, de petites dimensions, constitue un espace clos où les mouvements d'air se font mal. La hauteur du four est de six mètres cinquante soit à peu près celle des murs de la maison. Le toit de tuiles affleure l'ouverture supérieure de la cheminée. Selon la direction du vent, les gaz pouvaient être rabattus dans la cour et s'introduire par les joints de la porte du cellier, par le toit dont les tuiles ne forment pas une fermeture hermétique, entre le mur et la première rangée de tuiles où il existe un espace libre, par des fissures, naturelles et provoquées par la chaleur, sur le mur du cellier.

En même temps qu'il accable le four à chaux, le rapport innocent Pauline Druaux. Il est maintenant évident que c'est le four qui est l'empoisonneur ! Le seul crime de Pauline ne serait-il pas d'avoir montré si peu d'amour à ses proches ? Aussi étrange que cela puisse paraître, aucune législation ne permet de ré-ouvrir le dossier car la Cour de cassation confirme que les formes du verdict rendu par les jurés de Rouen ont été respectées. Le jugement est irrévocable. C'est dans cette situation d'impasse que Georges Pellerin, encore maire de la commune, et Maître Goujon, qui ont toujours été convaincus de l'innocence de Pauline Druaux, se décident à demander audience au Président de la République qui est à l'époque Sadi Carnot. Très touché par cette histoire, Sadi Carnot gracie Pauline Druaux. Elle est mise en liberté le 5 août 1893, au terme de six années de réclusion à la centrale de Clermont d'Oise.

A sa sortie de prison, Pauline n'a qu'un pécule de soixante francs. Elle est dénuée de toute autre ressource car son fond de commerce et ses meubles ont été vendus pour payer les frais de justice. Elle essaie de se placer comme domestique mais son passé pèse trop lourdement sur elle. Elle en est souvent réduite à utiliser l'identité de sa mère pour obtenir quelques travaux sur la commune du Havre où elle s'est exilée. Plus d'une fois, elle a même dû se réfugier à l'asile de nuit.

C'est le vote de la loi du 8 juin 1895 sur la révision des procès et l'allocation de dommages et intérêts aux victimes d'erreurs judiciaires qui permet la réouverture du dossier.

■ Le procès d'Amiens

Le 26 juin 1896, la chambre criminelle de la Cour de cassation casse l'arrêt de la cour d'assises de la Seine-Inférieure et renvoie Pauline Adèle Druaux, pour un second arrêt, devant le tribunal de la Somme, à Amiens. L'affaire y est appelée le 21 octobre 1896.

Plusieurs témoins de Malaunay sont absents, l'argent leur aura manqué pour faire le voyage. La salle du palais de justice est archi-comble et on se bouscule sur les bancs de la presse judiciaire.... La veuve Druaux, en comparution libre, arrive accompagnée de sa fille. Léontine est alors âgée de seize ans et demi. C'est une jolie demoiselle brune, aux traits réguliers, aux yeux inquiets. Elle a insisté pour être présente à l'audience. L'accusée se tient sur un banc devant les avocats. Elle n'a pas quarante ans, on lui en donnerait cinquante. Son visage indique de longues souffrances : elle est pâle, les joues creuses, les yeux brillants. C'est comme si elle avait perdu toute expression. « Depuis huit ans, elle a eu le temps de désapprendre à sourire » dit Maître Goujon.

La présidence est assurée par Monsieur le conseiller Pinson. C'est Monsieur Le Faverais qui occupe le siège du ministère public. Après lecture de l'état civil de l'accusée, le greffier donne lecture de l'acte d'accusation. Vingt-deux témoins vont se succéder à la barre. Lors de la première après-midi, les dépositions n'apportent pas d'éléments nouveaux mais on perçoit que le public est manifestement favorable à Pauline Druaux.

Le lendemain, les experts sont entendus. La déposition des Docteurs Brouardel, Descouts et Ogier ne laisse pas de place au doute : les morts de Druaux et de Delacroix sont exclusivement liées « à une intoxication causée par les gaz émanant du four à chaux ». Parmi ces gaz, le grand coupable est l'oxyde de carbone. Il se trouve que le Professeur Brouardel est connu pour avoir étudié ce gaz qu'il a qualifié de poison subtil et puissant. Il avait pu en constater les méfaits quand il avait été chargé d'examiner les corps des victimes du terrible incendie de l'Opéra Comique qui avait tué soixante-seize personnes dans la nuit du 27 mai 1887. Dès 1870, Claude Bernard avait expliqué la grande affinité de l'oxyde de carbone pour l'hémoglobine ce qui faisait perdre au sang sa propriété d'absorber l'oxygène, de le transporter dans l'économie et d'entretenir la vitalité des tissus. « Le sang, explique Brouardel, devient impropre à entretenir la vie, et l'organisme meurt faute du souffle qui l'anime : l'oxygène ».

Les experts rappellent certains faits importants qui éclairent l'histoire des accidents survenus chez les époux Druaux et chez Delacroix. Au lendemain du premier drame et après

vingt-trois heures de garde-à-vue en lieu clos, sans possibilité d'alcoolisation, la femme Druaux apparaissait, encore en état d'ébriété. Une ivresse n'aurait pas pu se prolonger aussi longtemps. Le Docteur Brouardel rappelle que le retour difficile à l'état normal s'explique par la lenteur d'élimination du poison gazeux combiné aux globules sanguins ».

Le procureur confirme : « On nous a rapporté qu'au cours des premiers interrogatoires, la femme Druaux était dans un état très accusé d'hébètement. Ses réponses n'étaient obtenues que difficilement, en répétant les questions, parce que, tantôt elle gardait le silence, tantôt elle répondait à autre chose que ce qui lui était demandé ».

Brouardel intervient : « L'atteinte des centres nerveux du fait du manque d'oxygène explique aisément les réponses contradictoires qui avaient aidé à soupçonner puis à condamner Pauline Druaux. ». On ne peut plus s'étonner que les époux Druaux aient été souvent malades en même temps. Dans son dernier interrogatoire, le juge d'instruction en avait été surpris : « Chose bizarre, quand votre mari est malade, vous vous plaignez toujours d'être souffrante ; lorsque, quinze jours avant sa mort, il tombe raide dans son café, vous êtes couchée et il est constaté par le médecin lui-même que vous avez seulement trop bu et le jour où votre mari est trouvé mort, vous êtes encore souffrante ! ».

Les experts précisent que tous les signes présentés par les victimes du café Druaux sont parfaitement décrits dans les publications médicales relatives à l'empoisonnement par l'oxyde de carbone que ce soit dans *Le traité de médecine de Charcot* paru en 1892 ou *L'atlas de médecine légale* de Lesser publié en 1890. Les données de l'autopsie de Druaux et de son beau-frère sont également très compatibles avec ce que l'on observe dans l'intoxication oxycarbonée. Brouardel reprend point par point, dans le rapport d'autopsie du Docteur Cerné, tous les éléments qui peuvent s'inscrire dans le cadre de ce diagnostic : la coloration rose de la peau, le piqueté hémorragique du cou, l'écume rosée à la bouche, la coloration rose des congestions du foie et des reins et enfin, la congestion des anses intestinales pouvant aller jusqu'à de véritables foyers hémorragiques.

La preuve formelle aurait pu être fournie par l'examen du sang. Pourquoi n'a-t-on pas fait une véritable analyse de ces deux fioles de sang qui avaient été transmises à Rouen ? On peut s'étonner qu'elles aient été perdues sans avoir donné lieu à un examen en spectroscopie qui aurait permis une identification rapide et fiable de l'oxyde de carbone. Mais même sans cette analyse, l'empoisonnement par l'oxyde de carbone émis par le four à chaux pouvait être désigné comme la cause de la mort de Druaux et Delacroix. Les symptômes rapportés, les lésions constatées à l'autopsie, les résultats négatifs de l'analyse chimique et des

études expérimentales étaient suffisants pour en avoir l'intime conviction.

C'est en tout cas l'avis définitif du Professeur Brouardel qui reprend la parole pour conclure : « Les personnes qui ont fait l'expertise sont des hommes des plus distingués et des plus instruits, mais on peut très bien connaître la médecine générale et ne pas savoir la médecine légale, aussi ces personnes sont-elles passées à côté de la vérité ; elles ont noté les taches de la peau, mais aucune n'a eu l'idée que ces taches pouvaient avoir été produites par l'oxyde de carbone. L'accusée marquait mal, comme on dit, elle buvait, quelques jours auparavant elle avait été surprise par son mari en flagrant délit d'adultère, toutes ces circonstances l'ont rendue suspecte, voilà pourquoi elle a été condamnée. Chose plus extraordinaire, elle a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité, alors que les experts n'ont pu dire quel était le poison dont elle s'était servie. Les médecins ont décrit très soigneusement toutes les lésions produites par l'oxyde de carbone, et ils n'ont pas pensé un seul instant à cette cause d'empoisonnement ; le chimiste a fait un très bon rapport, il a passé en revue tous les poisons capables de produire les lésions observées, il en a oublié qu'un, celui qui devait être incriminé. Certes, on nous dira que les lésions digestives ne sont pas spécifiques de l'intoxication à l'oxyde de carbone mais elles peuvent parfaitement exister. Et j'en ai moi-même observées souvent chez les victimes mortes d'asphyxie dans le terrible incendie de l'Opéra Comique. ».

Pour tenter de se justifier le Docteur Penner et le chimiste Renard soulignent que toutes les références médicales citées par le Professeur Brouardel pour rappeler les signes de l'intoxication par l'oxyde de carbone sont postérieures à la date du premier procès. « Certes on connaissait l'intoxication oxycarbonée depuis les travaux de Claude Bernard, mais on la connaissait mal et nous avons d'autant plus d'excuses de ne pas y avoir pensé que nous avons dû réaliser notre expertise dans des conditions défectueuses. ». Les deux experts insistent sur le fait qu'ils ne se sont pas rendus sur place et qu'ils n'ont jamais été alertés de la présence du four à chaux à proximité du domicile. Un dernier point : lorsque l'accusée comparait devant la Justice en 1887, l'acte d'accusation ne fait pas référence au four à chaux. La première révélation du four est faite aux jurés alors que les témoins défilent à la barre. Lorsque le chauffournier dit l'avoir allumé le vendredi précédant le drame, les experts n'étaient pas dans le prétoire. Ils attendaient le moment de faire leur déposition, dans une pièce voisine où ils n'entendaient rien de ce qui se disait à côté. Personne ne leur parlera du four, ni le président, ni l'avocat général, ni la défense, ni un seul des douze jurés. D'ailleurs, même s'ils avaient eu connaissance du four à chaux, ils n'auraient pas imaginé que les vapeurs qu'il produisait aient pu être à

l'origine de lésions intestinales aussi accentuées que celles qu'ils avaient constatées. Les connaissances de l'époque signalent dans les cas d'intoxication à l'oxyde de carbone une simple participation de la muqueuse digestive avec une teinte rosée voire un tube digestif absolument sain. En admettant, qu'exceptionnellement la muqueuse digestive dans l'intoxication oxycarbonée puisse présenter des lésions importantes, il leur aurait paru impensable que les deux victimes les présentent en même temps. Brouardel proteste : « Et moi je vous dis que les lésions intestinales sont beaucoup plus fréquentes que vous ne le pensez ! ». Monsieur Renard préfère reconnaître que l'idée d'une intoxication oxycarbonée n'était pas née dans leurs esprits et que c'est pour cela que l'analyse du sang n'a pas été effectuée.

Maître Goujon et l'avocat général Lefaverais rappellent que la mission rogatoire prescrivait l'analyse du sang des victimes. Le sang a bien été examiné mais simplement en le regardant à travers les tubes qui n'ont pas été ouverts. Pour mieux s'excuser, le chimiste insiste : « Le sang n'avait pas la couleur vermeille qu'il a habituellement dans les intoxications par l'oxyde de carbone. ». Et puis je vous rappelle, poursuit Monsieur Renard, qu'à aucun moment nous n'avons parlé dans notre rapport d'un empoisonnement « criminel » ; nous nous sommes contentés de conclure à un « empoisonnement par une substance irritante indéterminée ».

Le Docteur Cerné préfère s'enfermer dans ses certitudes. Il n'arrive pas à admettre que les lésions du tube digestif puissent être dues à l'oxyde de carbone mais il perçoit assez vite dans l'attitude des magistrats et le regard des jurés, que son obstination agace. Il a même l'impression que le président ne l'écoute plus. C'est que le président a compris depuis longtemps qu'il était insensé de nier l'évidence. Il interrompt le Docteur Cerné pour rappeler qu'un cas analogue d'empoisonnement venait d'être jugé à Bordeaux et que c'était la qualité de l'expertise avec analyse spectrale du sang des victimes qui avait permis de confirmer la responsabilité de l'oxyde de carbone. « Vous avez fait une expertise de forain, Docteur Cerné ! » dit le président avant de s'en prendre à tous les experts rouennais à qui il reproche d'avoir condamné une femme sur des hypothèses, de ne pas avoir demandé au juge d'instruction la communication des dépositions, des interrogatoires et de la procédure. Ils y auraient sûrement trouvé la clef du mystère dans le nom même de la maison : « La maison du four à chaux ». Il s'indigne aussi de la légèreté des magistrats et des jurés de Rouen, aveuglés par leurs préjugés. Il déplore enfin les lacunes de l'enquête avant d'ajouter : « Bien loin d'être une empoisonneuse, la cabaretière de Malaunay était une empoisonnée. Quand on la croyait ivre, elle était en fait intoxiquée ! Le poison qui a tué est l'oxyde de carbone. Il explique à lui seul la mauvaise santé des locataires successifs, l'état pseudo-ébrioix qui avait valu à Pauline Druaux

le surnom de « la pocharde ». Après les décès de Druaux et Delacroix, la veuve n'avait plus assez de discernement, sous l'effet de l'intoxication dont elle était elle-même victime, pour fournir les informations qui auraient pu l'aider à se disculper. L'état d'hébétude persistant dans lequel elle était, aurait dû attirer l'attention et en tout cas ne pas être mis sur le compte d'une intempérance. L'état des lieux apportait bien-sûr la clef de l'énigme avec ce terrible four à chaux dont on n'entendra quasiment pas parler durant toute la première procédure. Les maux de tête, les malaises, les nausées présentés par les victimes les jours précédant le drame auraient pu aiguiller au même titre que la présence de vomissements dans un seau à l'étage du domicile. Il fallait surtout évoquer un empoisonnement intermittent avec des intervalles libres où les accidents cessaient en fonction des périodes d'activité du four. Un ou plusieurs de ces éléments réunis, l'intoxication oxycarbonée aurait très probablement fait partie des hypothèses initiales. Le dosage sanguin aurait alors suffi à élucider l'affaire. ». Il n'y avait plus rien à ajouter. Le président venait de couper l'herbe

sous les pieds de l'avocat général dont le réquisitoire chancelant allait se terminer par ce propos dérisoire : « Les erreurs judiciaires tiennent à la fatalité. On en rend responsable les magistrats et c'est injuste. ».

La plaidoirie de Maître Goujon est écoutée dans un profond silence. Le jury de la Somme va délibérer très vite. On connaît d'avance sa réponse à la question : « La mort de Messieurs Druaux et Delacroix est-elle liée au four à chaux ? » La cour prononce l'acquittement le jeudi 22 octobre 1896. Maître Julien Goujon, invoquant la loi de 1895 sur la réparation des erreurs judiciaires, réclame une indemnité en faveur de sa cliente pour avoir été injustement envoyée au bagne. Il considère que ce serait au moins quarante-cinq mille francs qu'il faudrait accorder à la veuve Druaux pour réparer le préjudice moral subi. Il ne manque pas de rappeler l'horreur de ces six années passées à la maison centrale de Clermont aux cotés de Fenayrou et Bompart. Il souligne l'altération de la santé de sa cliente que les gens de Malaunay avaient trouvée méconnaissable quand ils l'avaient revue sur le banc des accusés. Après cinquante minutes de délibération, la Cour accorde une indemnité de quarante mille francs.



Portrait Druaux

■ L'épilogue

Cette somme servit de dote à Pauline pour commencer une nouvelle vie au Havre, avec Léontine et un nouveau mari qui se prénommaient Henri, cuisinier de profession. On dit qu'ils eurent une vie sans histoire. L'arrêt de la cour fut publié au journal officiel. Son affichage fut demandé sur les communes d'Amiens, du Havre, de Malaunay et de Rouen. Son insertion fut imposée à cinq journaux : *Le Journal de Rouen*, *Le Patriote de Normandie*, *L'industriel Elbeuvien*, *le Journal Le Havre* et *L'indépendant d'Elbeuf*. Au procès, le propriétaire du four à chaux ne fut pas inquiet : il y avait prescription.

Bibliographie

- TARDIEU Ambroise, *Etude médico-légale et clinique de l'empoisonnement*, 2^{ème} édition, Ed. J-B Baillière et Fils, 1875.
- GALIPPE Victor, *Etude toxicologique sur l'empoisonnement par la cantharidine et par les préparations cantharidiennes*, Ed. Masson, 1876.
- BROUARDEL Paul, DESCOUST Paul, OGIER Jules, *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale - Un cas d'empoisonnement par l'oxyde de carbone*, tome XXXI, 1894.
- NADAUD Marcel, PELLETIER Maurice, *La Pocharde (femme Druaux)*, BM Lisieux, 1926.
- BALEIZAO Sébastien, *L'affaire Druaux - 1887/1896 - Du crime d'empoisonnement par la cantharidine à l'intoxication accidentelle par le monoxyde de carbone*, Thèse, Faculté de médecine de Rouen, 2007.

LE COLLEGE DE FRANCE

Ruth TOLEDANO-ATTIAS

Dr en chirurgie dentaire

Dr en Lettres et Sciences humaines



Le Collège de France est une « institution singulière en France, sans équivalent à l'étranger. Il occupe une situation à part dans la recherche fondamentale et l'enseignement supérieur français [et se caractérise par] la liberté de la recherche et de l'enseignement. Les cours sont gratuits et ouverts à tous⁸⁸ ».

■ Historique du Collège

Lorsque les travaux de restauration ont été entrepris, « les travaux liés à l'aménagement des sous-sols du Collège ont imposé la réalisation de fouilles archéologiques sur l'emprise des trois cours : la cour d'Honneur, la cour Letarouilly (du nom de l'architecte qui construisit, au XIX^e siècle, la partie occidentale du Collège), et la cour Budé, au total environ 1 200 m² et démontrèrent la présence de vestiges superposés sur plusieurs mètres. Les traces les plus anciennes remontent au dernier tiers du I^{er} siècle avant J.-C., lorsque se crée la Lutèce gallo-romaine.

En 1530, François I^{er} crée le corps des "lecteurs royaux", à l'instigation de Guillaume Budé ; mais il ne leur accorde

pas de locaux. Neuf ans plus tard, le roi de France décide la construction d'un "beau et grand collège, accompagné d'une belle et somptueuse église, avec autres *édifices et bastiments*". Guillaume Budé fut chargé d'y enseigner *en toute indépendance*, des disciplines que l'Université de Paris ignorait : l'Hébreu, le Grec, les Mathématiques. Un document mentionne qu'un certificat d'aptitude au Grec y a été délivré en 1567. Mais le roi meurt avant le début de la construction.

Son successeur, Henri II, réquisitionne alors des locaux dans les Collèges de Tréguier et de Cambrai, solution de fortune. Puis Henri IV résolut d'acquérir en totalité ces deux édifices pour les raser et faire élever à leur emplacement un Collège Royal digne de ce nom. Les plans furent établis par Claude de Chastillon. À la mort du roi, la Régente Marie de Médicis acquit une partie du Collège de Tréguier et vint poser, avec le jeune Louis XIII, une pierre de fondation, miraculeusement retrouvée. En 1612, la Couronne commence à acheter

⁸⁸ Les renseignements de cette communication ont été recueillis dans le site internet du Collège de France : www.college-de-france.fr

des bâtiments appartenant au Collège de Cambrai. Mais, seules l'aile occidentale et une amorce de l'aile méridionale furent construites. Et, en dépit des protestations des Professeurs et de leurs auditeurs, le Collège Royal demeura dans cet état un siècle et demi.

En 1772, Louis XV signe des lettres patentes octroyant 120 000 livres "pour être employées aux réparations du Collège Royal et à la construction de nouvelles classes". Confiés à l'architecte Jean-François Chalgrin (Grand Prix de Rome et membre de l'Académie d'Architecture), les travaux furent exécutés en six ans, constituant autour de la cour d'Honneur l'ensemble qu'on appelle aujourd'hui le bâtiment Chalgrin, le cœur du Collège. Cependant, une gravure de 1779 prouve que le projet n'avait pas été mené à son terme, des immeubles continuant d'occuper une vaste superficie vers la rue Saint-Jacques. C'est seulement au milieu du XIX^e siècle que le Collège, devenu "de France" put s'étendre vers l'ouest, et que l'architecte Paul Letarouilly édifia les pavillons et les cours encore visibles aujourd'hui.

■ Fonctionnement du Collège de France

Le Collège n'est ni une université, ni une grande école. Il ne transmet pas à des étudiants un savoir acquis à partir de programmes définis. Il ne prépare à aucun diplôme. Et cependant, là « la science est en train de se faire ». Le Collège doit aussi être distingué du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), des Instituts de recherche médicale (INSERM) et de recherche agronomique (INRA), etc. Si, comme ces derniers, il est voué à la recherche fondamentale, il a en outre, l'obligation de diffuser les résultats de cette recherche dans le cadre d'un enseignement particulier. *Les professeurs sont en effet tenus d'enseigner "le savoir en train de se faire"*.

Les 52 chaires de professeurs titulaires couvrent un vaste ensemble de disciplines : des mathématiques à l'étude des grandes civilisations, en passant par la physique, la chimie, la biologie et la médecine, la philosophie, la sociologie et l'économie, la préhistoire, l'archéologie et l'histoire, la linguistique. Le Collège de France publie un "Annuaire", qui donne un résumé de l'enseignement de chaque professeur ainsi que des recherches poursuivies dans le cadre de la chaire, du centre ou du laboratoire.

Les professeurs nommés sont ceux dont les travaux sont autant de « jalons importants dans les progrès de la recherche scientifique » : Cuvier (chaire d'histoire naturelle) en 1800, Champollion (chaire d'archéologie) en 1831, Claude Bernard (médecine) en 1855, Marcelin Berthelot (chimie organique) en 1865, Gaston Maspero (philologie et archéologie égyptiennes) en 1873, Arsène d'Arsonval (médecine) en 1894, Bergson (philosophie grecque et latine) en 1900, Paul Langevin (physique générale) en 1909, Frédéric Joliot-Curie

(chimie nucléaire), Emile Benveniste (grammaire comparée), Paul Valérie (politique), René Leriche (médecine) en 1937, Claude Lévi-Strauss en 1950.

Il a en outre une dimension internationale puisque des savants et conférenciers étrangers sont invités à donner des cours, en partenariat avec le Collège de France. Des conventions sont signées avec des savants provenant de plusieurs universités : USA, Chine, Brésil, Canada, Espagne, Suisse, Italie, Suède, Tchéquie, Liban, Israël, Singapour.

■ Bibliothèque du Collège

Lieu important s'il en est, elle est réservée aux chercheurs doctorants ou confirmés. Les consignes de sécurité y sont spéciales. Elle est divisée en trois départements :

Bibliothèque générale et scientifique

Elle compte environ 120.000 ouvrages (sciences de l'antiquité, littérature, histoire, histoire de l'art, divers fonds spécialisés, ouvrages de sciences) et d'un très large éventail de périodiques scientifiques

Bibliothèques d'Orient

Instituts d'Égyptologie, d'Extrême-Orient, du Proche-Orient Ancien, d'Études Byzantines, et d'Études Arabes, Turques et Islamiques). Coopération avec d'autres institutions universitaires : ex : l'INALCO, etc.

Bibliothèque d'anthropologie sociale

Elle fonctionne en relation avec le CNRS et l'EHESS

■ Les chaires et les professeurs du Collège de France

Le Collège de France est organisé en de nombreuses chaires qui témoignent de la diversité et de la richesse des enseignements et des recherches qui y sont conduites : mathématiques, physique, astrophysique, chimie, biologie, médecine, histoire, archéologie, linguistique, orientalisme, philosophie, sciences sociales...

Cette institution dont les travaux et la recherche les plus pointus témoignent de ce que la France peut produire de plus important en ces matières, met son savoir et sa science en partage puisque les travaux et colloques interdisciplinaires du Collège de France sont collectés et publiés par les éditions Odile Jacob⁸⁹. En outre, lorsque le Comité scientifique du Collège de France le décide, il lui arrive de soutenir d'autres publications émanant de savants éminents.

⁸⁹ Voir dans le site du Collège de France le détail de ces publications à la rubrique « livres »

CINEMA : Buster Keaton (1895-1966)

Dr Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue – Toulouse

Fils d'un couple d'artistes de cabaret, Joseph Francis Keaton, connu sous le nom de Buster Keaton, est né le 4 octobre 1895 à Pickway, une petite ville du sud-est du Kansas. Un an plus tard, le magicien Houdinin lui donne le surnom de « Buster », signifiant aussi « casse-cou ».

Acteur, réalisateur, scénariste, monteur et producteur américain, il fut un humoriste célèbre, l'une des références du film comique et burlesque. Il fut surnommé *le zombie*, également *l'Homme qui ne rit jamais*, pour son flegme et son visage impassible, par contraste avec Charles Chaplin qui le cite souvent comme son modèle.

Il a créé un personnage introverti mais téméraire, sans position sociale bien définie, s'imposant dans la vie une certaine austérité. Ses films explorent plusieurs thèmes et certains faits historiques avec finesse et humour. Keaton demeure le comique de cinéma par excellence qui possède l'art d'enregistrer le mouvement. Il fut un *mathématicien du gag* qui est étudié, travaillé et réfléchi, jamais hasardeux. Son œuvre fut optimiste, brillante et sincère.

■ Sa vie, son œuvre

Buster Keaton se produit, dès l'âge de trois ans sur une scène du music-hall dans le numéro de ses parents, Myra Cutler Keaton, sa mère, présentée par la publicité comme la « première saxophoniste d'Amérique » et Joe Hallie Keaton, son père, dont on dit qu'il se sert de son fils comme projectile pour assommer les spectateurs ricanants. Initié dès son plus jeune âge au spectacle comique, il apprend le métier, avec son père et partage la vie itinérante de ses parents comédiens. Buster Keaton débute par le music-hall. Déjà, à l'âge de huit ans, il est moralement et physiquement rompu à toutes les disciplines de la comédie burlesque. Dix ans plus tard, il est célèbre. Broadway l'acclame. On attend qu'il se produise seul un jour sur scène. À la surprise de tous les professionnels, Buster préfère les quarante dollars hebdomadaires, qu'on lui offre pour jouer dans de courts métrages burlesques auprès de Fatty Roscoe Arbuckle, aux 250 dollars que lui vaudrait son engagement dans la très célèbre revue *Shubert*.

Le cinéma représente pour lui une véritable vocation et n'attend pas la consécration comme ce fut le cas de Chaplin. Il se passionne très vite pour la technique. « Je voulais savoir, dit-il, comment le film était assemblé dans la salle de montage ; mais c'est la mécanique de la caméra qui me fascinait le plus... Il aime de toute évidence cette machine des Frères Lu-



Keaton seated, in costume, wearing his signature pork pie hat, circa 1939

mière qui lui ouvre un espace, des perspectives, des ciels, des horizons, un grand air dont il a besoin. »

Les premiers conseils de Fatty ne sont pas très encourageants. « Il faudra que tu te fasses à l'idée, dit-il au débutant, que l'âge mental du public ne dépasse pas douze ans. » Keaton l'écoute en silence, mais, quelques mois plus tard, il possède une expérience suffisante pour lui répondre : « Roscoe, il faudra que tu te sortes cette idée de la tête parce que ceux qui continueront à faire des films pour une mentalité de douze ans ne garderont pas leur travail trop longtemps. » Ce ne fut qu'une appréciation pratique et réfléchie du métier de comique de cinéma. Il n'est pas question pour Keaton d'attendre l'inspiration, de consulter les grands esprits du siècle ou de s'interroger sur le destin du monde comme Charlie Chaplin. Il fait ses premiers pas au cinéma au printemps 1917 dans les films de Fatty Arbuckle et parvient à s'imposer. Sa gestuelle et son univers imaginaire le distinguent des autres. C'est dans une série de courts-métrages qu'il confirme son talent pour la comédie burlesque.

En 1917 il épouse Nathalie Talmadge, une jeune actrice rencontrée dans les studios de Joseph M. Schenck, son produc-

teur qui exerce sur lui une sorte de protection maternelle. Il lui donne sa chance et l'engage. Après avoir été mobilisé en juin 1918, Keaton s'impose en tournant une douzaine de courts métrages burlesques : Fatty garçon boucher (*The butcher Boy*, 1917), Fatty en bombe (*A reckless Romeo*, 1917), La noce à Fatty (*His wedding night*, 1917), Fatty à la fête (*Coney island*, 1917), Fatty groom (*The bell boy*, 1918), Fatty cuisinier (*The cook*, 1918), Fatty et Malec mécanos (*The garage*, 1919). À partir d'octobre 1919, il loue les anciens studios de Chaplin et engage une équipe peu nombreuse mais constamment disponible qui va représenter pour Keaton un vrai bonheur professionnel. En janvier 1920, il devient directeur, responsable de ses propres studios avec un rythme de production de 19 courts métrages en 25 mois, puis deux longs métrages par an à partir de 1923. Entre avril 1920 et mai 1921, Keaton réalise huit courts métrages dont il est le créateur à tous les niveaux et qui sont une esquisse déjà brillante de son art personnel. En 1920, il joue dans Ce crétin de Malec (*The saphead*) qui le propulse au même rang de star que Charlie Chaplin, La maison démontable (*One Wee*, 1920) où il obtint son premier grand rôle, L'épouvantail (*The scarecrow*, 1920), Voisins-voisines (*Neighbours*, 1920), Malec chez les fantômes (*The haunted house*, 1921), L'insaisissable (*The goat*, 1921), Malec chez les indiens (*The Paleface*, 1921). Entre 1921 et 1923, une seconde série de onze courts métrages établit et confirme son art et sa personnalité : Malec forgeron (*The blacksmith*, 1922), Grandeur et décadence (*Day dream*, 1922), Frigo à l'Electric hôtel (*The electric house*, 1922), Frigo déménageur (*Cops*, 1922), Malec aéronaute (*The balloonatic*, 19213), Le nid d'amour (*The love nest*, 1923). Après ses pairs, Chaplin et Harold Lloyd, Keaton, va enfin se lancer dans le long-métrage comique, en tant que réalisateur et interprète. Le tournage prenait huit semaines contre trois pour les courts métrages et le montage deux à trois semaines. Ce nouveau système lui laissait du temps pour se consacrer à l'élaboration de l'histoire et au reste du travail de préparation. Son hyper conscience professionnelle, dix à dix-huit heures de *story-conference* au studio, six jours par semaine lui permet d'appivoiser son inspiration. Sa notoriété franchit peu à peu les frontières. En France, on le connaît sous deux pseudonymes, Malec et Frigo. De 1923 à 1928, il va écrire, interpréter, réaliser et produire une dizaine de longs métrages qui comptent parmi les plus grandes réussites comiques et poétiques du cinéma muet et du cinéma tout court. Suivant toujours les aventures d'un homme dépassé par ses problèmes, il enchaîne les gags visuels avec intelligence et efficacité dans des films comme *Les Trois Ages*, une *parodie d'Intolérance* de D.W. Griffith et *Les Lois de l'hospitalité* sur le thème de la vendetta. Il est à son apogée dans *La Croisière du Navigator* (1924) et *Le Mécano de la Générale* (1926), derniers films dont il a le plein contrôle. Réputé avoir filmé le déclin du comique, le réalisateur Edward Sedgwick

met en scène Buster Keaton dans des œuvres redécouvertes aujourd'hui : *Le Caméraman* (1928), *Le Figurant* (1929) et *Le metteur en scène* (1930) en sont les exemples types. Après *Le Caméraman* (1928) et *Le Figurant* (1929), ses deux films indépendants son œuvre personnelle est achevée.

Buster Keaton n'a jamais pris soin de protéger son œuvre et sa liberté de créer. Il va alors perdre très vite le contrôle artistique de ses films. Il signe un peu malgré lui un nouveau contrat avec la Métro Goldwyn Mayer, alors sous l'égide d'Irving Thalberg, au pouvoir dictatorial, qui lui impose ses propres collaborateurs et le formate. Keaton doit alors renoncer à sa petite équipe et à ses méthodes artisanales. Dès 1930, après son dernier chef-d'œuvre, *Le Caméraman* et son mariage avec Natalie Talmadge, la fille d'un grand producteur hollywoodien en déclin, il est mis à l'écart des studios et se voit adjoindre un partenaire pour ses films suivants. Sa liberté de créateur est à jamais aliénée. Les premiers films qu'il va entreprendre à la M.G.M seront néanmoins des succès, *L'Opérateur* et *Le metteur en scène*. Mais sa carrière est vite brisée et il va vraiment décliner à la fin des années 30. Chaplin l'avait pourtant prévenu : « Tout le monde, lui a-t-il dit, voudra te montrer comment faire tes films. Ils te détruiront en voulant t'aider. Ils te fausseront le jugement. Tu t'épuiseras à discuter en sachant que tu as raison. » Tout se passe exactement selon cette prédiction.

Les films de Keaton n'avaient pas besoin de paroles. Son art était purement visuel. Tout va changer un peu avant 1928 avec l'arrivée du cinéma sonore puis parlant. Lorsqu'il s'est mis à vouloir faire rire avec des mots en greffant des paroles à son personnage, il amorça son déclin. Faire avec lui du « Keaton parlant » ne fonctionna pas. Sa voix dépareillait avec son personnage. Sa légèreté et son inventivité comique furent reconverties en simples gags verbaux. Ses premiers « essais » n'eurent que peu de succès.

Il aurait peut-être pu s'arrêter pour réfléchir afin d'affronter ces nouveaux tracassés. Mais, pris dans sa propre logique, il choisit la fuite en avant et s'enferme dans une spirale d'échec. C'est alors qu'en 1932, commence la période la plus sombre de sa carrière. Après son divorce qui l'abat moralement, il se dispute avec Louis B. Mayer, grand patron des studios, qui le met à la porte à la fin du tournage du *Roi de la bière*. Il tourne deux films en Europe, dont un en France, *Le roi des champs-Élysées* et en 1934, il signe un contrat, jusqu'en 1938, avec la firme *Educational* pour seize courts métrages à 5 000 dollars par film. Il tourne ensuite dix autres bandes pour la Columbia de 1939 à 1941 : Les rivaux de la pompe (*One Run Elmer*, 1935), Romance dans le foin (*Hayseed Romance*, 1935), Héros de la marine (*Tars and Stripes*, 1935), Chef d'orchestre malgré lui (*Grand Slam Opera*, 1936), Le chimiste (*The Chemist*, 1936), Le magicien (*Mixed Magic*), Candidat à la prison (*Jail Bait*, 1937), la roulotte d'amour (*Love Nest on Wheels*, 1937), *Hollywood handicap* (1939), *nothing but pleasure*

(1939), *the taming of the snoo* (1940), *the spoo speaks* (1940), *general nuisance* (1941), *She's oil mine* (1941). Le contrat permanent d'homme à tout faire qui le liait à la M.G.M, il l'honorera jusqu'en 1950 pour cent dollars par semaine et sera, tour à tour, réalisateur de courts métrages comiques, scénariste, gagman de vedettes et fera quelques apparitions diverses dans certains grands films. L'un des plus grands artistes de ce siècle vivra encore près de quarante ans, pour ne plus accomplir que des besognes.

Keaton a terriblement souffert de la perte de son autonomie artistique et ne peut se résoudre à cette déchéance. Il plonge alors dans la dépression et noie son chagrin dans l'alcool, l'obligeant à suivre une cure de désintoxication.

Alcoolique, vieillissant, souffrant du passage au parlant, il ne sera plus réalisateur mais simple faire valoir tant sur l'écran qu'à l'affiche. Il s'est contenté de caméos⁹⁰, enchaînant alors une série de rôles accessoires, contrôlés voire corrigés par Hollywood, des films moyens, parfois médiocres qui n'ont plus rien à voir avec son talent, excepté son apparition dans *Sunset Boulevard* monument cinématographique signé Billy Wilder avec, présent dans le film, un autre « oublié » d'Hollywood, l'immense Erich Von Stroheim. On le verra également dans *Les Feux de la rampe* (1956), film de Chaplin qui réunit les deux plus grands comiques cinématographiques pour quelques scènes immortelles comme celle du maquillage dans la loge et plus tard Chaplin et Keaton sur scène, comme deux clowns vieillissants et oubliés. Il fera aussi quelques « caméras cachées » où éclate au travers de quelques gags truculents, le vrai visage de Keaton. Il poursuit ainsi cette sorte d'exil jusqu'en 1957, année au cours de laquelle il est engagé comme conseiller technique de *The Buster Keaton story*, un film tourné sur sa carrière avec, dans son rôle, Donald O'Connor.

Buster Keaton reçoit un oscar en 1959 pour l'ensemble de sa carrière. Deux ans plus tard, il participe à un épisode de *La Quatrième Dimension*. Il joue le rôle d'un balayeur grincheux qui se plaint de son époque (1890) et s' imagine que la vie en 1961 y est bien plus agréable. À la fin de l'épisode, on le voit sourire. Buster dut attendre le début des années soixante pour connaître un nouveau succès. On a alors ressorti ses meilleurs films (*Le Mécano de la Général*, *Sherlock Jr.*, *La croisière du Navigator...*). De jeunes réalisateurs comme Richard Lester, ont retrouvé les négatifs originaux et ont touché un nouveau public qui reconnut, enfin, le génie de Keaton. Il publie son autobiographie en 1960, fut honoré d'un oscar pour l'ensemble de sa carrière et entre enfin dans la légende du 7^e art. À partir de 1962, avec la réédition internationale du *Mécano de la Général*, Keaton retrouve la gloire d'antan et les cinéphiles du monde entier reconnaissent son génie comique. Les hommages des cinémathèques puis les rééditions successives de ses films dans les années 60 et 70 ont rendu intact son génie de cinéaste. C'est dans cette situation d'artiste reconnu

et à nouveau honoré qu'il vit ses dernières années dans la banlieue de Los Angeles. Il décède d'un cancer du poumon le 1^{er} février 1966, à l'âge de 70 ans à Woodland Hills en Californie. Lors d'une conversation avec Peter Bogdanovich, Keaton avait confié ; « *je souhaiterais être mis en terre avec un jeu de cartes et une rose afin d'être prêt à toute éventualité...* » Eleanor Norris qu'il épousa en troisième noce en 1960 restera son épouse jusqu'à sa mort. Elle déclarait dans un documentaire sur sa carrière, qu'il jouait aux cartes avec des amis la nuit avant sa mort. Quelques années auparavant, pour arrêter de fumer, il avait construit dans son garage un train électrique assez long. Sur les bons conseils d'Eleanor, il posait sa cigarette dans un des petits wagons et ne prenait qu'une bouffée au passage du train, tous les quatre tours. Eleanor meurt en 1998, également d'un cancer du poumon.

■ Son génie est immense

Il cherche à faire rire par les moyens les plus raffinés, mais sans se préoccuper de poésie, ni de morale, ni de « profondeur humaine ». Il s'était interdit de rire ou seulement de sourire, sur l'écran et refusait même les actrices trop facilement rieuses parce que, répondra-t-il invariablement, « Je me concentrais sur ce que je faisais ». Le rire est donc rigoureusement réservé au spectateur payant qui ne doit pas savoir que « tous les gags sont tirés des lois de l'espace et du temps et qu'une bonne scène comique comporte plus de calculs mathématiques qu'un ouvrage de mécanique ».

Son cinéma est en perpétuel mouvement parce qu'il pense



La « Croisière du Navigator » (1925), Coll. « Cahiers du cinéma »

⁹⁰ Un **caméo** (francisation du terme anglophone *cameo appearance*, apparu en 1851 dans le monde du théâtre) est l'apparition fugace dans un récit d'un acteur, d'une actrice, du réalisateur ou d'une personnalité. Par extension, le terme *cameo* peut désigner toute apparition d'une personne ou d'un personnage dans une œuvre où l'on ne s'attendrait pas à la voir. Les anglophones emploient également l'expression pour désigner une apparition extrêmement courte d'un personnage.

que l'immobilisme est source de régression. Il sait se trouver là où l'on ne l'attend pas et invite le public à deviner ce qui va se passer pour finalement le surprendre avec un gag complètement différent comme dans *La Maison démontable* où Keaton se démène pour enlever sa maison démontable de la voie ferrée car un train pointe au loin. Il y parvient, après maints efforts. Mais à cet instant, sa maison est réduite en miettes par un autre train qui arrive en sens opposé. Il s'agit expressément d'aller plus vite que le langage et si possible plus vite que la pensée. Dans *Le Cameraman*, on voit Keaton sur son pallier parlant au téléphone avec une fille, à l'autre bout de la ville, qui accepte de le rencontrer. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il dévale les escaliers, les étages ; il traverse les rues, les places, les avenues, d'une foulée sûre et élégante, et se trouve en face de sa bien-aimée au moment même où elle raccroche le téléphone.

Keaton se servait de certains *gags-éclair*, instantanés, d'une intelligence peu commune. Le gag de la transformation de Keaton en une vieille femme dans *Sherlock Junior* restera l'un des sommets du cinéma keatonien. Dans *Sherlock Junior*, il suit comme son ombre le *méchant*. Celui-ci jette sa cigarette en l'air avec une précision diabolique, Keaton la récupère en plein vol et se met à la fumer. Il devient alors l'ombre physique du méchant. Ce transfert se concrétise en récupérant et en détournant l'objet qui différencie notre héros du méchant ; la cigarette.

Il a également un sens exceptionnel de l'espace. Ses grands *travellings* sont toujours des modèles du genre. Dans *Fiancées en folie*, on le voit fuir devant une bonne centaine de filles en robe de mariée. Elles veulent toutes s'emparer de lui afin qu'il exécute la promesse d'une malencontreuse petite annonce matrimoniale. Il court donc de face avec, au fond de l'image, toutes ses poursuivantes. Si l'on analyse la mise en scène, on découvre que cette poursuite, tout à fait bizarre, est en réalité étrangement immobile, puisque les distances relatives demeurent égales, de Keaton aux mariées, mais surtout de la caméra à Keaton. Le déplacement de la caméra se règle strictement sur sa vitesse, si bien qu'il demeure à la même place au centre de l'image, tandis que le fond court.

Chez Keaton la matière aussi, revêt une importance primordiale. Elle est palpable visuellement. Dans *Les Trois Âges*, Buster joue au *base ball*. Avec un coup d'une maîtrise inouïe sa partenaire expédie la balle sur lui. Lorsque Keaton tombe sous le choc de cette balle, il nous fait ressentir la matière dont la balle est constituée. Dans *Les Fiancées en folie*, Keaton fait une demande en mariage par écrit à une parfaite inconnue. Elle refuse en déchirant sa lettre. Au-delà de ce geste, le refus se multiplie en autant de morceaux déchirés, cette fois encore la matière - ces dizaines de petits bouts de papier déchiré - vient appuyer l'émotion, en l'occurrence le dépit de Buster.

Nous trouvons également chez Keaton un besoin de reconnaissance et d'affirmation. Certains de ses « partenaires-

objets » sont bien souvent, proportionnellement à lui, gigantesques : la locomotive dans *Le Mécano de la General*, le paquebot dans *La croisière du Navigator*... Il pense que les gros objets ne sont pas plus dangereux que les petits. Mais le danger n'effraie pas Keaton. Il fait parvenir son personnage à une dimension humaine concrète.

Il n'avait pas de prétention esthétique ou morale mais il consacrait une énorme quantité de temps pour ses trouvailles. Il ne se voit pas comme un *auteur* de films, écrit Claude Jean Philippe⁹¹. « Une des raisons, dira-t-il, pour lesquelles je n'ai jamais pris au sérieux les éloges dithyrambiques, c'est que ni moi, ni mes réalisateurs, ni mes *gagmen*, n'étions des *auteurs* au sens littéraire du mot. Ceux qui ont le plus souvent collaboré avec moi (Clyde Bruckman, Joseph Mitchell et Jean Havez) n'ont jamais écrit que des gags, des sketches de vaudeville et des chansons. Je doute qu'aucun d'entre eux ait jamais eu son nom sur la couverture d'un livre... De temps en temps, dit-il, nous faisons venir de New York des auteurs réputés. Je n'ai pas souvenir qu'un seul d'entre eux ait été capable de nous fournir le genre de matériau dont nous avons besoin. » Voilà pourquoi un *auteur*, au sens littéraire du mot, ne peut lui être d'aucune utilité.

Keaton ne délivre aucun message politique, idéologique ou religieux. Il nous enseigne qu'il est vain de se battre pour des causes qui ne sont pas les siennes, non par peur ou par lâcheté, mais pour souligner simplement l'inutilité de ce conflit. À l'inverse de Chaplin qui est parvenu politiquement à faire prendre conscience de certaines choses (*L'Émigrant*, *Les Temps modernes* ou *Le Dictateur*), Buster Keaton restera un pur poète, un authentique conteur de films. Buster Keaton ne sollicite pas notre pitié. Il cherchait un accord entre lui et le monde qui l'entoure.

Bibliographie

Publications en français :

- 1- Jean-Patrick Lebel, *Buster Keaton*, collection Classiques du cinéma, Éditions universitaires, 1964.
- 2- Marcel Oms, *Buster Keaton*, Premier Plan, 1964.
- 3- Buster Keaton et Charles Samuels, *Mémoires. Slapstick* (traduction de l'autobiographie *My Wonderful World of Slapstick*), Librairie L'Atalante, 1984; réédition collection Points/Virgule, Seuil, 1987.
- 4- Jean-Pierre Coursodon, *Buster Keaton*, Seghers, 1973; réédition par les éditions Atlas-l'Herminier, 1986.
- 5- Robert Benayoun, *Le Regard de Buster Keaton*, Herscher, 1982; réédition dans la collection Poche/Cinéma, Ramsay, 1987.
- 6- Olivier Mongin, *Buster Keaton, l'Étoile filante*, Hachette, 1995.
- 7- Claude Jean Philippe, *Buster Keaton*, *Encyclopaedia Universalis*,

Publications en anglais :

- Buster Keaton *Interviews*, recueil d'entretiens avec l'acteur-réalisateur de 1921 à 1965 sous la direction de Kevin W. Sweeney, collection Conversations with Filmmakers, éditions University Press of Mississippi.

⁹¹ Claude Jean Philippe *Buster Keaton*, *Encyclopaedia Universalis*

MUSIQUE : Franz Liszt (1811 – 1886)

Mireille PENOCHET



Portrait de Franz Liszt : Heinrich Lehmann, 1839, Musée Carnavalet, Paris

Sur ce portrait Franz Liszt a 28 ans. Son visage nous happe dès les premières secondes par la beauté des traits, la bouche enfantine, les yeux clairs et graves. Nous sommes immédiatement séduits. Comme en écho à cette beauté, sa main nous parle de virtuosité, de piano et de musique. Voilà celui que son père voulut prodige et qui le fut, sans l'ombre d'un doute. L'enfant précoce portera jusqu'à sa mort ses idéaux, son humanisme, son talent de pianiste et de compositeur, avec un enthousiasme teinté d'exaltation. Il y a le musicien « le plus musicien des musiciens » selon Wagner et l'homme. Un homme qui nous interroge par sa liberté, son humanité, sa quête permanente et son parcours complexe.

Franz Liszt naît le 22 Octobre 1811 à Doborjan, petite bourgade de Hongrie, tout près de la frontière autrichienne. Il est le fils unique d'Adam Liszt, intendant des bergeries du Prince Esterhazy qui sera le protecteur de Haydn et de Maria Anna Lager, ancienne femme de chambre de Vienne. Le père est musicien. Il joue du violoncelle au sein de l'orchestre de son employeur, mais il a un goût particulier pour le piano qu'il pratique avec un certain talent. Très vite il réalise combien Franz est doué pour la musique. Comme le père de Mozart, il va prendre en main le destin de son fils. Il lui écrira : « Tu réaliseras cet artiste idéal dont l'image avait vainement fasciné

ma jeunesse ». Voilà qui a le mérite d'être clair. Ainsi, l'enfant dès l'âge de 5 ans commença son apprentissage sous la fêrule de son père : six heures de piano par jour, alors que sa santé est fragile et qu'il fait des convulsions, coupées de quelques cours d'enseignement général avec le vicaire de la paroisse. Très vite d'ailleurs, ceux-ci seront abandonnés. Car il faut travailler, encore travailler. Mais quand on aime tout est léger n'est ce pas ? Et Franz aime passionnément la musique et le piano. Sa mère l'oblige parfois à s'arrêter, inquiète de la répétition des épisodes de fièvres qui mettent sa santé en danger. Il joue sous le portrait de Beethoven qui, toute sa vie restera son père spirituel et à qui il porte une admiration sans borne. À tel point qu'il veut devenir « comme lui ». « Il faut, lui dit le père, jouer devant le Prince. C'est la seule façon de reconnaître ton talent. Tu auras une bourse et tu pourras progresser ».

Franz n'a ni titre ni argent. Plus tard, il dira à Marie d'Agoult : « N'étant personne il faut que je devienne quelqu'un ». D'où son acharnement dans le travail, sa boulimie de connaître, d'apprendre, de prendre aux autres pour mieux redonner, « L'éternelle soif de la soif me consumera éternellement », écrit-il.

Premier concert à Vienne : Il a dix ans et rencontre Karl Czerny et Luigi Salieri. Les deux hommes, l'écoutant pour la première fois, furent tellement subjugués qu'ils acceptèrent de lui donner gratuitement des leçons. Il devra en partie sa virtuosité époustouflante et sa maîtrise de l'harmonie à ces deux professeurs. Les parents laissent tout, quittent leur petite ville pour Vienne et la famille se loge tant bien que mal. Que de sacrifices ! Les concerts s'enchaînent à Munich, Stuttgart et Strasbourg. Puis, vient enfin Paris où tous déménagent encore, avec pour but, le rêve du père : voir son fils rentrer au conservatoire prestigieux de cette ville dont Luigi Cherubini est le directeur. Hélas, l'homme est peu aimable et intraitable : on ne prend pas d'étrangers. Étrange décision de la part d'un Italien ! Franz, ce jour là, sanglota pendant des heures.

Tant pis, il continue, prend des leçons, travaille. Et les concerts se multiplient. L'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne. Il a 13 ans. Ses yeux brillent de joie. La fatigue s'envole. Le père est là et relâche parfois son exigence. La mère cache ses larmes d'émotion. Les frères Erard, facteurs de pianos, lui ont offert un de leurs instruments. Quel bonheur ! Se souvient-il de son impossibilité, plus jeune, à jouer les huit notes de l'octave ? Et comment il trichait ? Et de sa fierté quand il put, avec ses doigts, faire le grand écart de dix notes sur le clavier ? Il sait maintenant que, techniquement, rien ne lui résiste.

En 1826, le voilà sur les routes de France accompagné de son père. Imaginons les spectateurs toulousains soulevés d'admiration devant le talent de ce garçon de quinze ans ! Ce qui est certain c'est qu'il rentra dans l'église Saint-Sernin et qu'il fut émerveillé par la beauté du lieu tandis que quelqu'un jouait de l'orgue dans l'odeur entêtante de l'encens. Liszt pria depuis

son plus jeune âge. Et l'enseignement de l'harmonie par Saliéri qui utilisait les genres de la musique religieuse comme sujet d'étude, lui fit découvrir qu'il était possible de prier dans la musique.

Une page se tourne avec la mort de son père. Il donne des leçons de piano pour vivre et faire vivre sa mère car l'argent manque cruellement. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Caroline de Saint Cricq. Les deux jeunes gens tombent amoureux. Mais le père, Comte et notable de l'époque, met fin à cette idylle : sa fille mérite mieux qu'un simple pianiste. Pauvre Franz ! Ses origines le rattrapent. Il se sent humilié, mal né et rentre dans une période où mysticisme et dépression s'entremêlent dans un impérieux désir d'être prêtre.

Cependant, la vie intense, intellectuelle et artistique dans le Paris des années 1830, le sort de sa morosité. Il rencontre Georges Sand et bien sûr Chopin, si différent de lui et qu'il aime comme un frère. Berlioz et Paganini ouvrent le chemin d'une autre musique. Et la révolution avec les Trois Glorieuses, le passionne autant qu'elle passionne Berlioz. Il ébauche même une « symphonie révolutionnaire ».

Sa liaison avec Marie D'Agoult, comtesse mariée et mère de deux enfants le transforme en voyageur, fuyant avec elle vers la Suisse et l'Italie. « Les années de pèlerinage » chefs d'œuvre littéraires et pianistiques témoignent des séjours créateurs dans ces pays, où amour et musique se mêlent. Puis naissent trois enfants et Franz multiplie les concerts dans toute l'Europe. Errance dorée car il gagne de l'argent, hypnotise les spectateurs : envolés les complexes dus à sa condition d'enfant pauvre ! Mais les voyages continuent et comme souvent tout arrive en même temps, à 31 ans, le voilà en Allemagne, nommé chef d'orchestre à la cour de Weimar alors que se consume sa rupture avec la comtesse. Leur histoire nourrira des pages entières. Femme intelligente et cultivée, elle n'hésita pas plus tard à le calomnier. Et Franz séducteur, séduira les femmes jusqu'à la fin de sa vie.

Les dix ans passés à Weimar lui apportent une certaine maturité. Il a rencontré une autre Caroline (von Sayn-Wittgenstein) encore mariée, princesse très pieuse, qui essaiera en vain, pendant des années, de faire annuler son mariage pour l'épouser. Il compose les poèmes symphoniques, forme totalement inventée par lui, puis la magnifique sonate en si mineur et dirige les œuvres des plus grands. C'est l'époque d'une vie sereine et créatrice avant de reprendre la route entre Weimar, Rome et Budapest.

Son œuvre pour piano, tout au long de sa vie fut le centre de son activité. Il est le père de la technique moderne et du récital. Liszt écrit : « Voyez vous, mon piano c'est pour moi ce qu'est au marin sa frégate, ce qu'est à l'Arabe son coursier, plus encore peut être car mon piano jusqu'ici c'est moi, c'est ma parole, c'est ma vie ». Il faudrait énumérer tous les titres des pièces pour en ressentir l'évocation poétique. Par exemple : « Pastorale, le Mal du pays, Au bord d'une source » sans oublier « Les harmonies poétiques et religieuses » qui disent bien ses préoccupations et ses goûts. Les « études d'exécution

transcendantes » donnent une idée de la technicité redoutable du piano lisztien. Quant à ses transcriptions et paraphrases au nombre de 351 dans une œuvre générale de 678 pièces, elles parlent de ce qui était essentiel pour Liszt : non pas trahir mais aimer davantage, ajouter du chant aux lieder, rendre plus beau ce qu'il trouve beau. Ce goût du beau qui, chez lui, est absolu, il l'avoue à Wagner : « Dussé-je de toute ma vie ne rien produire de bon et de beau, je n'en sentirais pas moins une joie réelle et profonde à goûter ce que je reconnais et ce que j'admire de beau et de grand chez d'autres ». C'est ainsi qu'il « goûta et admira » Beethoven, Berlioz, Schubert, Verdi, Bellini, Bach, et tant d'autres. Il devait travailler et interpréter toutes ces œuvres éclairées par lui d'une nouvelle lumière. Et comme à l'époque, la radio et le disque n'existaient pas, on peut trouver, généreux, le fait qu'il ait permis au public d'accéder à de nouvelles musiques.

Un temps, et alors en pleine carrière de virtuose, il avait rejoint la Franc Maçonnerie dont il s'éloigna sous l'effet de son rapprochement progressif avec le catholicisme, jusqu'à recevoir les ordres mineurs en 1865. Incroyable Liszt qui voulait tout vivre ! Il le disait lui-même : « Dans la vie il faut décider si l'on veut conjuguer le verbe avoir ou le verbe être ».

Dans la dernière partie de sa vie il avait choisi de se retirer de la vie mondaine. Il mourut à 75 ans à Bayreuth, mal aimé par son seul enfant vivant : sa fille Cosima davantage préoccupée par la musique de son mari Wagner. Peut être fut-il en son temps, mal compris, mal connu et donc mal aimé. Il s'en plaignait lui-même. Lui reprochait-on une certaine dispersion, ou bien les paillettes de son succès ? Borges a sans doute raison quand il dit : « la gloire est une incompréhension, peut-être la pire ».

Liszt le Hongrois des rapsodies qui retournait dans son pays, ému aux larmes par la musique tzigane, ce bohémien qui faisait ses tournées en roulotte, cet homme libre, multiple et passionné, tourné vers l'autre, vers tous les peuples, ce Franz Liszt qui aimait de tant de façons et nous laisse subjugués par tant de beauté, comment ne pas l'aimer ? Mais laissons la parole à Théophile Gauthier : « Liszt donne une âme au piano. Ecoutez cette musique : ne sentez vous pas que la création tout entière est là-dedans, qui se remue avec ses mille voix, ses mille bruits, ses mille harmonies de l'air, de la terre et du ciel : soupir du vent, murmure du feuillage, plainte des flots, mugissement de la foudre, cri de l'insecte, chant de l'oiseau, dialogue varié, infini, immense, éternel ».

Bibliographie :

- Franz Liszt. Jean Yves Clément. (Actes Sud.)
- Liszt transcritteur. Jacques Drillon. (Actes Sud.)
- La mort de Franz Liszt. Alan Walker. (Buchen. Chastel.)
- La vie de Liszt est un roman. Zsolt Harsanyi (Babel, livre de poche)
- Musique et Franc Maçonnerie N° 565. L'éducation Musicale.

NOUVELLE : Coq au vin

Dr Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation. CCR Toulouse

La cuisine est le fidèle témoin du degré de raffinement d'une civilisation, dont les recettes constituent sinon des aphorismes, pas toujours des axiomes mais bien souvent des adages de cette sagesse que je n'ose qualifier de prédigérée. Certaines d'entre elles sont filles du hasard comme la Zuppa Pavese fruit de l'émotion d'une pavesane devant le roi de France prisonnier des impériaux au midi de la bataille où François I perdit tout « fors l'honneur », de la nécessité comme le veau (le lapin ?) Marengo au soir du combat éponyme, ou de la distraction comme la tarte Tatin des demoiselles du même nom. L'origine d'autres est sujette à contestation et chacun de proposer sa version. C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger le coq au vin.

Jules César, l'avait, dit-on, découvert lors de la conquête des Gaules ; et il en redemandait ! Le volatile était, selon la légende, cuisiné à base d'un vin auvergnat, le Chanturge. Mais cette version, comme les autres d'ailleurs, ne fait pas l'unanimité et nombre de régions françaises de revendiquer la paternité d'une recette qu'on pourrait presque ranger dans les lieux de mémoire de la nation. Lors de son exil en Belgique, Léon Daudet, véritable « addict » à ce plat, en passait commande chez La Mère Genin à Paris. Cette dernière le préparait le soir, l'enfermait dans une cocotte (juste retour des choses...) bien close le confiait au fils du polémiste qui sautait dans le train pour Bruxelles l'apporter encore chaud pour le déjeuner paternel. À la fin du XIII^e siècle, Florence et Sienne entrent encore une fois en conflit pour une énième question de frontière. La chose n'est pas nouvelle puisque l'histoire des villes médiévales italiennes en général, et des deux métropoles toscanes en particulier, est jalonnée de guerres menées par les Condotierri, ces mercenaires entrepreneurs de guerre qui se vendent au plus offrant. Cette coûteuse manière de faire, (rarement toutefois en vies humaines) se termine le plus souvent par un accord en espèces sonnantes et trébuchantes. Ainsi, par deux fois en 1201 et en 1208, l'église San Miniato de Fonterutoli près de Sienne a vu un traité mettre fin à un conflit entre les deux cités rivales. Hélas elles ont continué à s'affronter jusqu'à la féroce bataille de Montaperti le 4 septembre 1260 qui rougit les eaux de l'Arbia (« Face l'Arbia colorata in rosso » Dante Enfer

X 85/86). Et malgré la terreur d'un nouveau bain de sang les deux cités n'hésitent pas à s'affronter à nouveau en 1432 à San Romano. Cette confrontation, marquée par la mort de nombreux chevaux et d'un seul combattant inspire alors à P.Ucello le célèbre tryptique aujourd'hui dispersé entre Florence, Paris et Londres qui fascine toujours les critiques d'art.

En Toscane cependant, le souvenir de Montaperti reste vivace dans les populations et tout le monde pousse un soupir de soulagement à l'annonce de la solution retenue pour régler un nouveau conflit de frontière entre les deux éternelles rivales. Renouvelant l'exemple de l'antiquité grecque, deux cavaliers, un florentin et un siennois partiront chacun de leur ville respective au chant du coq. Leur point de rencontre marquera la frontière entre Sienne et Florence. Le marché conclu en ces termes, chacun se loue de l'originalité et de l'innocuité d'une telle solution ; d'autant plus qu'on fait l'économie financière d'un entrepreneur de guerre, ce qui n'est pas pour déplaire aux contribuables. Au jour dit et au chant du coq les cavaliers se mettent en route à la rencontre l'un de l'autre.

Le coq florentin, noir, volontairement mal nourri, maigre voire famélique, se réveille bien avant potron minet et le cavalier part aussitôt. Son homologue siennois, blanc, repus et dodu préfère, quant à lui faire la grasse matinée et ne chante que fort tard, libérant le cavalier siennois avec un lourd handicap, à tel point qu'il rencontre son homologue et rival à Fonterutoli à seulement 20 kilomètres de Sienne alors que le Florentin avait parcouru près des trois quart du chemin. Ainsi, Florence agrandit son territoire avec notamment l'annexion des communes de Castellina, Radda et Giaiole qui formeront dès le siècle suivant la ligue du Chianti dont le symbole, un coq noir, le fameux Gallo Nero, orne les bouteilles. Le volatile florentin sera immortalisé par Giorgio Vasari qui le peint sur le plafond du hall des Cinq Cents au Palazzo Vecchio de Florence. En 1716, Cosme III, grand duc de Toscane fera publier un édit établissant officiellement les limites du district de Chianti : c'est le premier document légal de l'histoire reconnaissant une zone de production viticole. Quant au coq siennois, je laisse à votre sagacité le soin de deviner quel sort fut le sien.

CHRONIQUE : Le mot de la fin

Pr Paul LEOPHONTE

Pr Honoraire des Universités
Membre correspondant de l'Académie Nationale de Médecine



Le fils puni (Greuze)

Je m'arrêteraï de mourir s'il me venait un bon mot, disait Voltaire à la fin de sa vie. Il se plaignait, accablé des maux du grand âge : *je meurs en détail*. Le moment venu il dit simplement au médecin qui lui frictionnait les tempes : *laissez-moi mourir*. L'humour est la façon la plus élégante de tirer sa révérence, mais il est peu partagé en la circonstance. Fontenelle que l'on félicitait alors qu'il était tout près d'avoir cent ans s'était récrié : *chut ! La mort pourrait nous entendre* ; et quand la mort approcha, à son médecin qui s'inquiétait de savoir s'il souffrait il répondit joliment : *je sens comme une difficulté d'être...* Madame de Soubise, maîtresse (contestée) du Roi Soleil, confessa en toute humilité au moment de rendre son dernier soupir : *Je me regrette*. Heureux temps où prévalait sur l'amertume et l'angoisse de la fin l'élégance du trait. Chateaubriand raconte qu'au bord du lit de Madame de Coislin mourante (elle était née du premier marquis de France !) il se racontait « qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller ; si l'on était bien attentif et qu'on ne perdît jamais de vue l'ennemi, on ne mourait point. » *Je le crois*, avait dit Madame de Coislin, *mais j'ai peur d'avoir une distraction*. Peu après elle expira.

La plupart des mots de mourants – les bons mots ou les mots édifiants – sont bien souvent apocryphes. On doute que Bach au moment de s'éteindre ait réellement dit : *je vais en-*

A Jean-Philippe Derenne

L'art de mourir se perd comme l'art de vivre et pour les mêmes raisons. Paul Morand
...Si j'étais un faiseur de livres, je ferais un registre commenté des morts diverses. Montaigne

tendre la vraie musique ; ou Corot : *j'espère de tout mon cœur que l'on peut peindre au ciel*. Balzac à l'agonie a-t-il vraiment réclamé à son chevet Bianchon, le médecin omniprésent de *La Comédie humaine* ? On a prêté à Goethe ce cri : *De la lumière... Encore plus de lumière !* Plus simplement il aurait serré la main de sa belle-fille, murmurant : *al-lons, petite femme, laisse-moi encore un moment ta chère petite patte* - ce qui, au demeurant, est plus émouvant. Une toute récente biographie de Rabelais confirme le peu de vraisemblance du propos ultime que la postérité attribue à l'auteur de *Pantagruel* : *Tirez le rideau, la farce est jouée !* Et Victor Hugo n'aurait pas composé sur son lit de mort l'alexandrin parfait qu'on lui attribue : *c'est ici le combat du jour et de la nuit* ; mais s'adressant à sa petite-fille : *adieu Jeanne* ; puis : *séparation...* Un journal américain avait signalé par erreur dans ses colonnes la mort de Victor Hugo sept ans avant qu'elle ne survînt. Quand il mourut le même journal titra (humour du rédacteur en chef ?) : nous avons été les premiers à annoncer la mort du poète !

Dans la réalité, si la mort ne foudroie pas à l'improviste ou si le mourant n'est pas empêché de s'exprimer par la machinerie intrusive d'une réanimation, on meurt bien souvent en fin d'évolution d'une maladie, pris de cours ou dans les râles et les propos inintelligibles de l'agonie. Parfois dans la stupeur et l'angoisse, l'imprécation, ou dans la résignation et le mutisme. On meurt de plus en plus souvent à l'hôpital, en clinique, en maison de retraite - dans une quasi solitude ; rarement chez soi, la famille réunie au chevet, cueillant aux lèvres du mourant quelques clichés et ses dernières volontés, au cours d'une scène édifiante, comme dans *Le fils puni* de Greuze.

Le plus illustre des morts - Fils de Dieu pour le croyant ou « homme incomparable » selon l'athée Renan - a beaucoup parlé avant de mourir. Il s'est exprimé sur la croix sept fois selon les Evangélistes. Après avoir pardonné à ses bourreaux et au bon larron qu'il promet d'accueillir dans la mai-

son du Père, il prononce, selon l'Évangile de Jean, un laconique et si humain « j'ai soif », et au moment d'expirer ce dernier mot : « c'est achevé ». Paroles plus édifiantes selon Luc : « Père, en tes mains je remets mon esprit » ; comme s'il se reprenait du doute bouleversant qu'il avait exprimé auparavant (rapporté par Matthieu et Marc) : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Des mots qui résument la condition humaine et depuis vingt siècles auront fait plus pour l'attachement au Christ, chrétiens et agnostiques confondus, que les miracles décrits dans les Évangiles.

Il est intéressant de se pencher sur ce que le christianisme qui a si fortement imprégné la civilisation en occident, désormais en déclin, aura changé non dans l'approche de la mort (ce qui outrepasserait très largement les limites des quelques observations consignées ici) mais dans les dernières paroles des mourants. Quels furent les derniers mots de celui qui fut *l'architecte du christianisme* et périt sous la hache du bourreau ? Les premières Églises, rapporte la biographe de saint Paul, Marie-Françoise Baslez, répétaient fidèlement à chaque anniversaire de sa mort : « Il se leva, se tourna vers l'orient et pria longtemps en ces termes : Père, je remets mon esprit entre tes mains... Il termina sa prière en hébreu pour être en communion avec les Patriarches. Puis il tendit son cou, sans plus prononcer un mot. » François d'Assise, le *poverello* si humainement proche du Christ, aurait dit, comme en écho à son « Cantique de frère soleil » : *sois la bienvenue ma sœur la mort*. Quant à la plus grande mystique du christianisme, éprise jusque dans sa chair du Fils de l'Homme, Thérèse d'Avila, dont on a dépecé par dévotion superstitieuse le cadavre demeuré intact - un pied et une mâchoire à Rome, une main à Lisbonne, un œil, des doigts et des lambeaux de chair épars en Espagne - elle aurait tenu ce propos un peu longuet pour accompagner le dernier souffle : *Mon époux et Seigneur ! L'heure désirée est venue. Il est temps de nous voir, mon aimé, mon Seigneur. Il est temps de me mettre en route. Partons, c'est l'heure...* Ces exemples sont extrêmes. Prenons le cas de chrétiens qui ne furent pas des saints. Celui par exemple de la dernière génération de grands écrivains catholiques. Bernanos eut ce mot mousquetaire : *à nous deux !* Claudel, bougon : *qu'on me laisse mourir... je n'ai pas peur*. De Mauriac, entré insensiblement dans l'agonie, son biographe Jean-Luc Barré ne retient que les derniers mots du roman qu'il avait en train : *c'est fini... c'est à jamais fini*. À ce propos une anecdote savoureuse : peu après la mort de l'auteur sulfureux de *Corydon* et de *l'Immoraliste*, Claudel reçut ce télégramme - *Enfer n'existe pas, tu peux te dissiper. Préviens Mauriac. Stop. Signé André Gide*. L'auteur facétieux serait Roger Nimier. Pour être plus sérieux, le mot le plus beau illustrant à mes yeux l'espérance chrétienne n'est ni d'un saint ni d'un homme de lettres catholique mais d'une actrice bien oubliée sinon de quelques cinéphiles, Gaby Morlay. À ses proches qui se lamentaient elle aurait dit d'un faible souffle :

ne pleurez pas, je ne pars pas, j'arrive. Moins assuré, le Père Lacordaire aurait geint : *Mon Dieu, ouvrez-moi ! Ouvrez-moi !...*

Chantal Delsol dans un livre récent, *L'âge du renoncement*, évoque la fermeture de la parenthèse judéo-chrétienne et conjecture, après une phase transitoire de nihilisme, le retour au paganisme, aux mythes et aux *Sagesses* antiques. Les *Sagesses* gréco-latines professaient le détachement et la tranquillité de l'âme. La recette : éviter de se poser les grandes questions existentielles : la vie, la mort... quel avant, quel après ? Pourquoi y a-t-il quelque chose au lieu de rien ?... *Souvent nous mourons d'avoir peur de mourir*, écrit Sénèque à Lucillius... Et Epicure : *ne pas souffrir, ne pas éprouver de crainte (...)* *Quand nous sommes, la mort n'est pas là, et quand la mort est là, c'est nous qui ne sommes pas !* Un détachement que bien avant le développement de la pensée stoïcienne ou épicurienne Socrate a affiché. Condamné à mort il avait déclaré : *Voici déjà l'heure de partir, moi pour mourir et vous pour vivre. De mon sort ou du vôtre, lequel est le meilleur ? La réponse reste incertaine pour tout le monde, sauf pour la divinité*. À quel dieu (quel Dieu pré-chrétien ?) fait-il référence ? Au moment de quitter la vie, il dira à l'un de ses proches : *Criton, nous devons un coq à Asclépios, ne manque pas d'acquitter cette dette*. Les malades avaient pour habitude en effet d'offrir au dieu de la médecine un sacrifice avant d'aller se coucher dans l'espoir de se réveiller guéris. Dans un registre différent mais avec un égal détachement, Auguste - maître de lui-même comme l'univers ! - sentant la mort venir déclara : *il faut qu'un empereur meure debout !* Il se fit vêtir de pourpre, coiffer et farder : *suis-je bon comédien ?* interrogea-t-il en souriant. Un peu plus tard il expirait dans les bras de sa femme Livie. Chacun se rappelle le fameux (mais incertain) *Tu quoque mi fili* de César assassiné par Brutus et ses spadassins ; et de Brutus lui-même se transperçant de son épée, le non moins célèbre : *Vertu, tu n'es qu'un mot !*

Quittons le *De viris illustribus* de notre classe de sixième. Une exécution ou un suicide peuvent être l'occasion d'un mot pour la postérité. On se souvient du malheureux Louis XVI, sous les cris de haine au pied de l'échafaud, la voix couverte par des roulements de tambours : *je meurs innocent, je pardonne à mes ennemis...* Les mots définitifs devant la guillotine ne manquent pas. Danton s'adressant au bourreau : *N'oublie pas surtout de montrer ma tête au peuple ; il n'en voit pas tous les jours de pareille !* Madame Roland : *O liberté, que de crimes on commet en ton nom !* Charlotte Corday écartant Sanson qui s'était placé devant la *faucheuse* : *Hé, laissez. J'ai bien le droit d'être curieuse, je n'en ai jamais vu* - avant de se jeter sous le couperet. On se souvient de la supplique de la Du Barry devenue la prière de quiconque demeure attaché jusqu'à la dernière minute à la vie : *Encore un moment, monsieur le bourreau !* Thomas More au pied de l'échafaud, affaibli, demanda à un assistant du bourreau de l'aider à en gravir les marches puis avec une

élégante désinvolture il ajouta : *Pour ce qui est de descendre, je m'en tirerai bien tout seul.*

Le suicide est quelquefois énigmatique, pulsion dans un moment dépressif - sans explication ou précédé d'un message laconique. Montherlant : *Je deviens aveugle. Je me tue.* Certains laissent plusieurs lettres : Drieu La Rochelle écrit quelques lignes émouvantes à Victoria Ocampo qu'il avait aimée ; et une longue lettre explicative à son ami, André Malraux, qu'il concluait ainsi : *...tout est bien, et je serais bien heureux de mourir en pleine conscience, de mon plein choix, en homme.* Écrivain aux antipodes, Gary se tira une balle dans la bouche : *Je me suis enfin exprimé entièrement,* écrira-t-il.

La lettre la plus émouvante qu'il m'ait été donné de lire, trop longue pour être citée, est de Virginia Woolf à son mari. Elle l'écrivit avant de se noyer dans une rivière, les poches remplies de cailloux : *...Mon chéri, je suis en train de devenir folle, j'en suis certaine. Nous ne pouvons pas revivre cette époque affreuse. Et cette fois je ne guérirai pas (...). Je ne pense pas que deux personnes aient été plus heureuses que nous l'avons été.*

Exécution. Suicide. La mort au combat est une troisième situation brutale où les derniers mots acquièrent une résonance forte : D'Artagnan le vrai - attaquant une fortification lors du siège de Maëstricht, dit avec le panache du héros qu'il inspira à Dumas : *les français se doivent d'y précéder les anglais, ce sont nos hôtes !* avant d'être foudroyé par l'ennemi. Péguy à la bataille de la Marne sur le point de recevoir une balle en plein front : *Tirez, tirez, nom de Dieu !* Et Alain-Fournier lors de la même effroyable guerre, fauché par une balle en plein cœur : *Vive la France !* Combien, traîtres ou héros, selon le jugement manichéen de l'histoire, ont poussé un même cri devant un peloton d'exécution, leur âme retrouvée dans le courage et la foi patriotique...

Quittons le tragique et à défaut de prendre de la hauteur, prenons de la légèreté. Labiche mourant eut une répartie tout droit sortie de son théâtre. Son fils, veuf depuis peu, lui dit : *papa, puisque tu vas revoir Madeleine, dis-lui bien que je l'aime toujours.* À quoi le boulevardier objecta : *tu ne pourrais pas faire ta commission toi-même !* Autre scène impliquant un dramaturge cette fois. Un prêtre s'appêtant à entendre sa confession, Lope de Véga s'inquiéta si quiconque pouvait l'entendre et si véritablement il n'avait aucune chance d'échapper au trépas car la révélation qu'il allait faire, s'il survivait, lui rendrait la vie impossible. Convaincu par le prêtre de sa mort proche inéluctable, enfin libre de pouvoir exprimer ce qu'il avait tu, et qu'il avait sur le cœur depuis des lustres, il déclara d'une voix ferme : *eh bien Dante m'emmerde...!* Dans la même situation, l'une des femmes les plus spirituelles de son temps, Madame du Deffant, un peu agacée par les palinodies du prêtre qui s'employait à l'assister dans ses derniers instants lui dit : *monsieur le curé, vous serez content de moi, faites-moi grâce de*

trois choses : les sermons, les raisons et les questions.

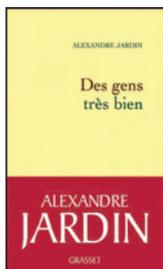
S'en aller sur un dernier spasme amoureux comme le Président Félix Faure est une opportunité rare ; moins aléatoire est de mourir un verre à la main ! Tel le philosophe Locke, souhaitant à son entourage tout le bonheur ! Tchekhov, vaincu par la tuberculose, trempa les lèvres dans une coupe de champagne avant d'expirer. Brahms vida d'un trait un verre de vin du Rhin... J'avais pensé achever cette chronique décousue sur l'adieu élégant du médecin, écrivain si sensible, et du grand musicien romantique, mais je ne résiste pas avant de conclure au plaisir de conter la fin d'un professeur de médecine ! Broussais était soigné par ses confrères et ses élèves. Peu avant d'expirer il dit : *je laisse après moi trois grands médecins...* Puis un silence. On n'aura nulle peine à imaginer les mines aussitôt intéressées, les oreilles tendues ; tel attendant de voir sa réputation confortée par le maître, tel autre, plus jeune, coopté d'une parole dans le cercle des grands de la profession... Penchés, fébriles, sur le moribond ils entendirent Broussais prononcer ces mots : *trois grands médecins...l'eau, l'exercice et la diète...* Puis après s'être lui-même fermé les yeux, il ne tarda pas à s'éteindre.

Le moment venu de « se donner quittance » nul doute que chacun aurait beaucoup à dire à ceux qu'il aime et à ses amis. Quel mot de la fin qui soit de profondeur et de vérité ? Il y a tant d'incomplétude et d'ambiguïté dans les mots. Tellement de prétention - d'emphase - dans les phrases, aussi laconiques soient-elles. *Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse,* nous rappelle l'auteur de *la mort du loup.* Le regard et le sourire sont seuls peut-être à pouvoir tout dire. À la dernière page d'un beau récit posthume consacré à sa mère - *Jeanne* - Jacqueline de Romilly a écrit une page bouleversante. Je m'autorise à en citer un paragraphe malgré la longueur. Ce sera ma conclusion. *Il y a pourtant deux moments dont il faut bien fixer le souvenir, parce qu'ils sont comme le sceau de tout ce qui précéda et que leur noblesse donne son sens à l'ensemble. C'est d'abord ce regard que nous avons échangé le dernier soir. Un regard d'une tendresse si parfaite et si pure qu'elle était déjà presque désincarnée - un regard que l'intensité rendait poignant, mais où ne se sentait aucune anxiété. Et il y eut en dernier ce sourire plein de jubilation - comme si lui était apparue, à peine croyable, la récompense de tant de peines. Le sens de ce sourire ? Je ne sais pas. Je l'ai vu ; et, depuis, je vis de ce souvenir.*

Quelques références

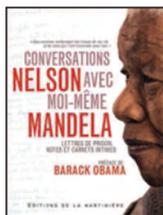
- *Dictionnaire de la mort des grands hommes*, d'Isabelle Bricard (Le Cherche Midi)
- *Les philosophes meurent aussi*, de Simon Critchley (François Bourin)
- *L'art de mourir*, de Paul Morand (L'esprit du temps)
- *Jeanne*, de Jacqueline de Romilly (de Fallois)

LES LIVRES



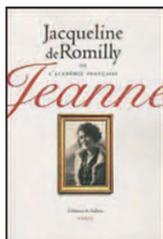
Des gens très bien d'Alexandre Jardin (Editions Grasset), 298 pages

La bombe est lancée dès la première page : « *Mon grand-père, Jean Jardin, dit le Nain jaune, fut, du 20 avril 1942 au 30 octobre 1943, le principal collaborateur du plus collabo des hommes d'Etat français : Pierre Laval, chef du gouvernement du maréchal Pétain. Le matin de la rafle du Vel' d'Hiv, le 16 juillet 1942, il était donc son directeur de cabinet ; son double. Ses yeux, son flair, sa bouche, sa main. Pour ne pas dire sa conscience.* » Comment ne pas lire dans cette description physique, débitée au hachoir, le dégoût de ses propres origines, l'effroi de l'inéluctable symbiose génétique ? Je me sentais coupable de ne pas affronter la vérité. La vérité dérange mais elle irrigue. Elle fait du bien. Bien sûr ce ne sont pas mes actes, mais je suis responsable du regard que je porte sur eux. J'ai eu du mal, j'ai fait des tentatives. J'ai voulu débarrasser mes enfants de cette honte qui nous encombrait. C'est eux que j'ai choisis.



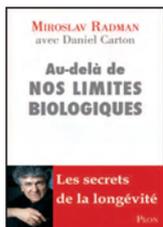
Conversations avec moi-même de Nelson Mandela, (Editions de la Martinière), 485 pages.

Nelson Mandela a toujours beaucoup lu et écrit. Voici pour la première fois le recueil de ses notes et correspondances. Ce document inédit, une véritable leçon de vie, nous livre la face inconnue et intime de l'un des plus grands héros du XX^e siècle, sa vie depuis son éveil à la conscience politique, jusqu'à son rôle essentiel au premier rang de la scène internationale.



“Jeanne”, de Jacqueline de Romilly⁹², (Editions de Fallois) 250 pages.

Écrit dans l'année qui suivit la mort de sa mère, en 1977, elle en fit imprimer quelques exemplaires pour les donner à ses amis. Mais par pudeur, par respect, parce qu'il y a quelque chose de vulgaire à se laisser interroger sur ce qu'il y a de plus intime, parce qu'elle avait horreur de la vulgarité, elle n'a pas souhaité que ce livre soit publié de son vivant et a chargé son éditeur et ami Bernard de Fallois de le publier après sa mort. Elle fait ici le portrait d'une femme aux dons multiples, travailleuse infatigable, qui fit preuve pendant trente ans d'un talent d'écrivain reconnu, mais ne connut jamais le véritable succès. Après avoir perdu son mari au début de la guerre de 14, elle avait choisi de vivre dans l'ombre de sa fille. C'est toute une époque de la vie française du premier XX^e siècle que Jacqueline de Romilly fait revivre autour d'elle. Mais c'est aussi le récit de l'union indissoluble d'une fille et de sa mère..



Au-delà de nos limites biologiques de Miroslav Radman avec Daniel Carton, (Plon), 168 pages.

Rêve ou cauchemar ? Depuis deux siècles, nous gagnons chaque année trois mois d'espérance de vie, mais voici que demain, nous aurons les capacités de prolonger nos existences de cinquante voire cent ans. Dans le plus grand secret, une équipe de chercheurs est en train de toucher au but. Elle est dirigée par le professeur Miroslav Radman, l'un des plus grands généticiens de la planète, l'un des plus grands « mécaniciens de l'ADN ». Ce livre annonce cette découverte phénoménale et encore secrète.



La laïcité à la française de Emile Poulat et Maurice Gelbard (Edition Fayard), 367 pages.

Lorsque l'on évoque la loi de 1905, les associations immédiates vont bon train : c'est la loi de la laïcité, c'est la loi qui interdit à la République de financer la religion et de s'immiscer dans ses affaires. Or, les choses sont bien plus compliquées. Et d'ailleurs, cette fameuse loi dont tout le monde parle, qui l'a lue ? Et ceux qui l'ont lue, à quel texte se réfèrent-ils ? En réalité, aujourd'hui nul n'est capable de dire l'état présent de la loi. Avec le concours de Maurice Gelbard, Emile Poulat a construit un ouvrage destiné à faire référence sur la laïcité française, aussi précis et précieux qu'un dictionnaire.

⁹² Première femme lauréate au concours général, première normalienne, première femme, en 1973, à devenir professeur au Collège de France et deuxième, en 1989, à siéger à l'Académie française ; interdite d'enseignement pendant l'Occupation.